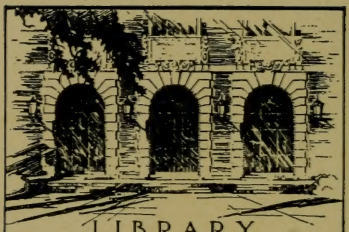
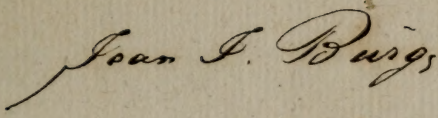
823
K72Ft
v.3-4



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

823
R72Ft
v.3-4



ROSE SUMMERS.

TOME TROISIÈME.

ROSE SUMMERS.

TOME TROISIÈME.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques.

Et à AMSTERDAM, chez le même.

AN XII — 1804.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez J. N. Gabriel-Dufour, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques.

Et à Amsterdam, chez le même.

An XII.—1804.

823
R12Fe
v.3-4

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Etablissement dans une chaumière. Visite du Pasteur.

L'INDUSTRIEUSE activité d'Austin rendit bientôt au jardin l'aspect agréable et la fertilité dont il était susceptible. Il avait apporté de Bristol un assortiment des arbrisseaux, des graines et des plantes qu'il se proposait de cultiver. Le jardin contenait un grand nombre de bons arbres fruitiers qui n'avaient besoin que d'être élagués et redressés pour produire. La diligence d'Austin à tout améliorer assura la récolte la plus abondante de

fruits et de légumes pour l'année suivante.

Miss Summers, non moins active que le bon jardinier, avait réglé sa dépense, et s'était procuré, pour sa chaumière, tous les meubles qu'elle avait jugé nécessaires. Sur la recommandation de miss Jenkins, elle avait pris pour servante une jeune et honnête fille qui savait parler anglais et gallois, de sorte qu'elle était l'interprète de ses maîtres. Après le paiement des différens mémoires, miss Summers s'apperçut, avec un peu d'inquiétude et de regrets, qu'il ne lui restait plus qu'une somme médiocre sur ce qu'elle avait touché du billet de la loterie; mais elle espéra qu'une sévère économie suffirait pour l'empêcher d'éprouver des embarras.

Austin regrettait que l'étable ne fût habitée que par une vache et quelques chèvres; il desirait que sa maîtresse fît une nouvelle acquisi-

tion; mais retenu par la crainte de la dépense, il crut devoir employer un peu d'adresse pour faire connaître et partager son desir.

Je suis persuadé, Miss, lui dit-il un matin, que si vous voulez faire quelque attention au pauvre âne que l'on a vendu à Robert, il vous inspirera de la pitié. Je le vois tous les matins venir appuyer sa tête sur les barreaux de la porte de la ferme. Il semble reprendre des forces à la vue du petit pré dans lequel il avait coutume de paître. Dès qu'il me voit, il fait des efforts pour s'approcher et me suivre, et son nouveau maître prétend qu'il n'en peut tirer aucun service; je suis persuadé que s'il se trouvait dans son ancien gîte, il ne nous coûterait presque rien à nourrir, et qu'il nous rendrait encore de grands services.

Miss Summers entendit très-bien ce langage. Allez, lui dit-elle, ache-

tez-le de son maître; je prévois qu'il pourra nous être utile.

Je vous réponds, dit Austin, qu'il a encore de la force; il servait à son ancien maître pour porter ses légumes au marché; mais le maudit paresseux était trop souvent au cabaret pour cultiver de quoi fatiguer son âne.

Ce pauvre animal, se disait miss Summers, est peut-être né dans l'étable de cette chaumière, et l'attrait indéfinissable qui nous attache aux lieux qui nous ont vu naître la lui fait encore regretter. C'est le même charme et le même pouvoir qui ramènent des extrémités du monde le marchand qui a parcouru toutes les mers et bravé mille dangers pour accroître ses richesses. Souvent, hélas! il trouve brisés tous les nœuds de parenté et d'amitié qui lui étaient les plus chers avant son départ; mais il rapporte ses premiers souvenirs,

et son cœur soupire de joie en revoyant les lieux témoins des premiers plaisirs de sa jeunesse. Leur aspect ranime son vieil âge comme les rayons du soleil embellissent un jour d'hiver. O Bellevue! séjour enchanteur où s'est écoulée mon enfance! retraite paisible dans laquelle un ange de bonté guidait tous mes pas! je ne puis penser à vous sans vous regretter et sans frémir de crainte; ah! lorsque je pourrai vous revoir, me rendrez-vous, m'aurez-vous conservé cette angélique amie que j'ai laissée malheureuse et souffrante? Cette pensée lui fit répandre des larmes, et, pour les suspendre, elle prit sa harpe qu'elle porta dans le jardin sous un berceau de verdure. Elle venait de chanter des paroles qui peignaient les charmes de l'espérance, lorsqu'elle vit arriver auprès d'elle M. Lewis, le pasteur du village.

Miss Summers fut charmée de sa visite; elle quitta sa harpe et se leva pour lui dire qu'il était le bien venu.

Le pasteur Lewis avait environ vingt-cinq ans : sa tournure était agréable, sa conduite excellente, et toute sa contenance peignait le desir d'être utile et de faire le bien. Il avait peu vécu dans le monde; il n'en avait pas les manières brillantes. Sa conversation était instructive et ne pouvait que plaire : on le trouvait toujours bon et sensible; et, quand les occasions l'exigeaient, il montrait autant de zèle que de piété. Il s'adressa à Rosy avec la douce familiarité dont il avait pris l'habitude avec ses autres paroissiens; mais bientôt il s'apperçut, à sa modeste élégance et à ses réponses toujours justes et spirituelles, qu'elle ne pouvait être une simple villageoise.

Miss Summers étant devenue l'une de ses paroissiennes, il avait cru de-

voir venir la visiter : sa mère, veuve de l'ancien vicaire, l'avait encouragé dans cette démarche. Cette bonne dame, qui tirait son origine du fameux Owen, aurait cru déroger à sa dignité en allant elle-même visiter la fille d'un simple jardinier; cependant ses manières avaient vivement excité sa curiosité. Elle espéra que les rapports de son fils pourraient la satisfaire ; mais M. Lewis, toujours modéré dans ce qu'il faisait, avait différé sa visite à la chaumière jusqu'au moment où il avait appris que les nouveaux propriétaires s'y étaient entièrement et paisiblement établis.

La conversation tomba d'abord sur des objets indifférens, tels que le temps, la beauté du pays et les réparations faites à la chaumière. M. Lewis complimenta Rosy sur les changemens qu'elle avait dirigés et sur la propreté du jardin. J'espère, lui dit-

elle, qu'il s'embellira beaucoup au printemps prochain; voici une couche pour des renoncules; nous aurons encore des anémones et des jacinthes, car mon père, jardinier depuis son enfance, est un excellent fleuriste.

Je crois qu'il vient de notre côté, dit M. Lewis.

Austin s'avançait effectivement en remettant sa cravate et en détroussant les manches de sa chemise.

— Votre serviteur très-humble, monsieur le pasteur, je suis glorieux d'avoir l'honneur de vous voir dans ma petite demeure. Après ces mots l'un et l'autre se saluèrent très-poliment.

Le temps est lourd et chaud, dit Austin; on doit être altéré par cette chaleur suffocante. Votre révérence sera peut-être bien aise de prendre un verre de bière: j'en ai de l'excellente, et sur-tout à votre service.

— Je vous remercie, Monsieur ; je ne bois jamais hors de mes repas.

— Je suis persuadé, monsieur le pasteur, que vous êtes très-sobre ; mais, quand la soif se fait sentir, il est toujours permis de boire, même un verre de bon vin.

Austin, alors, remarquant son habillement très-négligé, pria M. Lewis de l'excuser. Je n'espérais point voir votre révérence, lui dit-il, et j'ai trouvé ce jardin si mal-propre et si négligé, qu'il me faut beaucoup travailler pour le réparer. Je viens de mélanger des terres : c'est une opération fort sale.

Mais une profession très-utile et très-noble, dit M. Lewis ; car aucune autre n'est plus ancienne.

Comment donc cela ? dit Austin.

Vous savez, lui dit M. Lewis, que notre premier père, après sa chûte et sa sortie du paradis terrestre, fut réduit à cultiver la terre : les princes

et les rois ont donc un jardinier laboureur pour premier auteur de leurs jours.

Vous avez bien raison, dit Austin; mais alors la terre était vierge, elle devait produire en abondance, sans exiger autant de travail. Au reste, Dieu fait bien tout ce qu'il fait, car Adam n'aurait pu tout faire à lui seul si la terre avait été trop difficile à cultiver, et j'imagine que notre mère Eve pouvait tout au plus répandre un peu d'eau sur les fleurs. Je pense aussi que de leur vivant on ne connaissait ni les bêches, ni les fourches.

Ces observations firent sourire Rosy, et ses yeux se rencontrèrent avec ceux du pasteur. Le bon Austin, après quelques autres remarques du même genre, pria M. Lewis de l'excuser s'il ne restait pas plus longtemps à causer. Vous remplissez vous-même trop bien vos devoirs, lui dit-

il, pour ne pas m'approuver de retourner à mon travail.

Lorsqu'il fut sorti, M. Lewis demanda à Rosy si elle comptait rester long-temps dans le pays de Galles.

Mon père, lui dit-elle, n'a pris que le restant du bail de cette chaumière, et son terme expirera dans quatre ans.

Votre père? dit M. Lewis en la fixant.

Miss Summers rougit beaucoup à cette demi-question. Le déguisement dont elle faisait usage lui paraissait innocent; mais c'était un déguisement, et l'estime que lui inspirait déjà le pasteur lui faisait regretter de ne pouvoir lui répondre avec la confiance et la franchise qu'il paraissait mériter.

Pendant cette première entrevue, miss Summers avait mis beaucoup d'attention à conformer ses réponses

et ses manières à son état apparent; mais il lui était plus difficile qu'à toute autre personne de se rapprocher de l'humble état d'une simple paysanne. M. Lewis sortit persuadé qu'elle était née dans une position supérieure à celle qu'elle avouait; mais, pensant qu'elle avait apparemment des motifs puissans pour s'ensevelir dans cette obscurité, il se promit de ne pas la presser par des questions indiscrètes, et de ne communiquer ses soupçons à personne. A son retour chez sa mère, il ne fit à ses demandes que des réponses vagues, capables de confirmer ce que miss Jenkins avait déjà répandu dans le voisinage sur l'état de Rosy.

Pour retourner à sa demeure, il traversa le jardin et le petit ruisseau qui coulait dans le vallon. Il observa que ce chemin était le plus court; mais l'intérêt qu'il éprouvait toutes les fois qu'il causait avec Rosy lui fit

renouveler si souvent ses promenades de ce côté, que la diminution de la longueur du chemin ne fut nullement un moyen de gagner plus de temps pour ses occupations ordinaires.

CHAPITRE II.

Épître d'un clerc de paroisse.

Il s'établit promptement une sorte d'intimité entre miss Summers et M. Lewis. La conversation du pasteur lui faisait passer des moments agréables, et ils étaient les seuls de ce genre qu'elle eût rencontrés depuis qu'elle était dans le pays de Galles. Miss Jenkins venait la voir quelquefois ; elle la recevait toujours avec plaisir, mais elle entendait difficilement le langage demi gallois et anglais de cette bonne dame, et leurs idées avaient si peu de ressem-

blance et de rapports, qu'elle avait besoin de sa politesse et de son extrême complaisance pour l'écouter et prolonger les conversations. Austin et miss Jenkins s'exprimaient avec une sorte de rudesse qui la peinait ; et, malgré la douceur de son caractère, elle regardait comme un don fatal la supériorité d'esprit qu'elle avait sur eux : elle trouvait que les personnes habituées comme elle à des entretiens brillans et spirituels semblaient condamnées à s'ennuyer et à souffrir, lorsque la nécessité les séparait des sociétés dans lesquelles elles avaient toujours vécu.

M. Lewis lui offrait bien plus de ressources ; la simplicité de son langage et de ses manières ne nuisait nullement à son instruction ; souvent même elle trouvait que la justesse de ses idées et la pureté de ses intentions valaient beaucoup mieux que les efforts de l'esprit, lorsqu'il n'a d'autre

intention que celle d'éblouir et de se faire admirer dans un cercle.

Nous ne devons pas oublier de dire qu'à la grande satisfaction d'Austin, le pauvre âne revint bientôt dans sa prairie natale, et qu'il fut aussi joyeusement reçu qu'il fut bien nourri. Malgré les occupations journalières de miss Summers, une nouvelle source de chagrin vint troubler le calme dont elle commençait à jouir dans son habitation. Déjà cinq semaines s'étaient écoulées depuis son départ d'Irlande, et elle n'avait encore reçu aucune nouvelle de ce pays. Chaque jour de poste elle envoyait un messager à la ville prochaine, avec l'espoir qu'il lui rapporterait une lettre. Avant son retour, elle montait sur les rochers qui s'élevaient derrière la maison et s'asseyait, les yeux fixés sur le sentier par lequel il devait revenir. Dès qu'elle l'appercevait, elle allait à sa rencontre avec un cœur

inquiet et tremblant. Lorsque son attente était trompée, elle s'enfonçait sous le bois pour cacher ses pleurs et ne point laisser paraître aux yeux d'Austin sa mortelle inquiétude.

Un matin, tandis qu'elle occupait son poste ordinaire, elle apperçut le messager revenant et marchant plus vîte que de coutume : il lui sembla qu'il sifflait un air sur une mesure plus vive, elle courut à sa rencontre. Sitôt qu'il l'apperçut, il éleva la lettre en l'air pour la lui montrer; elle vola pour la recevoir, et dès qu'elle sentit entre ses mains cette lettre si vivement desirée, les pleurs de tendresse et de joie qu'elle ne put retenir la privèrent pendant un moment du plaisir de la lire : jamais aucune lettre, aucun billet, ne fut lu avec plus d'émotion et de bonheur que la lettre suivante de maître Salomon Stringer, le clerc de la paroisse.

Elle était adressée à Owen Price, et conçue en ces termes :

« Ami Austin, j'ai reçu ta lettre.
« Je me réjouis de ton bien-être.
« D'étranges bruits ont couru dans
« le pays sur ton départ et ta fuite
« avec la jeune dame. La méchanceté
« n'a rien oublié de ce qu'elle pouvait
« dire. Voilà que le vieillard a pris
« sous sa garde la jeune fille : elle a
« quitté le logis de la dame après
« avoir laissé l'argent et les choses
« précieuses pour l'amour qu'elle
« porte au vieux homme.

« Que le feu du ciel consume le
« menteur et celui dont la langue
« ressemble à celle de la vipère.

« La dame du manoir ne fait que
« pleurer nuit et jour du départ de
« la jeune dame : elle a envoyé des
« courriers dans tout le pays, et pro-
« mis des récompenses à qui lui rap-
« portera des nouvelles de la jeune
« fille; mais elle n'a encore rien appris.

« J'entends tout cela sans dire un « mot. Les cris des sots sont comme « les cris des oies, et le silence repose « sur les lèvres du sage.

« Un babillard ferait tous les ré- « cits, celui qui est fidèle a la bouche « close.

« Et il n'y a pas long-temps que le « fils de la maison est revenu des pays « lointains. Et il arriva que le père « du jeune homme alla à sa rencon- « tre; mais la mère resta chez elle, « tant elle était affligée du départ de « la jeune fille.

« Elle prépara cependant ses joyaux « et tua le veau gras; car le jeune « homme est très-beau, et on le dit « très-bon. Il ressemble au jeune arbre « qui fleurit dans la saison. Il y a eu « des réjouissances dans la maison, « et le bruit des instrumens à corde « s'est fait entendre au loin.

« Le jeune homme a promis des « récompenses à celui qui lui don-

« nerait des nouvelles de la jeune « dame : plusieurs seraient tentés de « ces riches offres ; mais l'intégrité « vaut mieux que des tonnes d'or.

« Gagne de la sagesse, Austin, et « retiens ta langue, cela portera bon- « heur à tes plantes. Que la paix du « Seigneur soit toujours avec toi.

« Ton ami SALOMON. »

« *P. S.* La lettre incluse a été re- « mise à la dame du château. Notre « correspondance étant uniquement « pour ton avantage, il sera juste à « toi d'affranchir le port des let- « tres. »

CHAPITRE III.

Lettre d'un autre style.

La manière d'écrire de maître Salomon ne ressemblait pas à celle que l'on emploie ordinairement lorsque l'on veut émouvoir les passions ; mais le style le plus éloquent et le plus pathétique n'aurait pu faire une impression plus vive sur miss Summers.

Cette lettre venait de lui peindre la douleur que son amie avait éprouvée en apprenant son départ, les soins qu'elle avait pris pour découvrir sa retraite ; et le tourment que lui avait causé le mauvais succès de ses recherches. De pareils détails n'avaient point besoin d'ornement et d'élégance pour parler à son cœur; ils lui avaient appris que madame Fitz-Osborne, entraînée par sa vive tendresse pour elle, avait senti l'amertume de ses regrets même

à l'instant du retour de son fils. Dans le premier transport de sa reconnaissance elle écrivit la lettre suivante :

« Vos regrets du départ de votre « Rose sont parvenus jusqu'à elle; « ils ont pénétré jusque dans sa pai- « sible chaumière, et son cœur s'est « empressé de les recueillir; ses lèvres « ont baisé mille fois les caractères « qui lui ont apporté de vos nou- « velles, ils ont été arrosés par ses « larmes.

« Pourquoi, trop tendre et trop « généreuse amie, continuez-vous « vos efforts pour découvrir ma re- « traite? Souvenez-vous que je ne « peux l'abandonner et revenir au- « près de vous sans être coupable « d'imprudence et d'ingratitude. Per- « mettez-moi de jouir de la paix que « j'ai su retrouver. Assise à l'ombre « de mes arbres et au milieu des fleurs « qui m'environnent, je suis riche, « et je me trouverais heureuse si la

« peine que je vous cause ne pesait « pas sur mon cœur comme le poids « le plus accablant. Je préfère mon « humble demeure aux plus magni- « fiques palais des rois ; mon jardin « et quelques arpens de terre que je « fais cultiver sous mes yeux me pro- « curent l'abondance, et je ne suis plus « exposée aux inquiétudes qui m'ont « causé tant de tourmens pendant les « derniers temps de mon séjour à « Bellevue. Cessez donc de me croire « malheureuse, et bannissez vos re- « grets en vous rappelant que je rem- « plis un devoir qui doit me paraître « sacré.

« Ne m'avez-vous pas appris à sup- « porter avec courage les contrariétés « de la vie ? il m'était moins possible « qu'à toute autre d'oublier les ver- « tus dont vous m'avez toujours don- « né l'exemple. Avant de m'éloigner « de vous, j'ai consulté ma recon- « naissance et ma tendresse pour

« vous ; j'ai reconnu que je troublais « votre repos, et je me serais cru cou- « pable si j'avais pu résister aux mou- « vemens de mon cœur lorsqu'il me « commandait de me sacrifier à la « paix intérieure de votre famille.

« Je sais que votre aimable fils « s'efforce aussi de découvrir ma re- « traite ; qu'il se souvienne que c'est « à lui sur-tout que je dois la cacher « avec le plus de soin ; lui seul, désor- « mais, sera l'arbitre de mon sort et « pourra finir mon exil. Le jour où « vous m'annoncerez que, sous vos « auspices, il vient d'unir son sort à un « objet digne de vous et de lui, je vole- « rai dans vos bras, et votre Rose vous « consacrera le reste de sa vie. Que « le ciel veille sans cesse sur mon « amie, et la comble de tous les biens « qu'elle mérite ! »

Miss Summers venait d'achever cette lettre lorsqu'Austin rentra dans la chaumière, dont il s'était absenté

pour quelques affaires; elle lui donna à lire la lettre de son ami Salomon.

Vous voyez bien, lui dit-il après l'avoir lue, que cet homme écrit à merveille; sa lettre me paraît presque aussi bien qu'un chapitre de la Bible. Malgré ses belles paroles, il est faible comme un autre, et l'argent serait très-capable de le tenter et de lui faire dire un secret.

— Ce que vous dites là, Austin, est fait pour me causer de l'effroi.

— Non, miss, ne craignez rien; car avant notre départ, il a juré sur la Bible qu'il gardera notre secret. Il s'est fait un peu prier avant de s'engager par un serment; mais j'ai su le décider en le menaçant de le poursuivre pour sa dette envers moi. A présent qu'il est engagé, nous pouvons être entièrement rassurés.

M. Lewis, le lendemain de sa visite à la chaumière, avait trouvé moyen de persuader à sa mère d'aller

faire une visite à la nouvelle villageoise; elle avait même promis de l'engager à venir la voir. Dans cette première entrevue, cette bonne dame n'avait rien apperçu d'assez brillant dans les manières de Rosy pour lui faire soupçonner qu'elle avait une origine distinguée.

Je lui trouve un air décent, dit-elle à son fils; je lui trouve même du sens, car elle m'a paru sentir que l'éducation soignée qu'elle a reçue ne lui donne pas le droit de prendre le ton de l'égalité avec les personnes qui sont au-dessus d'elle par leur naissance et leur état. Elle paraît savoir qu'il ne convient pas aux petites gens de contrarier leurs supérieurs, et la modestie de ses manières me prouve qu'elle sait se contenir dans les bornes du respect. Une visite de ma part a dû lui faire plaisir, et j'en suis charmée.

M. Lewis ne put s'empêcher de

sourire en écoutant ces observations de sa mère; mais il garda un silence respectueux. Il se contenta de penser qu'un ton modeste ressemble infiniment à la politesse, et que les personnes du rang le plus élevé peuvent en faire usage aussi bien que leurs inférieurs.

Le temps s'écoulait paisiblement et rapidement pour miss Summers : le bon air des montagnes du pays de Galles fortifiait sa santé. Confiante dans son innocence, et satisfaite des sacrifices qu'elle avait faits à l'amitié, elle éprouvait des regrets d'être éloignée de son amie, mais elle ne se faisait pas un seul reproche. Elle jouissait aussi de cet heureux apanage de la jeunesse qui la porte toujours à embellir l'avenir par les charmes de l'espérance; tout ce qui l'environnait était paisible et riant. Sans jamais regretter l'opulence, elle ne cherchait à la remplacer que par le

goût et la propreté. La servante que lui avait recommandée miss Jenkins ne savait faire que ce qui lui était montré par sa jeune maîtresse, et le soin de la former occupait ses momens de loisir. Pendant le reste du temps, elle s'occupait du jardin, elle aidait le bon Austin à cultiver ses fleurs; et, lorsqu'elle ne pouvait lui être utile, ses livres, la musique, le dessin et quelques ouvrages légers, occupaient tous les autres intervalles de son temps. Son amitié pour madame Fitz-Osborne remplissait tout son cœur; chaque jour la rendait plus tendre et plus solide; mais chaque jour aussi rendait moins pénibles les regrets de leur séparation. L'idée que le sacrifice qu'elle avait fait la rendait plus digne de la tendresse de sa protectrice soutenait son courage, et elle employait ses efforts à se perfectionner dans ses talens. L'hiver approchait; et, quoiqu'elle regrettât la

belle saison, elle le voyait arriver sans effroi.

L'avis de maître Salomon pour faire affranchir les lettres n'avait point été négligé, et, depuis qu'elles ne lui coûtaient plus rien, il entretenait la correspondance la plus exacte, de sorte que miss Summers avait la satisfaction d'apprendre par lui que ses amis se portaient bien. Les visites fréquentes du pasteur Lewis et son agréable conversation abrégeaient pour elle la longueur des soirées d'hiver.

Ce fut ainsi que s'écoula pour elle le temps le plus triste et le plus pénible de l'année, jusqu'au moment où le doux printemps revint enfin embellir et fertiliser sa retraite.

CHAPITRE IV.

Bons conseils sur l'emploi du temps.

Je remercie le ciel de ce que tu ne peux pas me vendre le printemps, disait un habitant de Syracuse à Denis le Tyran ; celui qui n'a jamais entendu les lugubres sifflemens des vents, ou le bruit monotone de la pluie, lorsqu'ils viennent interrompre le silence d'une solitude champêtre, pendant les longues nuits de l'hiver; ceux dont les yeux n'ont point été fatigués par l'uniforme et triste aspect des tapis de neige sous lesquels la terre semble être ensevelie; ceux-là, dis-je, ne peuvent pas concevoir le bonheur que fait éprouver le retour de la saison nouvelle; ils ignorent que, pour l'habitant des campagnes, un souffle du zéphir, un rayon de soleil qui fond la superfi-

cie des neiges, est un événement heureux; c'est un présage qui lui promet le printemps. Déjà son œil attentif s'arrête sur tout ce qu'il apperçoit. Dès que la terre se découvre il cherche des fleurs, il espère que la cime des arbres lui présentera quelques boutons. Il ne doute plus du retour des beaux jours aussitôt que l'oreille d'ours lui montre ses calices de pourpre, de lis et d'or; et déjà, pressé de jouir des biens que prodigue la terre, il croit en hâter la récolte en cueillant avec profusion les fleurs qui l'environnent de toutes parts.

La jeunesse est aussi le printemps de la vie, et les fleurs qui la parent sont l'innocence et la gaieté. Je crois, disait Rose en gravissant les montagnes et s'élançant de rochers en rochers, que le retour du soleil me donne une nouvelle existence. O nature bienveillante et généreuse!

source inépuisable des plaisirs les plus purs ! comment les dons précieux que tu nous prodigues ne suffisent-ils pas aux hommes ? C'est ainsi que pensait miss Summers en admirant la verdure qui l'environnait de toutes parts, et les milliers de boutons qui s'épanouissaient et lui promettaient des fruits pour l'automne ; mais elle avait oublié que de pareils dons, quelque multipliés qu'ils soient, ne peuvent suffire, et que, dans sa position, elle avait besoin des plus sévères et des plus tristes calculs de l'économie.

Elle avait imaginé que sa manière de vivre, si simple et si frugale, ne pourroit jamais être dispendieuse, et que la grosse somme d'argent qu'elle avait apportée d'Irlande suffirait à la dépense d'un grand nombre d'années. Cependant un jour, voulant compter avec elle-même, elle fut très-surprise et très-peinée en voyant

qu'il ne lui restait plus que cinquante guinées. Le soin qu'elle prenait d'écrire ses dépenses lui prouva qu'elle avait employé le surplus, et son étonnement cessa lorsqu'elle revit sur ses mémoires l'achat d'une ferme et des meubles de la chaumière, sa dépense depuis sept mois, les frais considérables du voyage depuis Bellevue jusqu'au pays de Galles, et le grand nombre de dons que son bon cœur lui avait inspiré de faire, et qu'elle avait regardés tous comme étant indispensables. Elle apperçut clairement que l'argent qui lui restait ne pourrait la soutenir longtemps, et que les retranchemens qu'elle pourrait faire seraient insuffisans. Il lui paraissait encore plus impossible de recourir à son amie, parce qu'une demande de sa part ferait découvrir sa retraite et lui ferait perdre tout le mérite de ses sacrifices. Pendant qu'elle s'occupait

sérieusement de l'embarras qui la menaçait pour l'avenir, elle fut interrompue dans ses réflexions par une visite de madame Lewis.

Leur conversation se fixa, comme à l'ordinaire, sur des sujets d'économie. Miss Summers lui montra des pelotons que sa servante avait filés pendant l'hiver, et la consulta sur la meilleure manière de les employer. Elle conduisit ensuite madame Lewis dans la laiterie et dans le jardin.

Cette dame lui fit beaucoup de complimens sur sa bonne économie et sur la propreté de la maison. Elle ne donna pas moins de louanges au bon Austin sur la beauté de ses fleurs et sur la culture de son jardin.

Vous avez ici beaucoup de légumes, dit-elle à Rosy, que prétendez-vous en faire?

— Si nous en avons plus qu'il n'en faudra pour notre ménage, nous

prierons nos bons voisins d'accepter le surplus.

Cette réponse fit hausser les épaules de madame Lewis. Je vois, lui dit-elle, que vous ne craignez pas de fatiguer votre bon vieux père pour éviter de la peine à ceux de vos voisins qui sont paresseux. Laissez-les cultiver eux-mêmes les légumes dont ils auront besoin; il vaut beaucoup mieux employer l'âne que vous avez acheté, à faire porter au marché celles que vous ne pouvez consommer: c'est ainsi que faisait votre prédécesseur; et, s'il n'avait point passé les journées au cabaret, il aurait pu faire de grands profits.

Rosy, charmée de cette nouvelle ressource, remercia beaucoup madame Lewis de son excellent conseil, et lui promit de le communiquer à son père.

Vous ne m'avez montré, dit madame Lewis, aucun de vos ouvrages,

et je suis persuadée que vous êtes trop raisonnable pour n'avoir pas utilement employé votre temps pendant l'hiver.

Rosy lui dit que le soin de ses affaires domestiques employait la plus grande partie de son temps, et que, dans ses momens de repos, elle s'amusait à lire.

Et quels livres lisez-vous? dit madame Lewis en secouant la tête.

J'étudie l'histoire, dit Rosy; j'aime à relire nos meilleurs poètes, et, dans les intervalles de loisir, je lis quelques ouvrages moraux de nos meilleurs écrivains.

Si vous voulez que je vous parle franchement, dit madame Lewis, je crois que vous devriez vous borner à la lecture de la Bible; elle instruit suffisamment l'homme sur tous ses devoirs. Vous pourriez avoir aussi les livres qui contiennent ce qui peut être utile aux personnes qui vivent

dans une ferme et font valoir leurs terres ; le surplus ne me paraît bon qu'à donner de la vanité. Mon fils, dans les soirées d'hiver, m'a quelquefois lu des livres d'histoire ; mais jamais je n'ai pu m'intéresser à des personnages qui vivaient il y a deux ou trois mille ans : les cruautés qu'ils exerçaient, pour la plupart, font dresser les cheveux à la tête, et je ne vois pas que nous soyons devenus meilleurs. Quant au romans, je vous recommande de ne pas les lire, ils ne peuvent mettre que des extravagances dans la tête, et quand ils nous citent des prodiges de vertu, nous savons très-bien qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils disent.

Rosy n'avait aucune aversion pour les romans, elle en défendit quelques-uns avec une sorte de chaleur qui persuada à madame Lewis que la jeune villageoise avait déjà la tête un peu dérangée par ce genre de

lecture. Je sais, lui dit-elle, qu'il faut occuper tout son temps, car l'oisiveté est la mère de tous les vices; mais, au lieu de vous amuser à lire des mensonges, vous pourriez filer, tricoter, ou faire quelques autres ouvrages.

Rentrons à la maison, lui dit Rosy, je vous montrerai des paysages et des dessins qui vous prouveront que je ne suis pas toujours paresseuse. Dès qu'elles furent arrivées, elle s'empressa de montrer son travail de l'hiver.

Voilà de très-jolis dessins, dit madame Lewis; mais de pareilles occupations ne vous conviennent pas. La dame qui vous a fait élever aurait montré plus de sagesse et vous aurait mieux servie, si elle vous avait fait apprendre les travaux utiles dans un ménage de campagne: cependant, comme il y a beaucoup de désœuvrés dans le monde qui aiment ces

sortes de bagatelles, vous pouvez encore en tirer parti. Confiez-moi les plus beaux, voilà le temps où je ferai mes visites, et, dans le grand nombre, je trouverai probablement quelques acheteurs.

Rosy la remercia beaucoup de ses offres, et fut enchantée de voir que ses talents pourraient lui être utiles.

Après le départ de madame Lewis, miss Summers réfléchit beaucoup sur la position où elle se trouvait, et si son héroïsme n'alla point jusqu'à la préférer aux avantages brillans dont elle jouissait auprès de son amie, elle fut du moins assez raisonnable pour ne pas se repentir du parti qu'elle avait pris.

— Pourquoi me plaindrais-je de mon sort? se disait-elle; il y a des millions d'êtres plus malheureux que je ne le suis, c'est moi seule qui en ai fait le choix. N'ai-je point la certitude que mon amie me recevra dans

ses bras aussitôt que je lui demanderai son secours ? Non, je ne puis me repentir d'avoir préféré l'humble obscurité dans laquelle je vis, à la fatale nécessité où je me serais trouvée de supporter un joug odieux, et rien n'aurait pu m'excuser à mes propres yeux, si j'avais pu consentir que ma bienfaitrice violât, par tendresse pour moi, les devoirs qu'elle doit toujours respecter. Je suis libre, tout est riant et content autour de moi ; je vais travailler avec courage, et je ne puis que m'applaudir du parti que j'ai pris.

Après ces réflexions, elle alla rejoindre Austin pour lui faire connaître l'excellent conseil que lui avait donné madame Lewis, d'envoyer désormais ses légumes au marché.

Cette proposition couvrit de rouge le front et les joues du bon vieillard ; Rose crut même appercevoir un peu de honte et une sorte d'humeur,

lorsqu'il lui répondit : Miss, le jardin et tout ce qu'il y a dans la chaumière vous appartiennent; vous avez le droit d'en disposer comme vous voudrez. Je ne suis point orgueilleux, dieu merci; je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez; mais conduire un âne au marché! il faut convenir que c'est bien humiliant pour un jardinier en chef. Mes vieilles connaissances me tourneront en ridicule, et ne manqueront pas de dire qu'il faut que je sois bien mal dans mes affaires pour me trouver réduit à cette extrémité. Miss Summers ne put se défendre d'un léger sourire, en voyant que la vanité pouvait dominer sur le cœur d'un simple paysan avec autant de pouvoir que sur le cœur d'un pair.

— Loin de moi, mon digne ami, lui dit-elle, le desir de vous demander un service qui pourrait vous humilier. Je ne crois point nécessaire

que vous preniez vous-même le soin fatigant de conduire un âne au marché; mais nous pourrons louer un commissionnaire honnête qui remplira cet emploi. Les efforts d'une laborieuse industrie ne peuvent jamais dégrader. Voilà mon ouvrage; vous voyez que je n'ai pas été paresseuse, et j'en trouverai la récompense. Madame Lewis m'a promis de le vendre : je dois vous avouer, mon cher Austin, que notre trésor commence à diminuer beaucoup.

Dès qu'elle eut cessé de parler, Austin se retourna pour aller du côté de la porte du jardin. Il s'éloigna sans parler; mais Rose, craignant de l'avoir affligé, le suivit et apperçut des larmes qui coulaient sur sa barbe blanche.

Mon cher Austin, s'écria-t-elle, mon très-digne ami, pourquoi montrez-vous tant de tristesse? Ah! par-

donnez-moi si j'ai dit quelque chose qui ait pu vous blesser.

Et non, non, répondit Austin ; ce n'est point cela ; mais puis-je m'empêcher de pleurer en voyant la fille de mon bon maître réduite à vivre de son travail ! Puis-je oublier que j'ai eu de l'argent que j'ai dépensé très-inutilement ! Et je viens d'avoir l'orgueil d'être honteux de conduire un âne au marché pour y vendre des légumes ! N'aurais-je pas dû me souvenir que je vous ai vue travailler sans vous plaindre de votre sort ?

Rose eut besoin de tout le charme de son esprit pour consoler ce bon vieillard : le lendemain, il se leva plus tôt que le soleil, il courut acheter deux paniers qu'il remplit de légumes, et les chargea sur son âne. Lorsque Rose se leva, elle le trouva prêt à partir. Il lui donna le bonjour de l'air le plus riant, et chassa l'âne devant lui hors de la cour de la

ferme, avec cet air de satisfaction que donne une bonne conscience lorsqu'elle vient de triompher d'une passion qui a cessé de la séduire, et qui ne lui paraît plus que coupable. C'était ainsi que le temps s'écoulait pour miss Summers, et telle était sa situation lorsque nous l'avons présentée à nos lecteurs dans les commencemens de cette histoire.

CHAPITRE V.

Conclusion du Récit.

A PRÉSENT que nos lecteurs connaissent tous les détails de la vie de miss Summers, nous allons les ramener auprès des habitans du château de Druid-Groven. Dans son explication avec lord Raymond, elle ne lui avait fait que les récits qui avaient pu la justifier sur le parti qu'elle avait pris

de venir se fixer dans une chaumière du pays de Galles. Elle se sentait des droits à son estime, et elle desirait l'obtenir. Depuis deux ans qu'elle avait fait sa connaissance à Londres, le peu d'usage du monde qu'elle avait pu acquérir l'empêchait de le juger aussi sévèrement qu'autrefois. Ses conversations avec madame Fitz-Osborne et la lecture lui avaient appris que tous les hommes se croient le droit de rendre des soins aux dames qui leur plaisent, sans avoir d'autre but que celui de s'amuser. Elle était loin de regarder un pareil droit comme légitime et comme délicat; mais, sachant qu'il était presque universel, elle cessa d'en faire un crime à lord Raymond; et tout ce qu'elle avait entendu dire autrefois sur sa légéreté, ne l'empêcha pas de le croire capable d'éprouver les sentimens les plus doux et les plus constans de l'amitié.

— J'espère, Mylord, lui dit-elle après avoir achevé son histoire, que vous ne me blâmerez point de n'avoir pas voulu rester plus long-temps sous la dépendance d'un homme orgueilleux qui, sans cesse, m'accablait d'insultes et de reproches. J'ai retrouvé dans cette chaumière la paix qui m'était nécessaire. Cette demeure est pour moi le séjour de l'innocence et de la paix; depuis que je l'habite, j'ai senti renaître dans mon cœur oppressé la véritable joie et le contentement de moi-même.

En vérité, miss Summers, s'écria lord Raymond, vous m'inspirez autant d'étonnement que d'admiration; rien n'égale l'élévation de votre ame, et je révère la dignité de vos sentimens.

— Servez-vous, Mylord, je vous en supplie, d'expressions plus simples. N'oubliez pas que vous parlez d'une humble villageoise; laissez loin

de vous et de moi les exagérations, et conformez votre langage à ma situation présente. Mais notre conférence a déjà duré beaucoup trop long-temps. Je vous demande de vous retirer sur-le-champ, et je ne vous recevrai plus lorsque je serai seule.

Votre ordre est trop sévère, s'écria lord Raymond; ne m'enlevez pas la seule consolation que je puisse rencontrer dans ces lieux écartés de mes sociétés ordinaires. Je ne puis prévoir aucune conséquence fâcheuse pour vous, si vous êtes assez bonne pour m'accorder la permission de vous voir et de causer quelquefois avec vous.

— Soyez sûr, Mylord, que, si je consentais à vous recevoir, je donnerais à tout le monde le droit de me blâmer.

— Quel faible argument! N'êtes-vous point rassurée par le sentiment d'une bonne conscience? La noblesse

de votre esprit, et les efforts dont vous avez été capable vous élèvent fort au-dessus de cette crainte puérile.

— Lorsque la méchanceté, Mylord, voudra me calomnier injustement, je saurai la mépriser sans la craindre ; mais je ne dois jamais l'autoriser par ma conduite, et je trouve bien plus noble de se conformer en tout aux usages reçus, que de s'élever insolemment au-dessus de l'opinion publique.

Lord Raymond voulut insister ; mais miss Summers l'interrompit vivement, et lui témoigna, par son air de mécontentement et d'embarras, qu'une plus longue visite l'offenserait et le préviendrait contre lui. Il se résolut donc à la quitter, et ce ne fut point sans de vifs regrets.

Lord Raymond, pendant sa longue entrevue avec miss Summers, avait été forcé de reconnaître en elle

de la délicatesse, beaucoup de courage, et de la sensibilité; mais il aurait mieux aimé lui trouver des qualités moins capables de la défendre contre une adroite séduction. Il prévit qu'un caractère aussi solidement vertueux lui opposerait des obstacles impossibles à surmonter. Elle n'en parut que plus desirable à ses yeux; mais il sentit la nécessité de se conduire de manière à ne jamais alarmer ses principes de délicatesse. Il pensa avec regret que, loin d'avoir été dans le cas de perdre la faveur de sa bienfaitrice par une conduite coupable ou légère, elle n'avait fait qu'acquérir de nouveaux droits sur son estime et sur son cœur. Il jugea, d'après cette position, que son amie volerait à son secours aussitôt qu'elle croirait avoir besoin de la rappeler.

Ces considérations le déterminèrent à réprimer ses sentimens, ou

plutôt à n'employer jamais que les expressions qui ne pourraient point alarmer miss Summers. Dans la manière dont elle avait peint son cœur, il avait observé que la reconnaissance et beaucoup de fierté naturelle dominaient sur tous les autres sentimens. Il se promit de suivre sans le rompre le fil qu'elle venait de lui présenter. Il étudia tous les moyens d'acquérir quelques droits à sa reconnaissance ; et, pour écarter loin d'elle toute défiance, il prit la résolution de ne jamais se montrer comme amant, mais seulement comme l'ami le plus sincère et le plus désintéressé.

CHAPITRE VI.

Fourberie d'un courtisan.

Lord Raymond revint à Druid-Groven, et pendant la soirée sir Grégoire Grupton lui proposa une nouvelle promenade à la chaumière que le lord n'osa point refuser.

Il convient, dit le baronnet, que je prenne tous les éclaircissemens possibles avant de m'engager irrévocablement. Jamais il ne faut trop se presser, et la prudence conseille de mesurer le fossé que l'on veut sauter.

Je suis entièrement de votre avis, dit le lord, qui ne desirait plus voir le baronnet trop précipiter ses propositions de mariage; vous agirez sûrement dans cette occasion avec votre bon sens ordinaire; elle est si importante pour vous, que vous ne pouvez prendre trop de temps pour délibérer.

Vous allez trop loin, répliqua sir Grégoire, vous oubliez mon âge : je ne veux pas user le reste de ma vie à délibérer, et je ne dois pas me dissimuler que si je perds du temps, vingt autres que moi peut-être attaqueront cette jeune fille; je crois donc plus sage de battre le fer pendant qu'il est chaud.

Votre observation, dit le lord, prouve combien vous connaissez les hommes; mais, pour me servir aussi de votre métaphore, n'oubliez pas qu'il faut attendre que le métal soit bien préparé; et, pour vous parler plus clairement, je crois que vous devez essayer de gagner le cœur de la belle villageoise avant de parler à son père.

— Sans doute, Mylord, je dois essayer de me rendre agréable à cette jeune fille. J'avoue que je n'ai pas une grande habitude de la galanterie, je suis même un peu vieux pour me

UNIVERSITY OF ILLINOIS
LIBRARY

marier; mais il vaut mieux tard que jamais.

Lorsqu'ils furent à la chaumière, le baronnet recommença ses questions au bon Austin sur les arbrisseaux et les fleurs qu'il desirait acheter. Le jardinier lui montrait en vain les plus belles, il restait toujours indécis, et, se rapprochant souvent de la belle Rosy, il lui parut très-séant et très-aimable de prendre sa main, de lui dire qu'elle était belle, de la regarder en souriant, et d'élever sa main jusqu'à son menton.

Ces familiarités déplurent tellement à miss Summers, qu'elle le quitta brusquement pour retourner à la maison, où lord Raymond la suivit.

Ce vieillard est étrange, lui dit-elle; il a des manières si déplacées, qu'il me paraît un peu dans l'ivresse.

Je le soupçonne comme vous, dit le lord; mais il ne s'expliqua pas

davantage, dans la crainte que sa vive et franche amie n'éteignît sur-le-champ la passion du vieillard, et ne lui défendît de revenir chez elle. Il avait besoin de prolonger un prétexte pour autoriser et multiplier les visites qu'il voulait faire lui-même.

Je desirerais, dit miss Summers, qu'il ne revînt plus ici.

Ne vous en prenez qu'à moi, dit le lord, s'il vous importune par ses visites; je l'ai moi seul encouragé à les renouveler.

— Et quel peut être votre but, Mylord, en me faisant tourmenter par ce vieillard?

— C'est votre ordre trop sévère qui m'a fait recourir à cette ruse. Vous m'avez expressément défendu de vous voir seul, j'ai voulu vous obéir, quoiqu'il pût m'en coûter; mais mon heureux destin a fait venir sir Grupton à mon secours.

— Il me semble cependant, My-

lord, que vous n'avez aucun motif bien pressant pour vous engager à me renouveler souvent vos visites?

— Vous oubliez trop, miss Summers, combien votre situation présente ajoute à l'intérêt que vous inspirez toujours; vous oubliez que j'ai eu l'honneur de vous connaître plus anciennement, et que je suis lié d'amitié avec la famille qui vous a protégée. Ces motifs suffiraient pour me donner un grand desir de vous voir; mais il en existe un autre, que vous trouverez peut-être bizarre, et qui cependant a fait la plus vive impression sur moi dès le premier instant que j'ai eu le bonheur de vous voir.

Ce début ayant fait redoubler l'attentive curiosité de miss Summers, lord Raymond poursuivit, et l'air le plus mélancolique parut se répandre sur ses traits.

Hélas! j'avais une sœur qu'il a plu au ciel de m'enlever; elle serait au-

jourd'hui de votre âge. Vous pouvez vous rappeler que j'étais en deuil pendant votre séjour à Londres: votre beauté, votre jeunesse, et la gaieté de votre caractère me rappelèrent toutes les perfections de mon Henriette. Votre vue m'a fait sentir le charme et le pouvoir d'une inexplicable et délicieuse sympathie. Vous pouvez avoir observé que, dès les premiers momens de notre connaissance, je cherchai à vous témoigner la tendresse d'un frère ; mais je crois m'apercevoir aujourd'hui que ces tendres émotions n'ont pas été remarquées par vous, ou qu'elles sont entièrement effacées de votre souvenir.

En disant ces mots, lord Raymond la fixait avec des regards passionnés, et miss Summers, sans pouvoir s'empêcher de rougir, lui répondit assez vivement : Non, Mylord, je ne les ai point oubliées; j'imagine que.... Elle s'arrêta.

Pouvez-vous donc vous étonner, (continua-t-il sur-le-champ, pour la tirer de l'embarras où elle paraissait être) en me voyant former de tendres vœux pour votre bonheur? votre présence les fait renaître sans cesse dans mon cœur en vous retrouvant dans une situation si peu digne d'une jeune dame de votre rang; une situation (pardonnez-moi de vous le dire avec candeur) qu'un zèle trop romanesque vous a fait choisir, malgré les dangers dont elle vous menace.

Eh quoi! dit miss Summers, m'auriez-vous conseillé de rester sous l'oppression d'un homme orgueilleux qui m'a traitée d'une manière indigne? Rappelez-vous l'alternative affreuse dans laquelle je me trouvais : des insultes continuelles d'une part, et de l'autre une amie trop tendre, trop généreuse et trop vive, qui, par une tendresse aveugle, ou du moins

indiscrète, oubliait ses devoirs, voulait fuir sa famille pour m'accompagner. Ah ! si je l'avais cru capable de céder à mes supplications, j'aurais imploré à ses genoux la permission d'abandonner sa maison, et de chercher un autre refuge auprès d'une de ses amies. J'aurais été séparée d'elle, mon cœur en aurait gémi; mais je n'aurais pas été privée de sa protection; son amitié aurait toujours continué de veiller sur moi. Je serais plus heureuse; mais sa générosité trop excessive m'a enlevé tout espoir d'obtenir cette grace : elle aurait tout sacrifié, tout oublié pour me suivre, je n'ai pas dû le permettre; c'était à moi seule à m'éloigner, je ne devais sacrifier que moi seule.

Vos motifs, répliqua lord Raymond, étaient trop puissans et trop nobles pour avoir besoin de les justifier; mais lorsque vous réfléchirez aux conséquences funestes qui peu-

vent suivre votre fuite, aux interprétations injustes, mais malignes, que le public peut leur donner, et quand vous songerez aux dangers qui vous menacent pour l'avenir, vous avouerez avec moi que vous avez trop précipité l'exécution d'une pareille résolution.

Hélas! dit miss Summers en fondant en pleurs, à quoi peuvent me servir mes regrets pour une démarche sur laquelle je ne puis plus revenir?

De grace, essuyez ces pleurs, dit lord Raymond; je ne puis me pardonner de les avoir causés; mais n'attribuez ce que je vous ai dit qu'au zèle d'une amitié qui fait des vœux pour votre bonheur. Je suis prêt à tout entreprendre pour vous rendre le repos, et si vous croyez que je puisse vous être utile, dites un seul mot, je partirai pour l'Irlande, et j'irai vous réconcilier avec vos amis.

Oh ! Mylord, dit miss Summers avec une vive émotion, c'est trop vous intéresser au sort d'une femme qui vous est étrangère. Je n'ai point d'expressions capables de vous peindre la reconnaissance que m'inspire votre proposition généreuse; mais ce voyage est inutile : je n'ai pas besoin d'être soutenue auprès de madame Fitz-Osborne, je possède son cœur; un seul mot de ma main produirait plus d'effet que mille courriers. Dès que ma situation ne sera plus supportable, je pourrai retourner en Irlande, et j'irai me jeter dans ses bras ; mais vous m'avez donné mille alarmes. Si j'ai mal fait, si je me suis rendue coupable en m'arrachant à la protection de mes amis, chaque instant que je passe loin d'eux aggrave ma faute. Conseillez-moi donc : dois-je retourner sur-le-champ en Irlande? ciel ! avec quel bonheur je préparerai tout pour ce retour. Le ressentiment

qui m'a fait éloigner s'efface de mon cœur, je n'éprouve plus que ma tendresse pour madame Fitz-Osborne. Je ne sens plus que mon impatience de la revoir, et de trouver auprès d'elle son aimable fils Hector, le compagnon chéri de mon enfance, cet excellent jeune homme dont le départ m'a coûté tant de larmes!

Pendant que miss Summers peignait si ingénuement l'effet que produisait sur elle le souvenir du jeune Fitz-Osborne, lord Raymond éprouvait au fond de son cœur la sensation la plus pénible.

—Votre exemple, miss Summers, me prouve combien il nous est difficile de juger jusqu'à quel degré les sentimens d'une femme peuvent l'élever. Pour pouvoir vous définir, il faudrait avoir à la fois votre délicatesse et votre vivacité. Vos sentimens vous ont donné le courage d'abandonner le pays que vous regardiez

comme le vôtre, malgré les nœuds de la plus tendre amitié, qui cherchait à vous retenir; ce sont eux qui vous ont fait préférer l'obscurité, les privations et l'embarras à l'opulence qui vous environnait. Vous vous trouvez récompensée de vos sacrifices par la voix intérieure de votre cœur, qui vous applaudit d'avoir si bien rempli les pénibles devoirs que vous vous étiez imposés. Je ne puis qu'admirer les motifs de votre conduite; j'ose cependant vous avouer que votre démarche me fait trembler pour vous. Je me rassure en songeant combien votre jugement est supérieur au mien. Puis-je vous tracer des règles de conduite lorsque je sens que je vaudrais infiniment davantage si je pouvais vous avoir pour guide? Oui, ma charmante amie, tout me prouve que vous me surpassez en sagesse tout autant qu'en bonté; ne craignez donc point que je veuille troubler

plus long-temps la douce paix dont jouit votre cœur.

— La paix, Mylord! m'est-il permis de la goûter si je me suis écartée du droit chemin que je devais et desirais toujours suivre?

— Personne, soyez-en certaine, n'a le droit de vous dire que vous vous en êtes écartée.

— Votre politesse, Mylord, vous empêche de me dire tout ce que vous pensez; mais c'est avec la plus tendre reconnaissance que j'accueille vos reproches, et je les regarde comme la plus forte preuve que vous puissiez me donner de votre estime. Ayez pour moi tous les sentimens que vous inspirait cette sœur dont je vous ai rappelé le souvenir: ne craignez point d'affliger mon cœur en combattant mon orgueil; je ne verrai dans vos conseils les plus sévères que la preuve de votre sincère amitié.

En achevant ces mots, son regard

plein de charme et de douceur, peignit encore mieux sa reconnaissance et sa confiante sensibilité.

Combien il est incapable de tous sentimens d'honneur celui qui peut résister aux touchantes expressions de la candeur ! on a vu quelquefois son pouvoir désarmer la main d'un assassin, et lord Raymond n'était plus même capable d'un remords ; il ne venait de travailler à conquérir la confiance de miss Summers qu'avec le perfide projet de l'immoler plus sûrement.

Sir Grupton, fatigué de ses recherches botaniques avec Austin, le pria de revenir à la chaumière, et leur retour interrompit la conversation du lord avec la belle Rosy. Après une visite aussi longue que la décence pouvait le permettre, le baronnet et lord Raymond prirent congé et revinrent au château.

CHAPITRE VII.

Crédulité dangereuse. Retour de Richard.

Lord Raymond n'avait imaginé la ressemblance de miss Summers avec sa sœur que pour avoir le droit de prodiguer des éloges d'autant plus flatteurs qu'ils étaient indirects, et qu'il était impossible de soupçonner leur sincérité. Il avait de même exagéré la douleur que lui avait causée la perte de cette sœur dont il avait recueilli sans regret la portion d'héritage. Il n'avait pu choisir un moyen plus propre à faire valoir sa sensibilité. Son admirable présence d'esprit lui avait fait rapidement saisir cette manière assurée de captiver l'estime et la confiance d'une personne qu'il reconnaissait ne pouvoir être séduite que par les sentimens les plus déli-

cats. Il n'avait pas mis plus de franchise dans l'offre d'aller en Irlande pour la réconcilier avec ses amis. Il avait parfaitement prévu que ce parti serait rejeté comme inutile ; mais il avait calculé qu'il serait suffisant pour prouver le zèle et la générosité de ses intentions.

Miss Summers, en effet, loin de former le plus léger doute sur ce qu'elle avait entendu, ne vit dans lord Raymond que le plus délicat et le plus sensible des hommes. Ma vanité, se disait-elle à elle-même, n'a que trop mérité de recevoir une punition humiliante. La mélancolie, les regrets, et l'attrait qui semblaient le fixer auprès de moi, n'étaient que les effets de son tendre attachement pour sa sœur, et mon fol orgueil me laissait croire que c'était à moi seule qu'il adressait ces hommages qu'il n'accordait qu'au souvenir de cette personne char-

mante. Je m'étonne qu'il ne m'en ait jamais parlé ; mais les véritables chagrins dédaignent de se plaindre, et trouvent une sorte de charme à s'ensevelir dans le silence. Aimable jeune homme ! combien est noble l'intérêt qu'il me témoigne pour me voir réconciliée avec mes amis ! Il me force aujourd'hui de rougir de l'injustice avec laquelle j'ai osé le juger dans le temps où j'ai cru que j'avais à me plaindre de sa légéreté.

C'est ainsi que la sensible et trop crédule miss Summers rehaussait dans sa pensée les perfections d'un homme qui méditait son déshonneur et sa ruine avec le sang froid du scélérat le plus déterminé.

Les fréquentes visites à la chaumière faites par sir Grégoire et par son noble conseiller réveillèrent bientôt les soupçons du jeune Richard Evelyn.

Que peuvent signifier, dit-il un

soir à sa sœur Sophie, les courses que font tous les jours ces deux nouveaux Oreste et Pylade? Je ne puis concevoir cette amitié soudaine; mais je les guetterai si bien que je découvrirai tout le mystère; je vais me mettre à leur suite, et je finirai par les surprendre.

Les informations que prit Richard l'instruisirent bientôt qu'ils étaient à la chaumière. Il résolut de les attendre à leur retour; mais sir Grégoire, craignant la rosée du soir à cause de la goutte à laquelle il était sujet, était revenu avec son compagnon de visite par un sentier plus court que celui dans lequel ils étaient attendus.

Le baronnet, dans ses conversations avec Austin, montrait toujours la même indécision pour le choix de ses plants. Jamais une consultation d'aussi peu d'importance n'occupa plus de temps; et la patience du vieux jardinier ne put résister à

cette longue épreuve. Un soir qu'il s'éloignait du jardin il lui ferma la porte avec humeur, et sans lui dire un seul mot de politesse au moment de leur séparation.

Ce vieux bon homme, dit-il un jour à Rosy, et ce jeune damoiseau, ne viennent ici que pour me tourmenter et me faire perdre mon temps. Le vieillard veut toujours acheter, et ne donne jamais d'argent. Il me détourne de mon ouvrage; je m'ennuie de le suivre sans rien conclure, et je le crois un peu fou.

Je le pense comme vous, dit Rosy.

— Vous ne pouvez pas, Miss, vous faire une idée de son ignorance; je crois qu'il ne sait pas distinguer un géranium d'un chou : s'il vient encore m'importuner, je lui dirai ce que je pense.

Sir Grégoire et lord Raymond venaient de rejoindre les dames dans

le salon lorsque Richard entra de son côté, très-satisfait de ses découvertes.

Comment donc, vieux garçon, dit-il à sir Grégoire, vous venez ici pour nous enlever nos jolies personnes. N'espérez pas nous cacher plus long-temps vos poursuites; nous allons assembler à la paroisse la congrégation des anciens, et s'il y en a un plus vieux que vous, il servira de témoin à votre mariage.

Que dites-vous donc là, M. Richard? s'écria madame Grupton avec une sorte d'effroi.

Vous ne le saurez que trop tôt, madame, lui répondit Richard : au reste, le bon homme a raison, car Rosy est la plus jolie plante du vieil Austin, et sa vue seule rajeunira votre beau-père.

Vous vous croyez fort sage, M. Richard, dit madame Grupton avec colère; mais, depuis que j'existe, je

n'ai jamais entendu dire plus de sottises.

Le mot est bien dur pour mon cousin Richard, dit lord Raymond; il nous présente un fait sous un aspect ridicule; mais s'il y a quelque fondement à ce qu'il vient de dire.....

Eh quoi! Mylord, s'écria madame Grupton, un homme de la qualité de votre seigneurie voudrait-il encourager mon père à faire une sottise?

Le temps découvrira tout, dit sir Grégoire en remuant la tête.

J'ignore, Madame, dit lord Raymond, si mon cousin vient de parler sérieusement; mais je trouve fort simple qu'à soixante ans, avec une bonne santé.....

Je n'en aurai que soixante-deux cet été, dit sir Grégoire; j'ai aussi un peu de goutte, mais ce n'est rien.

Je pense, continua lord Raymond, qu'un homme de soixante-deux ans, qui jouit d'une bonne constitution,

ne se flatte point trop en espérant qu'il pourra vivre encore vingt-cinq ou trente ans.

Le fossoyeur de notre paroisse, se pressa de dire sir Grupton, a vécu quatre-vingt-seize ans.

Il n'est point nécessaire, dit lord Raymond, de citer des exemples extraordinaires; un homme peut à tout âge renoncer au célibat.

Étrange doctrine! répondit madame Grupton; à soixante-deux ans on doit renoncer aux vanités du monde, et il est plus que temps de ne s'occuper que de son salut éternel.

Et moi je prétends, dit Richard, que le baronnet fera très-bien de se marier. Il vaut mieux tard que jamais, et je lui défie d'épouser une plus jolie personne que la petite Rosy.

J'espère, s'écria madame Grupton, que sir Grégoire Grupton, chevalier baronnet, n'épousera point la fille d'un simple jardinier; il trou-

vera infiniment mieux dès qu'il le voudra.

Ah! ah! s'écria sir Grégoire, vous changez de ton, et vous voulez me faire marier à votre fantaisie; mais sachez que je ne vous consulterai pas sur ce point.

Richard prit si vivement le parti du baronnet, et dit à madame Grupton des choses si dures et si désagréables, que l'une de ses filles prit la parole pour rompre la conversation, et lui demanda quel jour elle projetait partir pour Bath.

Lucie Evelyn, affligée de l'impolitesse de son frère, le réprimanda vivement.

Tout le monde se croit le droit de me gronder, lui répondit Richard. Si le hasard m'avait fait naître lord, on m'aurait pardonné l'insolence et la fatuité que j'apperçois dans des personnages de ce rang; mais parce qu'un accident a tourné ma taille,

et parce que je me permets de rire aux dépens des sots, on s'étonne de mon audace. Je ne suis cependant point méchant ; je ne cherche qu'à me divertir.

On a toujours observé, dit lord Raymond avec le sourire le plus malin, que c'est en déchirant et en mordant que les bêtes ont coutume de témoigner leur gaieté.

CHAPITRE VIII.

Le baronnet montre du caractère.

L'arrivée de mistriss Evelyn interrompit la conversation. Elle apperçut en entrant que madame Grupton et sa fille avaient l'air du mécontentement. Elle vit aussi que ses deux filles témoignaient de l'embarras ; elle s'efforça, par ses politesses, de rendre aux dames étrangères plus

d'aisance et de gaieté, mais elles persistèrent à garder le silence. La présence de lord Raymond et de Richard soutenait trop puissamment le vieux Baronnet pour oser l'attaquer; elles résolurent d'attendre le moment où elles le trouveraient seul. Madame Grupton, cependant, demanda à lord Raymond combien il y avait de milles jusqu'à Bath.

La distance n'est pas grande, Madame, dit lord Raymond; mais j'espère que vous n'avez pas le dessein de vous y rendre promptement.

Mistriss Evelyn profita de cette occasion pour rappeler aux dames qu'elles lui avaient promis de ne point partir de Druid-Groven avant quinze jours.

Madame Grupton remercia mistriss Evelyn de sa politesse et de son hospitalité; mais elle ajouta que des affaires indispensables la forçaient d'aller à Bath beaucoup plus

tôt. Je crois, Monsieur, dit-elle en s'adressant à sir Grégoire, que nous ferons bien de partir après demain.

Sir Grégoire ne se trompa point sur les motifs de ce brusque départ; et, ne voulant point en être la dupe, il lui dit qu'il n'approuvait nullement ce changement. — C'est ce matin même que nous avons promis de rester encore quinze jours : je me trouve parfaitement bien chez mistriss Evelyn, et, puisqu'elle est assez bonne pour ne pas s'ennuyer de moi, je ne partirai point. Je ne veux pas contrarier madame Grupton; elle est très-libre d'aller à Bath dès qu'elle le voudra : j'irai la rejoindre lorsque cela me conviendra.

Très-bien, très-bien, vieux chevalier, s'écria Richard en lui frappant sur l'épaule, je ne vous croyais pas autant de fermeté.

J'aime à laisser tout le monde faire ce qu'il veut, dit sir Grégoire.

Voilà une permission bien agréable, dit madame Grupton; c'est annoncer que vous voulez abandonner trois malheureuses femmes au milieu des montagnes où elles seront peut-être assaillies par une bande de voleurs. Le père de mon mari, qui devrait être mon protecteur, refuse de nous accompagner! Feu M. Grupton, dont je chéris et respecte la mémoire, souffrirait étrangement s'il me voyait traiter de cette manière. Un déluge de pleurs accompagna ces mots.

Que Dieu nous en préserve! s'écria Richard; je ne connais pas de compagnie plus désagréable que celle des morts. Le pauvre homme n'était point amusant pendant sa vie, et je pense qu'il doit l'être encore moins à présent.

Je ne puis plus supporter un traitement si choquant, dit madame Grupton; il est bien extraordinaire

que sir Grégoire, après avoir montré tant de prudence pendant le cours de sa vie, s'expose à faire dire aujourd'hui qu'il commence à radoter.

Le baronnet, indigné de la manière dont madame Grupton venait de lui parler, déclara hautement qu'il entendait être le maître absolu de ses actions, sans avoir besoin d'en rendre compte à personne.

Voilà, dit Richard, ce qui s'appelle parler comme un oracle.

J'espère, dit M. Grupton à mistriss Evelyn, que vous voudrez bien m'excuser si je quitte votre compagnie; je suis très-fatigué de ma promenade, et j'ai besoin d'aller prendre du repos.

Après son départ, madame Grupton rendit compte à mistriss Evelyn du projet formé par sir Grégoire d'épouser la fille du jardinier. Miss Eléonore, qui jusqu'alors avait écouté la conversation d'un air indiffé-

rent et distrait, interrompit sa mère en assurant qu'une aussi belle personne ne consentirait sûrement jamais à se marier avec un vieillard qui ne pouvait que lui déplaire. Je persiste à croire, dit-elle, qu'elle nous cache son véritable état, et qu'elle n'est venue dans cette retraite champêtre que pour des raisons essentielles que personne, jusqu'à présent, n'a pu pénétrer.

Et moi, dit madame Grupton, je suis persuadée qu'elle a fait de fortes avances à sir Grégoire; dès la première vue je me suis senti la plus grande aversion pour cette créature, et je suis surprise de voir lord Raymond encourager une pareille folie.

Croyez-vous, Mylord, demanda miss Eléonore, que cette belle personne veuille réellement épouser un vieillard tel que sir Grupton?

J'ignore ses projets, répondit le

lord; mais si, comme on le dit, elle est sans fortune, il est très-possible qu'une fille de sa condition soit très-flattée de devenir l'épouse d'un riche baronnet.

Cette réponse ne fit que redoubler l'humeur et les inquiétudes de madame Grupton. Elle se retira dans son appartement pour méditer plus paisiblement par quels moyens elle pourrait empêcher un événement qui la mettait au désespoir.

Miss Eléonore, toujours persuadée que l'aimable villageoise ne s'était ensevelie dans une chaumière que pour cacher son véritable état, desira, plus vivement que jamais, faire avec elle une connaissance plus intime, dans l'espérance qu'elle pourrait obtenir sa confiance. Elle témoigna ce desir à lord Raymond, en le priant de l'accompagner. Cette demande était trop agréable au lord, pour être refusée; mais son adresse

extrême ne put suffire pour empêcher Richard et sir Grégoire de les suivre, lorsqu'ils les virent sortir et diriger leurs pas du côté de la chaumière.

Pendant la route, sir Grégoire fit la rencontre d'un ancien commis qui lui avait été fort utile pendant qu'il s'occupait d'affaires de négoce. Le plaisir de causer de son ancien état l'emporta sur le desir d'aller à la chaumière, et Richard, enchanté de voir son vieux compagnon trop occupé pour le suivre, vint rejoindre lord Raymond qui ne lui permit de l'accompagner qu'après lui avoir fait promettre d'une manière solennelle qu'il se conduirait avec décence pendant le cours de la visite qu'ils allaient faire.

Miss Summers, en voyant arriver cette compagnie, la reçut avec sa politesse ordinaire, et prépara du thé. Sophie Evelyn, qui avait aussi fait

cette course par complaisance pour miss Eléonore, questionna la belle villageoise et lui demanda si elle n'avait point trouvé l'hiver bien triste et bien long. Elle répondit qu'elle avait toujours assez d'ouvrage pour ne jamais s'ennuyer.

Il faut, belle étrangère, lui dit miss Eléonore, que vous ayez bien du courage pour avoir pu vous accoutumer à une manière de vivre si peu convenable à votre mérite et à votre naissance.

Ce propos causa beaucoup d'embarras à miss Summers ; elle regarda lord Raymond avec étonnement, croyant qu'elle avait été trahie par son indiscrétion.

— Par quel motif, se pressa de dire le lord pour se disculper, supposez-vous que notre belle voisine n'est pas dans une situation convenable à sa naissanee ?

— Par quel motif, Mylord? soyez

certain que cette charmante dame ne peut devoir son origine à un pauvre paysan. Il ne faut qu'appercevoir ses perfections et sa beauté, pour se persuader qu'elle n'a point pris naissance dans une chaumière : quelque malheur imprévu, Madame, a seul pu vous forcer à vous revêtir pour quelque temps de ces habits rustiques. Mais votre air de noblesse vous trahit malgré vous, et nous appercevons tous que les manières villageoises vous sont entièrement étrangères.

Pendant ce discours de miss Eléonore, tous les regards de la compagnie se fixèrent sur elle avec le plus grand étonnement. Persuadée de son côté qu'elle venait d'exciter l'admiration des auditeurs, elle cessa pendant un instant de parler pour mieux en jouir et pour reprendre haleine. Votre déguisement, continua-t-elle, ressemble aux nuages qui couvrent

un instant le soleil; mais, quels que puissent être vos malheurs, vos charmes et vos vertus vous ont acquis des amis qui partageront sincèrement tout ce qui pourra vous intéresser. Daignez leur accorder votre confiance, et vous les verrez employer tous les moyens qui seront en leur pouvoir pour essayer de vous être utiles. Miss Eléonore avait encore beaucoup de phrases plus éloquentes à prononcer, lorsqu'elle fut entièrement déconcertée par un violent ronflement de Richard, qui s'était appuyé la tête sur le dos d'une chaise, et paraissait endormi. Les rires de la compagnie ne l'empêchèrent point de reprendre la suite de ses idées; mais lord Raymond, qui avait remarqué l'embarras de miss Summers, interrompit l'orateur par des complimens si ridiculement exagérés; que miss Eléonore n'eut d'autre parti à prendre que celui

de se taire et de rire avec les auditeurs.

Miss Summers, pour empêcher de revenir sur une conversation qui lui déplaisait beaucoup, proposa une promenade dans le jardin, et la soirée commençant à s'avancer, elle ne pressa point de rentrer dans le salon; la société se retira en lui promettant de la venir voir le plus souvent possible.

CHAPITRE IX.

Nouveaux piéges.

Madame Grupton et sa fille, après s'être bien assurées que l'humeur et des manières hautaines leur réussiraient mal auprès du baronnet, et ne lui persuaderaient point de renoncer à son projet de mariage, prirent la résolution d'adopter une conduite différente, et d'employer tous leurs

soins pour recouvrer ses bonnes graces; mais sir Grupton se tenait sur ses gardes et les fuyait attentivement pour ne pas rester exposé à des questions qui l'importunaient et l'embarrassaient. Honteux d'avoir inutilement et trop longuement tourmenté le bon Austin pour conclure avec lui son marché de plantes et d'arbrisseaux, il lui acheta presque tout ce que contenait le jardin; et, dans son impatience amoureuse, il aurait voulu pouvoir conclure son mariage avec la même facilité; mais lord Raymond avait des intentions absolument différentes, et il n'entretenait les sentimens amoureux du baronnet que pour se conserver un prétexte de multiplier ses visites à la chaumière, sans s'exposer à faire naître des soupçons contre lui-même. Pendant ce temps, Richard, entraîné par sa malice naturelle et par le desir de tourmenter madame Grupton et

sa fille, cherchait de son mieux à redoubler l'inclination du vieux gentilhomme.

Les jeunes dames renouvelèrent plusieurs fois leurs courses chez miss Summers, et lord Raymond les accompagnait toujours. Il sut profiter, avec une adresse extrême, de ces fréquentes occasions, pour parler de son estime et de son admiration. Il avait l'air de ne pouvoir contenir sa tendresse, mais il n'en parlait jamais qu'avec une extrême modération. Il paraissait plutôt céder aux souvenirs qu'il conservait de sa sœur, qu'il ne semblait les éprouver pour celle qu'il avait assuré lui ressembler. Ce genre d'attaque lui réussit complètement; la sensible et naïve Rose crut facilement à toutes les vertus dont il cherchait à se parer. Il en fit promptement la remarque, et ne négligea rien pour augmenter un sentiment

que chaque jour et chaque entretien nouveau semblaient accroître.

Le lord, dans ses promenades solitaires, affectait d'entrer dans les chaumières du voisinage : il caressait les enfans qu'il rencontrait, leur faisait des présens, et soulageait avec libéralité les malheureux qui lui demandaient des secours. Une pareille conduite faisait répéter son éloge de toutes parts. Miss Summers, en écoutant ces récits, regardait lord Raymond comme supérieur au reste des hommes; et, trop franche pour connaître aucun genre de détour, elle ne chercha point à lui dissimuler l'estime qu'elle avait pour lui.

Lorsqu'il pouvait causer seul avec elle pendant quelques momens, il se plaignait douloureusement du caractère impérieux de son père, et sur-tout de l'aveuglement avec lequel il ne voyait le bonheur que dans les succès de l'ambition.

Comment, s'écriait-il, l'imagination de l'homme peut-elle ne trouver de satisfaction que dans les honneurs et les richesses ? O mon aimable amie ! pourquoi mon cœur n'est-il pas libre de suivre son impulsion naturelle? Mes vœux ne s'étendraient jamais au-delà de cette chaumière, où je trouve réunies dans la même personne, toutes les vertus, toutes les graces et tous les charmes.

Après cette vive exclamation il baisa respectueusement la main de miss Summers; puis, s'écartant d'elle en gardant le silence, il prit la contenance d'un homme qui craint d'avoir trop laissé connaître des sentimens qu'il cherche à dominer. Il leva timidement sur elle des regards doux et supplians, comme pour implorer son indulgence, et une joie infernale naquit dans son cœur en voyant sa victime rougir d'émotion et détourner sa vue pour lui cacher

un modeste embarras qui, dans ce moment, eut pour lui tout le charme d'un aveu.

Aussitôt que miss Summers sentit que lord Raymond lui inspirait un véritable attachement, elle s'efforça de combattre ce penchant de son cœur; mais de pareils efforts peuvent-ils suffire? L'espérance du bonheur, cette passion favorite de la jeunesse, vint se présenter à son imagination avec tous ses charmes.

La possibilité de recouvrer les biens de ses ancêtres, qui jusqu'alors lui avait paru chimérique, acquit plus de vraisemblance à ses yeux. Elle se rappela les folles propositions du vieux Nettleby, et ses vives poursuites en faveur de son neveu; il lui sembla que cette conduite de leur part ne pouvait être expliquée que par l'espérance certaine, qu'ils avaient conçue l'un et l'autre d'une réussite. Il faut que mes droits ne soient point

équivoques, se disait-elle, puisque cet homme habile, et sur-tout intéressé, s'offrait pour les défendre; il n'aurait pas manqué de replonger mes vieux titres dans la poussière de son cabinet, s'il n'avait pas clairement apperçu qu'il pouvait en tirer un grand avantage. Non, ce n'était point un sentiment généreux qui l'engageait à défendre ma cause; c'était le seul espoir de s'approprier une partie de la fortune qu'il savait devoir un jour m'appartenir.

C'est en vain que lord Raymond fait des efforts pour réprimer sa tendresse pour moi; c'est en vain qu'il cherche à la contenir dans les bornes du respect le plus délicat, il ne peut me dissimuler la douleur que lui causent les sentimens ambitieux de son père; tout me fait appercevoir qu'il en est la victime. Mais, lorsque je serai remise en possession des biens de mes pères, et, lorsque

les longs retards que la chicane m'a fait essuyer auront rendu ma fortune très-considérable, je verrai disparaître les obstacles que peut m'opposer à présent ce père ambitieux et avare.

Aussitôt que nous croyons pouvoir nous livrer à l'espérance, tout s'embellit par elle; ses brillantes couleurs se répandent sur tout ce qui nous intéresse. Miss Summers éprouvait la satisfaction la plus douce en pensant que sa bienfaitrice madame Fitz-Osborne l'applaudirait du parti courageux qu'elle avait su prendre pour s'arracher à l'oppression. Son ressentiment contre M. Fitz-Osborne lui faisait aussi trouver du charme à penser qu'il ne pourrait qu'être humilié lorsqu'il apprendrait que ses procédés insultans et barbares n'avaient servi qu'à la conduire au bonheur. Tels étaient les songes qui flattaient son imagination et la rendaient sembla-

ble au timide agneau qui bondit et broute l'herbe dans l'instant où le fer qui doit l'immoler est déjà suspendu sur sa tête.

CHAPITRE X.

Proposition de mariage.

Déjà six semaines s'étaient écoulées depuis le commencement de la passion de sir Grégoire Grupton pour la belle Rosy ; il lui parut qu'il avait mis assez de prudence et de délicatesse dans ses démarches pour n'avoir plus besoin de différer plus longtemps l'exécution de son projet. Il résolut donc en lui-même, et sans consulter ses confidens, de causer avec le bon Austin, et de lui donner connaissance de son plan de mariage. Il lui parut d'autant plus convenable de faire sa première ouverture au

père, qu'il lui croyait le droit et la possibilité de disposer de sa fille aussi facilement qu'il avait déjà disposé de ses arbrisseaux et de ses fleurs.

Persuadé de la justesse de cette idée, il prit si bien ses précautions, qu'il parvint à se dérober à tous les regards, et partit seul pour le hameau. Le hasard le servit parfaitement, car il trouva le bon vieillard seul et travaillant dans son jardin.

Bon soir, maître Austin, lui dit-il; je suis ravi de vous trouver seul, et je vous félicite de travailler avec un aussi bon courage.

Je suis le très-humble serviteur de votre seigneurie, répondit Austin; elle pourra certifier que je ne suis point paresseux.

— Vous ne pouvez rien faire de mieux, maître Austin; un ancien disait que le travail était le meilleur de tous les médecins pour donner de l'appétit et fortifier la santé.

— Monseigneur a raison, et, pour m'occuper, je prépare les arbrisseaux et les plantes achetés par votre seigneurie, afin que vous puissiez les faire transplanter aussitôt que vous le voudrez.

— Nous aurons le temps d'y penser, mon cher Austin; mais je n'ai pas encore terminé tous mes marchés avec vous; il y en a un qui m'intéresse beaucoup davantage, et que je ne pourrai conclure qu'avec votre consentement.

Parlez, Monseigneur; tout ce que je possède est à vos ordres; j'excepte seulement ce rosier mousse que vous voyez; je n'en ai qu'un seul, et je veux le propager.

— Je suis de votre avis, mon ami; c'est une chose très-sage que de propager les bonnes espèces; j'en suis si persuadé que je pense à me propager moi-même.

— Je vous entends, Monsieur;

vous voulez vous marier au retour de votre voyage, et c'est pour madame votre épouse que vous m'avez acheté des fleurs. Il me semble cependant que c'est vous marier un peu tard, et je doute que vous me disiez cela sérieusement.

— Le temps, mon cher Austin, vous prouvera que je ne badine pas. Dites-moi, je vous prie, comment se porte votre jolie fille?

Très-bien, Monseigneur, et je vous remercie pour elle. Dans ce moment, elle est allée au bourg voisin voir notre bonne amie madame Jenkins.

— Je ne suis pas fâché qu'elle soit éloignée; nous pourrons parler plus librement. Dites-moi, bon Austin, n'avez-vous rien remarqué d'extraordinaire dans mes fréquentes visites chez vous?

Je ne vous entends pas, Monseigneur, et je vous supplie de vous expliquer plus clairement.

N'avez-vous pas été surpris de me voir revenir si souvent sous le prétexte de marchander vos plantes, et n'avez-vous pas soupçonné que j'avais quelque autre projet?

— Vous avez peut-être le desir d'acheter notre chaumière? mais elle est trop médiocre pour plaire à votre seigneurie.

— Ah! maître Austin, si le roi George, que Dieu conserve et bénisse! n'était pas aussi bien marié qu'il l'est, il y a dans cette chaumière un objet qui pourrait le tenter.

Austin, persuadé que le baronnet était ivre, le regarda avec la plus grande surprise.

Je ne viens ici, lui dit sir Grégoire, que pour vous dire la vérité; apprenez donc que l'objet qui m'attire n'est rien moins que votre fille Rosy.

— Ma fille Rosy!

— Oui, mon cher Austin, voilà ce qui m'a fait revenir si souvent

marchander vos fleurs dont je me soucie fort peu.

— Ma fille Rosy ! répéta le bon homme.

— Oui, votre fille; et pour ne pas vous tenir plus long-temps en suspens, je vous déclare que je veux l'épouser, et la ramener à Londres avec moi.

Seigneur, dit Austin en se frottant les mains, je ne m'en doutais assurément point, et j'étais loin de soupçonner que j'aurais de si grandes obligations à votre seigneurie.

— Je conçois très-bien comment un tel projet vous étonne; car il n'est pas commun de voir la fille d'un jardinier devenir une grande dame. Maître Austin, je ne suis point chevalier pour ma vie seulement; mes enfans et mes petits-enfans, s'il plaît à Dieu de m'en donner, hériteront de mon titre.

— Je vois bien, Seigneur, que vous

n'êtes pas un homme ordinaire ; ma fille Rosy sera sûrement aussi surprise que moi ; j'espère qu'elle sentira son bonheur.

— Réjouissez-vous de la bonne fortune de votre fille. Personne ne sait le bien ou le mal qui l'attend ; mais il ne faut jamais désespérer de rien. Moins nous comptons sur la fortune, plus il faut la recevoir gaiement lorsqu'elle se présente. J'ai autant de biens qu'un homme peut en desirer ; terres, maisons, fiefs, fonds dans la banque et aux Indes, et de plus, en argent comptant, au moins cinquante mille guinées.

— Vous avez cinquante mille guinées, Seigneur, et vous voulez épouser miss Rosy ; c'est-à-dire, ma fille Rosy ?

— Tout le monde en sera surpris comme vous, et bien des gens seront jaloux de votre fille ; mais il serait bien dur et bien injuste, maître Aus-

tin, qu'un honnête homme n'eût pas le droit de disposer de sa personne et de son bien comme il lui plaît. Je suis le maître absolu de mes actions; je veux me marier selon mon choix, et plus j'ai d'argent, plus j'aurai soin d'en donner à ma femme.

— Vous avez bien raison, Seigneur.

— Je possède aussi, mon cher Austin, une superbe maison à Londres : rien n'y manque, meubles, linge, argenterie, porcelaine, glaces, tout y est dans la plus grande abondance.

— Bien, très-bien, Seigneur; mais je vous jure, puisque vous avez envie d'épouser ma fille Rosy, que vous ne pouvez trouver nulle part une meilleure créature.

— Je savais tout cela, mon cher Austin, et voilà ce qui m'a fait prendre la résolution de l'épouser. On ne

manquera pas d'en être surpris, car je pouvais trouver une femme avec une grande fortune: mon ami intime l'alderman Grumley m'offrait sa fille unique, âgée, tout au plus, de trente-sept ans, et il lui donnait dix mille guinées.

— Dix mille guinées! c'est beaucoup d'argent, en vérité.

— Oui, c'est beaucoup, sur-tout à présent que le commerce est si bas et les taxes si fortes; mais qu'est-ce que l'argent, s'il ne nous apporte pas le bonheur? Je dois vous avouer que la fille de l'alderman a une épaule un peu grosse, et qu'elle a la réputation d'être grondeuse.

— Oh! pour ma fille Rosy, vous savez, Seigneur, qu'elle a la taille aussi droite qu'un jonc : quant à son caractère, je n'en connais pas un meilleur; je suis sûr que vous serez toujours heureux avec elle.

J'y compte, mon cher Austin; et

si je n'avais pas eu cette assurance, je n'aurais pas voulu épouser une fille si fort au-dessous de moi.

Quant à cela, dit Austin, c'est autre chose. Je ne m'attendais sûrement pas à la faveur que vous nous faites; mais, quoiqu'elle soit la fille d'un jardinier, je ne regarde pas sa naissance comme très-inférieure à la vôtre : je suis de l'avis du pasteur Lewis, qui me rappelait, il y a quelque temps, que notre premier père a été jardinier en sortant du paradis terrestre; et, d'après cette origine, les rois, les pairs du royaume, les évêques, les baronnets et ma fille Rosy peuvent se vanter de la même ancienneté.

Sir Grégoire, très-étonné de la vaste érudition du bon Austin, convint de la justesse de son raisonnement, et trouva plus convenable que jamais d'épouser la jolie fille d'un jardinier ; il regretta même de ne

s'être pas appuyé de cette grande autorité dans les momens où l'on avait voulu le contrarier sur son mariage.

La nuit, qui commençait à déployer ses voiles, fit ressouvenir sir Grégoire qu'il était temps de songer à la retraite. Il chargea Austin de faire connaître à sa fille, aussitôt qu'elle rentrerait, la bonne fortune qui l'attendait. Lorsqu'il partit, le jardinier, charmé des intentions du baronnet, voulut absolument l'accompagner pendant une partie de la route. Sir Grégoire, pour animer son zèle, lui promit de lui donner une plus grande et plus riche habitation, aussitôt qu'il aurait épousé sa fille, et cette promesse fut reçue avec le plus grand plaisir.

Dès que le futur gendre et le futur beau-père furent arrivés à la vue de Druid-Groven, ils se serrèrent la main, et se séparèrent en se souhai-

tant mutuellement tous les bonheurs possibles.

Austin regagna gaiement sa maison, charmé d'avoir d'aussi bonnes nouvelles à communiquer à la fille de son ancien maître le noble capitaine Summers.

CHAPITRE XI.

Étonnement du jardinier.

Lorsqu'Austin rentra dans la chaumière, il trouva l'aimable Rose assise au coin du feu, séchant ses pieds que la rosée avait mouillés. La servante était allée se coucher. Austin prit un siége à l'autre coin du feu, et cherchait dans son imagination de quelle manière il annoncerait la commission dont il était chargé. Ses regards se portèrent sur Rose, et son étonnement fut aussi grand que son inquié-

tude en appercevant qu'elle était pâle et abattue.

Pauvre Lewis! dit-elle, pour répondre au regard que le vieux jardinier venait de jeter sur elle, il est très-malade; j'ai été le voir ce soir, et je l'ai trouvé très-souffrant et très-faible. Après ces mots, ses yeux parurent humides de larmes.

Bon cher jeune homme, dit Austin, j'en suis sincèrement affligé; mais, ma chère jeune dame, modérez votre affliction. J'avoue qu'il nous a été d'un grand secours cet hiver. Il vous prêtait des livres, et lorsqu'il les lisait lui-même, les soirées s'écoulaient agréablement; il nous faisait trouver le temps court, et je regrettais toujours de le voir nous quitter pour retourner à son domicile.

Une larme s'échappa des yeux de miss Summers, et tomba sur son sein.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus édifiant que ses sermons; il ne quittait jamais les malades, il était toujours prêt à secourir les malheureux; mais s'il meurt.....

Que Dieu nous en préserve! s'écria miss Summers.

J'espère, dit Austin, que Dieu nous le conservera; mais toute chair est mortelle, et s'il meurt, il ira sûrement droit au ciel. Cependant, Miss, si telle est la volonté de Dieu, il faudra bien vous y soumettre; et quoique la perte d'un ami soit bien sensible, vous pourriez en faire une encore plus grande.

— Je ne vous entends pas, mon cher Austin; je ne crois pas que l'on puisse faire une perte plus grande que celle d'un ami tel que M. Lewis.

— Il y a quelquefois, Miss, des consolations que l'on ne peut pas prévoir. Que diriez-vous, par exemple, s'il arrivait qu'un vieux monsieur

devînt amoureux de vous, et voulût vous tirer de cette misérable chaumière, si peu digne d'une dame comme vous, pour vous donner un carrosse et de beaux et superbes habits ?

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui dans l'esprit, mon cher Austin? lui dit Rose étonnée de le voir élever la voix et s'animer à mesure qu'il lui parlait.

— Ce n'est pas un conte que je vous fais, ma chère jeune dame, je vous assure qu'il est amoureux fou de vous.

Et qui donc ? dit précipitamment miss Summers.

— Comment! vous ne le devinez pas, Miss ? c'est ce riche monsieur sir Grégoire Grupton.

Sir Grégoire ! répéta miss Summers avec l'air du mépris et du dépit. Il faut l'avouer à nos lecteurs, dans ce moment sa tête et son cœur étaient

remplis d'un objet plus cher, toutes ses idées venaient s'y rapporter, et, dans son premier étonnement, miss Summers avait pensé que le bon Austin allait lui rapporter quelque nouvelle preuve des tendres sentimens de lord Raymond.

Sir Grégoire ! répéta-t-elle ; et c'est là l'homme tendre et généreux qui doit me retirer de l'indigence et de l'obscurité ! Ces paroles furent dites d'un ton si triste et si mécontent, qu'Austin, la regardant avec surprise, fut extrêmement mortifié de la voir apprendre avec tant de sang froid une aussi bonne fortune.

— Comment, Austin, avez-vous découvert ce grand, cet important secret ?

— Par lui-même, Mademoiselle. Il est venu ce soir pendant que vous étiez sortie ; il m'a fait ses propositions, il m'a parlé de son bien, et m'a dit qu'il aurait pu épouser, s'il l'avait

voulu, la fille du lord-maire, avec trente ou quarante mille guinées; mais qu'il vous préférait à tout. De plus, il veut que j'aille demain matin lui dire votre réponse, et lui désigner le jour où vous l'épouserez.

Dans ce cas, dit Rose, ne manquez pas d'aller demain matin lui dire que je suis sensible à l'honneur qu'il me fait; mais que je ne veux pas lui faire tort en le privant d'épouser une dame qui a tant de fortune et de beauté.

Je ne pourrai jamais me souvenir de tout cela, dit Austin; mais songez que c'est presque lui dire que vous ne voulez pas l'épouser.

— Voilà positivement, cher Austin, ce que je veux lui faire répondre; et si vous oubliez mes paroles, vous n'oublierez pas du moins mes intentions. Je vous permets de les expliquer comme vous le voudrez, pourvu que ce soit de la manière la plus claire et la plus positive.

— Ma chère miss Rosy, nous devons toujours réfléchir avant d'agir : considérez que si vous refusez sir Grégoire, vous ne retrouverez jamais une pareille bonne aventure.

—J'en suis persuadée comme vous, mon cher Austin; ma résolution n'en est pas pour cela moins inébranlable.

-Observez cependant qu'il y a beaucoup de chenilles sur les buissons, ce qui dénote une mauvaise année; je crains que le jardin n'aille fort mal; je ne fais pas grand fond sur mes choux-fleurs. Je suis persuadé que les pommes de terre de la colline seront galeuses. Votre meilleure génisse n'aura point de veau cette année; la vieille truie du fermier Hugues a mangé six petits canards, et notre pauvre bourriquet boite du pied de derrière.

Il faut convenir, dit Rosy en souriant, qu'on ne peut pas réunir plus de malheurs à la fois.

— Ajoutez à cela que le foin sera très-rare, on aura de la peine à se fournir du bois, et si le pauvre pasteur Lewis venait à mourir....

— Arrêtez, arrêtez, mon cher Austin, je ne puis soutenir cette pénible supposition.

Que Dieu ait pitié de nous! dit Austin en levant les yeux au ciel.

Comment pouvez-vous préférer cette chétive chaumière à une bonne maison avec beaucoup de domestiques? Assurément, vous êtes la maîtresse de vos volontés. Sir Grégoire est un peu vieux; mais dans son temps il en valait bien un autre. En vérité, si j'étais femme, je suis sûr que je le préférerais à beaucoup de jeunes fats. Je parie qu'il vaut le double de ce jeune lord qui vient si souvent ici avec lui. Le baronnet est tellement amoureux de vous, qu'il vous préfère à tous ses parens. Il ne sait cependant pas qui vous êtes; car il est

très-persuadé que vous êtes ma fille.

— Écoutez-moi, mon cher Austin, je respecte vos sentimens et vos paroles; je ne veux pas que vous parliez inutilement plus long-temps. Réfléchissez, mon bon ami, que je puis jouir aussitôt que je le voudrai de tous les avantages auxquels vous paraissez attacher tant de prix. J'ai quitté volontairement la maison de madame Fitz-Osborne. J'y trouvais tous les agrémens de la vie : c'est par mon propre choix que je les ai laissés. Mon cœur desirait trouver une retraite tranquille : j'ai cédé à ce desir, et j'ai trouvé la paix que je cherchais. Dormiriez-vous mieux dans une magnifique maison; vous faut-il des habits de soie?

— Moi, porter des habits des soie! — Certainement, Miss, ce n'est pas pour moi que je parle; et, quand même vous seriez mariée à sir Gré-

goire, je ne demanderais rien. C'est vous seule, Miss, que je desire voir heureuse et bien riche.

— Vous vous trompez beaucoup, mon cher Austin, si vous croyez que la richesse fait le bonheur. La providence, toujours bonne et sage, dispense également ses bienfaits à toutes les créatures.

Cela peut être, dit Austin; elle en sait sûrement plus que moi; mais il est difficile de croire que les riches, qui n'ont rien à faire et jouissent de tout en abondance, ne soient pas plus heureux que les pauvres qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Je ne suis pas du nombre de ceux qui se plaignent; je me trouve très-bien comme je suis; mais vous, Miss, vous n'avez plus votre gaieté ordinaire. Votre chagrin m'afflige, et je parcourrais tout le royaume avec plaisir, si j'avais l'espoir que mes peines vous seraient utiles. Il ne

put achever ces mots sans répandre des pleurs.

Miss Summers se leva précipitamment de sa chaise ; et, serrant le bon vieillard entre ses bras, elle unit ses larmes aux siennes. Mon bon et respectable ami, lui dit-elle, je me reproche les pleurs que vous versez ; laissez ma main les essuyer et ne détruisez pas ma tranquillité par votre chagrin. Quoique nos affaires soient moins heureuses que nous aurions pu l'espérer, vous savez qu'il me reste encore de l'argent. Il suffira, pour nous rendre heureux, et vous trouverez toujours en moi la plus tendre des filles. Mais ne me parlez plus d'épouser sir Grégoire, ce serait me demander d'être malheureuse.

— Pardonnez-moi mon importunité, dit Austin ; fût-il cent fois plus riche qu'il ne l'est, je ne vous en parlerai plus. Je sais qu'il ne faut pas

forcer les gens à être heureux malgré eux. Je vous promets de garder le silence sur ce point.

Austin fut fidèle à sa parole. Il se défendit de pousser plus loin ses remontrances; mais, en se retirant, il murmurait tout bas de l'aveuglement inconcevable et du manque de prudence de miss Summers, qui lui semblait perdre ses beaux jours et se vouer à la misère par défaut de réflexions.

CHAPITRE XII.

Grande résolution du Baronnet.

Le lendemain matin, Austin alla trouver sir Grégoire et l'instruisit du mauvais succès de sa commission. Le Baronnet fut encore plus surpris qu'Austin lui-même ne l'avait été.

— C'est une chose bien étrange!

dit sir Grégoire, et qui ne pouvait arriver qu'à moi. J'en suis si surpris que je ne sais pas en vérité si je dors ou si je veille. Il faut que vous ayez mal négocié cette affaire; les jeunes filles aiment à se faire prier. Maître Austin, je parie que la vôtre a voulu s'amuser à vous embarrasser.

— Je vous réponds que non, dit Austin, et le fait est qu'elle ne veut point de vous.

— J'ai encore de la peine à le croire.

— Et moi, dit Austin, je voudrais être aussi sûr que mon champ me rapportera vingt sacs d'orge.

— Malgré tout ce que vous me dites, Austin, je ne me tiens point pour battu. Je veux avoir un entretien avec elle à ce sujet.

— Vous le pouvez, dit Austin; vous lui direz tout ce que vous voudrez; mais, quant à moi, je ne lui en reparlerai sûrement plus.

— Elle a peut-être quelque amant?

— Non, en vérité, dit Austin; je ne vois personne qui vienne rôder autour d'elle.

— Vous m'étonnez de plus en plus. Il faut, Austin, que vous ne lui ayez pas dit que je veux lui former un bel établissement et lui donner un bon carrosse.

— Voilà positivement ce que je lui ai dit pour la tenter, et elle n'y a pas fait plus d'attention qu'à une de mes brouettes. Je lui ai même dit que la superbe fille du lord maire voulait vous épouser, et vous donner cinquante mille guinées en mariage.

— Vous en avez trop dit. Cinquante mille guinées! c'est énorme. Hé bien, qu'a-t-elle répondu à cela?

— En vérité, c'était comme si je parlais à une muraille; elle a cependant dit quelque chose que je ne me rappelle pas.

— Tâchez de vous le rappeler, mon cher Austin.

— Ah! je m'en souviens; elle a dit qu'elle serait fâchée d'empêcher votre heureux mariage avec la fille du lord maire; mais qu'elle aimerait mieux vivre toute seule dans une chaumière que d'habiter la plus belle maison avec votre seigneurie.

—Cependant, Austin, si elle respecte ses devoirs autant que vous me l'avez dit, vous auriez pu la déterminer.

— Je vois bien, Seigneur, que vous ne la connaissez pas. Essayez de la contrarier, et nous verrons comment vous vous en tirerez.

— En ce cas-là, maître Austin, c'est votre faute. Vous auriez dû l'élever à vous obéir, et si vous lui disiez aujourd'hui que c'est votre volonté, peut-être qu'elle vous obéirait.

Toute cette conversation s'était te-

nue dans l'avenue. Sir Grégoire, impatient dès le matin de connaître la réponse de la belle Rosy, avait devancé l'arrivée d'Austin, et dans ce moment, ils furent interrompus par lord Raymond et par Richard, qui vinrent le rejoindre.

— Bon jour, mon vieux Chevalier, lui dit Richard, comment vous portez-vous ce matin? Tout est-il arrangé? Considérez que vous n'avez pas de temps à perdre. C'est maltraiter la jeune fille que de la faire languir. De plus, ma mère et votre aimable belle-fille m'ont conseillé d'aller à Londres apprendre les belles manières; mais j'ai juré de ne partir qu'après avoir dansé à vos noces.

— Dans ce cas, mon jeune maître, dit Austin, vous pourrez rester ici long-temps.

— Quoi! s'écria Richard, nous n'aurons point de noces? Que veut

dire cela, mon vieux garçon? La belle Rose vous aurait-elle refusé?

— Et de la manière la plus décidée, dit Austin.

Qui aurait pu le croire? dit aigrement sir Grégoire, dont l'orgueil était très-blessé d'être refusé par une jeune fille qu'il croyait être si fort au-dessous de lui. Les choses ne vont point aussi vîte que j'aurais pu le desirer. On ne fait pas chaque jour un marché sans quelque peine. Les jeunes filles veulent qu'on les courtise : elles croient que l'on n'a pas d'autres affaires, ce qui est très-déraisonnable de leur part.

Sur-tout pour vous qui n'avez pas de temps à perdre, dit Richard.

Je faisais observer à l'instant même, dit sir Grégoire, à maître Austin, que, dans ces sortes d'occasions, les filles font toujours les prudes.

Vous avez raison, sir Grégoire, dit lord Raymond; c'est pure mo-

destie de sa part. Mais n'avez-vous point trop précipité votre déclaration? Avez-vous montré toute la délicatesse que l'on doit à sa maîtresse? Vous savez que je vous ai toujours conseillé de ne rien presser.

Je ne sais, dit sir Grégoire, ce que vous appelez de la précipitation. Voilà près de six semaines que j'attends : je n'ai jamais fait la cour aussi long-temps. La longueur du chemin et la grande chaleur ne m'ont point empêché d'aller chez elle tous les jours.

Ne perdez point courage, chevalier, s'écria Richard; un cœur faible ne réussit jamais auprès des belles. Je parie cinq contre un que c'est un caprice de sa part, et qu'elle ne veut que vous éprouver.

Vous croyez donc, dit sir Grégoire, que je réussirais mieux si je parlais moi-même?

Je n'en doute pas, dit Richard.

Certainement, dit lord Raymond; mais préparez-vous à continuer vos soins plus long-temps.

Je doute, dit Richard, que ce conseil réussisse; il n'a déjà que trop attendu : la jeune fille le trouve trop vieux, et n'a plus rien à lui dire.

Dans tout les cas, dit sir Grégoire, je veux qu'elle se décide. Je ne puis plus tenir à ces courses continuelles et fatigantes. Mon habit devient comme un sac, tant je suis déjà maigri. Je veux donc en finir : j'irai ce soir à la chaumière ; je lui parlerai d'une manière si décidée, qu'il faudra bien qu'elle me réponde, car je ne veux plus être tourmenté.

Ma foi, dit Austin, si votre seigneurie veut m'en croire, elle restera chez elle, car tout ce que vous lui direz par une oreille sortira par l'autre.

— Hé bien, maître Austin, j'essaierai, et nous verrons.

CHAPITRE XIII.

Réponse franche, mais désagréable à recevoir.

Sir Grégoire, après avoir arrêté sa détermination, prépara tout pour sa visite à la chaumière. Il choisit son habit le plus neuf, sa perruque la mieux poudrée; prit des bas blancs, une cravate élégamment nouée qui lui couvrait une partie de la poitrine; tous les ajustemens, enfin, qu'il portait dans ses plus beaux jours de fête. Il avait aussi pris dans sa main sa canne à pomme d'or : il avait eu le soin de l'acheter solide, car il sentait qu'il avait besoin d'appui; mais, dans cette occasion, son vieux corps, un peu ranimé par l'agitation de son esprit, semblait presque pouvoir s'en passer; et, pendant la route, il eut l'attention de la porter sur son épaule,

comme un homme qui n'en a une que pour obéir à la mode et non point par nécessité.

Avant d'entrer dans la chaumière il s'arrêta dans le jardin pour y choisir un bouquet qu'il mit à sa boutonnière. Ainsi préparé pour la conquête qu'il méditait, il s'approcha du salon dans lequel miss Summers travaillait à dessiner, et il n'entra qu'après avoir respectueusement frappé à la porte.

Quoiqu'il eût préparé, long-temps en avance, un compliment propre à la circonstance, il ne put se défendre d'un moment d'embarras qui le lui fit oublier. Il prit une chaise et s'assit devant la belle Rose sans oser commencer la conversation.

Miss Summers se hâta de rompre le silence, en lui disant que cette soirée lui paraissait bien belle.

— Je la trouve de même, c'est le plus agréable temps que l'on puisse

voir : il est seulement un peu chaud, (et il s'essuya le front.) A quoi vous occupez-vous dans ce moment ? Je parie que vous faites quelque chose de joli, car vous ne pouvez rien faire autrement.

— Je fais un dessin de l'espérance.

— Oui, en vérité, je la reconnais à l'ancre du vaisseau sur laquelle je la vois appuyée. J'imagine qu'on la représente avec une ancre pour nous faire entendre que sans l'espérance personne ne s'embarquerait sur la mer.

— Cette raison me paraît excellente.

Convenez, dit sir Grégoire, que l'espérance est une belle chose !

C'est, dit Rosy, la meilleure amie des malheureux.

Sans elle, reprit sir Grégoire en poussant un profond soupir, nous aurions trop à souffrir. Serez-vous assez bonne pour ne pas me la refuser?

Quoi ! sir Grégoire, vous avez envie de ce dessin? dit malignement Rosy.

— Ce n'est point cette espérance que je vous demande : je la prendrai cependant bien volontiers, car tout ce qui vient de vous me plaît, et je vous assure que je ne regarderai point à la dépense pour faire faire un beau cadre; mais ce n'est qu'une image, et c'est quelque chose de plus réel que je vous demande.

Miss Summers ne put se défendre d'un peu d'embarras. Elle garda le silence pendant un instant, et sa tête se pencha sur son ouvrage.

Je ne suis point de ces gens, dit sir Grégoire, qui font grand bruit pour peu de chose : j'ai cependant le cœur aussi bon que mes voisins; mais, n'ayant jamais eu de conversation semblable à celle que je desire avoir avec vous, je ne sais par où commencer. Je sais bien que les

amans ordinaires font les plus beaux discours du monde; mais moi je ne sais ni flatter, ni chercher des détours. Tout homme qui a son crédit aussi bien établi que le mien, parle clairement de ses affaires, et dit simplement ce qu'il desire : je vous dirai donc que la démarche que je fais vis-à-vis de vous dans ce moment, parle d'elle-même, et vous observerez sûrement qu'il faut qu'un homme ait beaucoup de tendresse pour une jeune fille, quand il se résout à l'épouser, surtout lorsqu'il est connu qu'il pouvait choisir parmi les meilleurs partis, et lorsqu'il est en état de former à sa future le plus bel établissement qu'une femme puisse avoir.

Après ce préambule éloquent, sir Grégoire fit une pause pour attendre la réponse de la belle Rose; mais voyant qu'elle gardait le silence, il continua.

J'avoue que vous pouvez me re-

garder comme un peu trop âgé; mais, parce que le ciel m'a fait naître quarante ans avant vous, ce n'est pas une raison pour m'en vouloir; et vous sentez bien que si mon desir suffisait, je ne paraîtrais devant vous que beau et jeune. Ne pouvant remédier à mon âge, je vous prie d'observer que vous n'avez rien au monde, et qu'il vous serait très-agréable d'avoir une excellente maison, toutes les commodités possibles, un bon carrosse, des domestiques pour vous servir, et un mari qui ne croira jamais avoir assez fait pour vous. Considérez bien toutes ces choses; vous voyez que je vous parle en ami. Ne refusez pas une existence plus agréable que celle que vous avez à présent. Je suis sûr que si ma pauvre première femme (à qui Dieu fasse paix et miséricorde!) vivait encore, elle assurerait que pendant vingt-deux années que nous avons vécu

ensemble, je ne lui ai pas causé volontairement un seul instant de chagrin. Elle était maîtresse d'acheter tout ce qu'elle pouvait desirer; et si les trois quarts de ma fortune avaient pu la guérir de sa dernière maladie, je les aurais donnés de bon cœur. Mais il a plu à Dieu de l'appeler auprès de lui, je ne veux point murmurer contre sa volonté, et personne ne pourra me blâmer de chercher une aimable compagne pour embellir les dernières années de ma vie. Croyez-moi, quittez cette misérable chaumière où votre vieux père et vous pouvez à peine vous mettre à l'abri des injures du temps. Sir Grégoire, après avoir fait entendre des raisonnemens aussi persuasifs, cessa de parler; et Rose, craignant qu'il n'interprétât son silence comme un consentement, se pressa de lui dire: J'ai prié mon père de vouloir bien vous faire connaître ma détermination.

Je ne dois point vous cacher, dit sir Grégoire, qu'il s'est fidellement acquitté de votre commission; mais depuis qu'il vous a parlé, vous avez eu le temps de réfléchir à ma proposition. Il est difficile, dans le premier instant, de bien appercevoir le pour et le contre d'une affaire. Bien des gens sont d'avis que les seconds mouvemens valent mieux que les premiers, et l'on m'a dit aussi qu'un premier refus ne devait pas rebuter.

— Je vous assure, sir Grégoire, que si je pouvais accepter votre proposition, je vous le dirais franchement; mais je trouverais peu délicat de ma part de vous laisser dans l'incertitude.

— Vous ne voulez donc pas absolument m'épouser? c'est une chose bien étrange! Je suis sûr que si je vous montrais ma maison depuis la cave jusqu'au grenier, vous seriez tentée de l'habiter; dans mille, vous n'en

trouveriez pas une plus élégante que la mienne. Imaginez d'abord un salon de trente-deux pieds sur vingt-cinq.

— Sir Grégoire, ce parloir me suffit.

— Je le trouve décent; mais il ne peut se comparer à aucune de mes chambres. Je voudrais vous montrer ma belle tenture des Indes.

— J'aime encore mieux ces festons de verdure.

— Mais ils ne durent que pendant la belle saison. Comment ferez-vous pendant l'hiver? la neige qui retombera des montagnes sur votre maison pourra vous ensevelir, et vous faire mourir de faim si elle ne vous étouffe pas. Vous n'avez ici ni parens ni amis; personne ne se donnera la peine de venir à votre secours.

Hé bien, répondit Rose en souriant, la mort est une dette que nous devons tous payer, peu importe que

ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard.

— Comment, jeune et belle comme vous êtes, pouvez-vous parler aussi légèrement de la mort? cette crainte me fait frissonner pour vous : laissez-moi vous persuader. Que vous ai-je donc fait pour avoir un si grand éloignement de ma personne?

— Vous vous trompez, sir Grégoire, ce n'est pas de l'éloignement pour vous qui m'empêche d'accepter vos généreuses propositions. Je vous estime véritablement, et je vous souhaite beaucoup de bonheur. Je vous remercie de la préférence que vous me donnez ; mais jamais je n'épouserai que l'homme dont le cœur aura pu acquérir des droits sur le mien. Je n'aurais plus que du mépris pour moi-même si je ne cédais ma liberté qu'au desir de me procurer des richesses. Je viens de m'expliquer si clairement avec vous, qu'il ne doit

plus vous rester aucun doute, et je vous demande de ne plus renouveler une pareille conversation. Passons dans le jardin, où j'apperçois lord Raymond et M. Richard Evelyn qui causent avec mon père. Elle se leva sans attendre la réponse de sir Grégoire, et le conduisit dans le jardin.

CHAPITRE XIV.

Explication d'un autre genre.

Lord Raymond et Richard, impatiens de connaître le résultat de l'entrevue qui devait décider le sort du baronnet, l'avaient suivi à la chaumière, et ils étaient dans le jardin pour y attendre la fin de cette conférence.

Richard lut promptement dans la triste contenance de sir Grégoire le mauvais succès de ses déclarations.

Notre vieil amoureux, dit-il à son cousin lord Raymond, a l'air d'un chien auquel on vient de couper les oreilles. Je regrette que nous n'ayons pas entendu cette conversation, nous aurions pu rire à ses dépens.

Son premier mouvement fut d'aller s'emparer du bras de sir Grégoire, et de l'entraîner dans le jardin pour lui demander tous les détails de son entrevue avec la belle Rose.

Pendant ce temps, lord Raymond s'approcha de miss Summers pour la questionner sur ses résolutions; et le temps étant fort chaud, il lui persuada de rentrer dans le salon pour y causer plus librement.

En y entrant, il apperçut posé sur la table le dessin qu'elle avait achevé; il courut s'en emparer. Elle voulut s'y opposer en disant qu'elle l'avait promis à sir Grégoire, et qu'il avait même promis de le faire encadrer richement.

Vous n'avez donc pas observé, lui dit-il, qu'il représente l'espérance ? et la vieillesse de celui qui le demande n'empêche point mon cœur d'éprouver un sentiment jaloux.

Le ton à la fois timide et passionné que lord Raymond sut employer en disant ces mots, redoubla l'éclat des roses qui paraient ordinairement le teint de miss Summers.

— Me sera-t-il permis de vous le demander ? quittant alors le dessin, comme s'il n'osait point s'en emparer sans en avoir obtenu la permission, il approcha sa main de celle de Rose. Ce mouvement, que le respect semblait retenir, redoubla l'embarras qu'elle éprouvait ; elle répondit en hésitant : Je l'ai promis; et s'il m'est demandé par sir Grégoire ?

— Il n'en connaît pas assez le prix pour s'en souvenir. Mais moi-même, dois-je desirer un si dangereux présent ? pourquoi me flatter et nourrir

une illusion qui détruit la paix de mon cœur? Miss Summers gardait le silence; ses regards se fixaient sur la terre pour éviter de laisser voir le trouble qui les animait, et lord Raymond jouissait délicieusement de son embarras, lorsque Richard entra brusquement en s'écriant: Indiscret que je suis! je trouble un tête-à-tête. A ce mot la confusion de miss Summers devint extrême, et lord Raymond ne put réprimer sa colère impatiente. Richard, qui s'apperçut de ce double effet, ne laissa point échapper une si belle occasion d'exercer sa malice. Je commençais, dit-il, à me douter de la vérité. Je vois ici des personnes qui se servent de la patte du chat. Je vous trouvais bien bon d'aider le vieillard à passer la barrière, et de venir ici tous les jours dans le seul projet de le servir. Jeune fille, prenez garde à lui, méfiez-vous de ses paroles, elles ne partent point

d'un bon principe, il a l'habitude de les prodiguer. Soyez certaine qu'il y a plus de loyauté dans le petit doigt du baronnet que dans toute la personne de sa seigneurie.

Richard avait souvent essayé de tourmenter lord Raymond, mais jusqu'à ce moment le lord avait paré les attaques de ce faible et malfaisant adversaire avec tant d'aisance et de gaieté, que, se croyant invulnérable, il dédaignait ordinairement d'employer contre lui toutes ses armes. Pour cette fois, des vérités si dures, et dont son cœur sentait toute la justesse, le mirent hors de ses gardes. La colère et le chagrin qui se peignirent dans sa contenance firent connaître au petit bossu que l'avantage était pour lui, et il résolut d'en profiter.

Souvenez-vous, jeune fille, continua-t-il, qu'entre deux selles on est mal assis. Vous trouvez beau qu'un

lord vous vienne faire la cour; vous vous gardez bien de révoquer en doute un seul des mots qu'il vous dit; hé bien, croyez-moi, c'est un fourbe, et, pour vous le prouver, apprenez qu'à l'instant de son retour à Londres il doit épouser une petite laide qui a des yeux de furet, une bosse sur le dos ou quelque chose de semblable; mais elle est riche, sa famille a du crédit et de la naissance; c'est assez pour le noble lord, par-tout ailleurs il ne cherche que du plaisir.

Vous êtes d'une impertinence insoutenable, s'écria lord Raymond avec fureur. Puis, se rappelant promptement qu'avec un tel adversaire des menaces ne pourraient que l'exposer à de nouveaux ridicules, il garda le silence, mais ses regards indignés et menaçans décelaient son extrême colère.

Ah! ah! mon beau Seigneur, s'é-

cria Richard, je sais donc enfin où le bât vous blesse. Vous me prouvez que je ne me trompe point dans mes conjectures : si elles étaient fausses, vous en ririez avec moi comme à votre ordinaire ; mais vous êtes en fureur parce que je viens mettre un bâton entre vos roues. Si vous avez de véritables inclinations pour cette fille, et si vous pensez à bien agir, pourquoi n'avez-vous pas le cœur dans la main, et ne lui offrez-vous pas de l'épouser, comme l'a offert sir Grégoire ? Faites-nous danser à votre noce, et priez votre vieux radoteur de père d'oublier sa colère pour venir danser avec nous. Sir Grégoire fera seul mauvaise mine ; mais le beau-père Austin aura du contentement pour tous.

Miss Summers, pour cacher sa confusion, s'assit à la table, prit son dessin, et s'efforça de le retoucher ; mais le violent tremblement

de sa main découvrait l'extrême agitation qu'elle voulait en vain dissimuler. Ce n'était pas sa modestie seule qui la faisait souffrir; l'idée que lord Raymond était sur le point d'épouser une autre femme blessait profondément son cœur. Elle sentait combien les observations de Richard étaient justes, et elle resta persuadée que, si cette nouvelle avait été sans fondement, lord Raymond n'aurait pas montré tant de colère en l'entendant répéter.

Vous êtes un étrange esprit, dit lord Raymond dont la politique combattait le ressentiment, et s'efforçait de tourner la conversation en plaisanterie; quelque démon, ennemi du genre humain, vous a lâché dans la société pour troubler son repos; mais, puisque vous avez la malice d'un singe, on devrait bien vous enchaîner de même. Qu'avez-vous fait de sir Grégoire?

— J'accourais pour vous le dire. Voyant qu'ici son malheur est sans remède, il veut partir pour Londres et se marier à la première femme qui voudra de lui. Si la fille de mon ami l'alderman est encore à marier, m'a-t-il dit, je l'épouserai sur-le-champ. Il y a plus de poissons dans la mer qu'on ne peut en prendre : il en reste pour tout le monde, et je veux, avant trois mois, épouser cette honnête personne qui aura dix milles guinées de dot.

Ce sera, dit lord Raymond, un très-bon parti pour lui.

Je ne suis pas étonné de vous voir de cet avis, dit Richard; la vôtre aura dix fois cette somme, ce qui la dédommage de sa laideur et de sa bosse; de plus il vous restera la ressource de la faire briller dans une mascarade; vous la ferez prendre, peut-être, pour une beauté qui se déguise.

Ce sarcasme acheva de décontenancer lord Raymond. Que voulez-vous donc faire de tant d'argent, continua Richard ; votre père, dont vous devez hériter, n'est-il pas assez riche ? Pourquoi ne pas vous attacher à une personne honnête et aimable, que vous aimeriez, et qui vous apporterait le bonheur pour dot, au lieu de sacs d'or. Puisse votre femme être si maussade qu'elle vous fasse repentir de votre avarice. Mais je lis dans vos yeux que je vous déplais : adieu ; je vais courir après sir Grégoire, et voir s'il ne s'est point pendu à quelque saule pleureur. Adieu, petite Rosy ; ne soyez point fâchée de tout ce que je vous ai dit. Je vous desire peut-être plus de bien que ceux qui vous disent de belles phrases. Croyez-moi ; tenez-vous sur vos gardes, et méfiez-vous des gens à double face.

Richard sortit après avoir lancé ce

trait dont lord Raymond sentit toute la subtilité, mais toujours souple à prendre les formes qui pouvaient lui convenir, et à calculer les moyens de défense qu'il devait employer, il se servit des ressources de son esprit pour se justifier auprès de miss Summers. Il avait plusieurs fois observé que Richard se plaisait à causer avec son valet de chambre; il ne douta point que cet homme ne fût l'auteur des détails indiscrets qui avaient si bien instruit Richard.

CHAPITRE XV.

Continuation du précédent.

Lord Raymond se promena quelque temps dans le salon avec un embarras très-grand, pendant que Rose, pâle et agitée, tenait ses regards baissés sur son dessin.

— Vous êtes sans doute surprise,

miss Summers, du silence que j'ai gardé jusqu'à présent avec vous sur un projet que le hasard vient de vous faire connaître? Vous cesserez de vous en étonner lorsque vous saurez à quel point m'afflige cette résolution de mon père; j'avoue que j'évite moi-même d'y penser. Mais, tandis que je cherche à vous cacher si soigneusement la peine que me font éprouver les dispositions de mon père pour mon établissement, je crains bien de vous avoir laissé lire avec trop d'imprudence dans les sentimens de mon cœur. Vous ignorez avec quels pénibles efforts j'ai vainement essayé de les combattre. Sans doute j'aurais dû garder le silence que je m'étais d'abord imposé; mais déchiré comme je le suis par l'opposition qui se trouve entre mon inclination et mes devoirs, me sera-t-il permis d'implorer votre indulgence? Voudrez-vous entendre le récit de

mes peines? et me refuserez-vous les consolations de la pitié lorsque l'honneur me défend de vous demander un retour de tendresse? Ne m'ôtez point l'espérance que je pourrai trouver en vous une amie généreuse: c'est le seul titre qu'il me soit permis de solliciter auprès de vous, et l'espoir de l'obtenir est la seule consolation qui me reste.

Miss Summers, confuse de son émotion, qu'elle ne pouvait entièrement cacher, et craignant de la laisser appercevoir encore davantage, en essayant de répondre, resta dans le silence.

— Ma douleur, continua lord Raymond, est d'autant plus grande, que j'ai moi-même redoublé, par mes coupables irrésolutions, le funeste embarras dans lequel je me trouve. Oui; j'aurais dû montrer moins de soumission ou plutôt moins de faiblesse pour les caprices d'un père

que j'ai toujours vu esclave de l'ambition. Il s'est efforcé dès mon enfance de me la faire aimer; et je dois avouer mon erreur, mon cœur, trop jeune pour savoir sentir et réfléchir, s'est laissé éblouir par les brillantes promesses de l'orgueil.

Pendant l'hiver dernier, on projeta une alliance entre moi et lady Eléonore Lesley, fille du duc de B.; on me vanta l'immensité de sa fortune, l'éclat de sa naissance et le crédit de son père, on me fit même espérer une ambassade, et j'avoue que ces avantages m'ont paru si grands, que j'ai donné mon consentement aux démarches de mon père.

Si lady Eléonore ne m'avait été qu'indifférente, j'aurais pu sans répugnance accepter son alliance; mais connaissez l'étendue de ma faiblesse, son caractère, sa figure et sa personne, m'étaient également odieux! Et cependant, entraîné par ma propre

ambition, et par l'habitude que j'avais d'obéir respectueusement à mon père, j'ai laissé remporter sur moi une victoire qui a pensé me coûter la vie. Mes regrets, mes violens combats me causèrent une maladie dangereuse, qui menaça pendant long-temps mon existence, et ce fut pour achever de me rétablir, que l'on m'ordonna de venir prendre de l'exercice et un air salubre dans les montagnes du pays de Galles; j'y ai retrouvé la santé; mais que je l'ai chèrement achetée, par la destruction totale de la paix de mon cœur! Malheureusement pour moi, je ne puis plus réparer les suites de mes fautes. Avant mon départ de Londres, mon père m'a forcé d'écrire à lady Eléonore. Le ciel sait avec quel désespoir j'ai obéi à cette demande. Que dois-je faire aujourd'hui? Parlez, ma charmante amie, daignez me conseiller.

— Et quels conseils, Mylord, dit avec impatience et beaucoup d'émotion miss Summers, puis-je encore vous donner ? Vous avez vous-même fixé la route que vous devez suivre; c'est à vous aujourd'hui de vous soumettre aux devoirs que vous vous êtes prescrits.

— Vous me conseillez donc d'épouser lady Eléonore?

— Certainement, Mylord.

— Cruelle fille ! s'écria-t-il en se promenant avec la plus vive agitation. Quoi ! c'est vous qui me condamnez à souffrir pour ma vie ! C'est vous qui me conseillez de promettre ma foi à une femme, tandis qu'une autre s'en est emparée ! Est-ce donc là le conseil et la consolation que j'attendais de votre amitié ?

— Mylord, dit froidement miss Summers, je ne vous ai promis ni conseils ni amitié; je n'ai point demandé votre confiance; vous m'avez

forcé de vous entendre; je ne puis vous écouter plus long-temps.

— Quelle insensibilité! s'écria lord Raymond, inquiet et surpris de lui trouver encore assez de force d'esprit pour affecter un calme auquel il ne croyait nullement. Ainsi donc, vous avez de la pitié pour tout le monde, et vous cessez d'en avoir pour moi seul? Vous repoussez ma confiance, vous me refusez jusqu'à votre compassion! Ai-je donc mérité cette dureté? Je suis coupable, je le sais, vous avez le droit de blâmer ma conduite; mais suis-je inexcusable? Vous en qui je reconnais toutes les vertus, les graces aimables de la bonté compatissante n'ont-elles donc aucun prix pour vous? Pouvez-vous oublier les piéges et les erreurs qui m'ont environné depuis que j'existe? Puis-je avoir la douce pureté de vos sentimens, la droiture de votre jugement, et cette

tendance naturelle vers le bien, dont nul exemple et nulles passions ne vous ont jamais détournée?

Miss Summers ne put se défendre d'une sorte d'émotion en écoutant ces observations; et sa candeur, pleine d'innocence et de bonté, les lui faisait trouver justes.

Je commence, continua lord Raymond, à distinguer le flambeau de la raison; mais sa lumière incertaine et vacillante ne suffit pas encore pour dissiper mes erreurs. N'obtiendrai-je point, de mon estimable et charmante amie, qu'elle daigne me guider dans la route périlleuse qui me reste à parcourir?

Qu'exigez-vous de moi, Mylord, dit miss Summers avec une extrême agitation, vos sentimens, vos devoirs et votre jugement, peuvent seuls déterminer votre conduite.

— Me conseillez-vous donc d'épouser lady Eléonore?

— N'avez-vous pas donné votre parole? Pouvez-vous manquer à votre foi?

— Lorsque je pris un engagement avec lady Eléonore, mon cœur était libre : il a cessé de l'être. Répondez-moi maintenant, et tracez-moi ce que l'honneur me commande. Dois-je rompre un engagement pris légèrement et sans avoir consulté mon cœur? ou dois-je profaner, par un parjure horrible et volontaire, des nœuds que le ciel ordonne de regarder comme sacrés?

— Mylord, ce n'est pas moi qui dois répondre à ces questions.

— Ce n'est pas vous! Ainsi, dans le trouble affreux de mes passions, celle qui les a fait naître, se dispense de me consoler, et m'abandonne à mon malheur! Miss Summers, si mon cruel sort ne m'avait jamais rapproché de vous, la paix régnerait encore au fond de mon cœur.

Ah ! pourquoi le ciel, s'écria Rosine, ne nous a-t-il pas toujours tenus séparés !

— Que ne puis-je, hélas! m'unir à ce vœu ! Pourquoi mon cœur ne l'entendit-il qu'avec horreur? Mais mon destin n'est point fixé, miss Summers, il peut encore changer ; parlez, parlez, répondez-moi : m'aimez-vous?

A cette question inattendue, miss Summers, hors d'elle-même, fondit en larmes. Lord Raymond, se précipitant à ses genoux, voulait l'assurer de sa vive tendresse; mais, à ce mouvement, indignée contre elle-même, et choquée du peu de délicatesse du lord, elle cacha son visage dans son mouchoir, et sortit précipitamment de la chambre sans dire une seule parole.

Lord Raymond, jugeant d'après cette vive scène qu'il attendrait vainement son retour, quitta la chau-

mière avec la persuasion de son triomphe, et ne regrettant plus les lumières indiscrètes que Richard avait jetées sur ses projets de mariage.

CHAPITRE XVI.

Expédient digne de son auteur.

Lord Raymond, assuré que le cœur de miss Summers éprouvait pour lui le plus tendre intérêt, ne regarda plus comme douteuse la possibilité de la séduire ; mais il calcula qu'il ne le pourrait qu'à la longue ; et, pendant que son esprit cherchait à prévoir comment il pourrait abréger les difficultés, il sentit redoubler son embarras en recevant une lettre de son père, qui le pressait de quitter le pays de Galles, parce qu'il avait déjà dépassé le temps

que devait durer son absence, et parce que lady Eléonore était de retour à Londres. Dans cette perplexité, son esprit, inspiré par son cœur corrompu, trouva bientôt le plus horrible et le plus coupable des plans, celui de flétrir à jamais sa malheureuse victime. Au moment de son retour à Druid-Groven, toute la société était rassemblée dans le salon.

Il me paraît, dit Richard, que, malgré l'obscurité de la nuit, vous avez très-bien su connaître votre chemin. Je crois, en vérité, que, jeunes et vieux, cette jolie fille vous fait tourner la tête à tous, et je parie que mon cousin trouverait à présent le chemin de la chaumière en ayant un bandeau sur les yeux.

Lord Raymond, au lieu de recevoir en riant, comme à son ordinaire, la plaisanterie de Richard, lui répondit avec colère, en le priant

de réprimer l'intempérance de sa langue et son penchant à fronder sa conduite, à moins qu'il ne voulût s'exposer à des corrections qui pourraient lui paraître plus fortes et plus désagréables qu'il ne saurait l'imaginer.

Je vous avertis, mon cousin, lui dit Richard, que, si vous prenez le parti de vous révolter, je saurai trouver aussi le moyen de vous punir. Je partirai pour Londres, je verrai votre père, et je lui dirai que vous courez nuit et jour, comme un feu follet, à travers les précipices et les montagnes, pour faire votre cour à la fille d'un jardinier, au lieu d'aller, en fils obéissant et respectueux, épouser une espèce de singe et des sacs d'or. N'êtes-vous pas honteux de courir après l'argent, au lieu d'épouser cette jolie Rosy qui vous plaît ?

Je ne veux épouser personne, dit

vivement lord Raymond ; il est ridicule d'imaginer qu'un homme veut épouser toutes les femmes qui lui paraissent jolies.

J'avais tort effectivement, dit Richard, de supposer que vous aviez formé des projets avantageux et honnêtes pour la pauvre Rosy ; mais j'espère que ce que je lui ai dit ce soir la fera tenir sur ses gardes, et la sauvera de vos mauvais desseins.

Vos avis, effectivement, dit le lord avec le sourire le plus méprisant, sont bien capables de produire des merveilles ; mais, pour vous parler plus sérieusement, souvenez-vous de garder le silence, sur-tout ce que vous verrez avoir quelques rapports à moi. Je trouverai très-mauvais de vous entendre prononcer devant moi le nom de cette personne, et je ne souffrirai plus que, sous aucun prétexte, vous me suiviez lorsqu'il me plaira d'aller à la chaumière.

Après ces mots, le lord quitta le salon en laissant la compagnie dans le plus grand étonnement.

Madame Grupton fut la première à rompre le silence, en disant avec un sourire moqueur : Vous voyez que votre héroïne de village prend le chemin de se perdre. Dès le premier moment, je l'ai regardée comme une créature méprisable. Je me sais bon gré de ma pénétration ; je crois, en vérité, que je possède une sorte d'instinct qui me donne de l'antipathie pour les personnes de cette espèce.

Dites, plutôt, répartit Richard, que vous éprouvez le même instinct contre tout ce qui est jeune et joli. Je ne conçois pas comment on a pu vous épouser, car vous êtes la plus méchante et la plus envieuse des femmes.

Pour moi, dit sir Grégoire, je n'ai jamais entendu dire du mal de

cette jeune fille : au reste, si elle a vraiment des torts, elle ne sera ni la première, ni la dernière de son sexe.

Jamais, dit mistriss Evelyn, je n'ai rien entendu citer sur sa conduite, qui la mît dans le cas de mériter le blâme : tout le monde, au contraire, n'en parle qu'avec éloge.

Vous n'avez donc point remarqué, Madame, dit madame Grupton, les expressions dont lord Raymond vient de se servir, ni la colère avec laquelle il a réprimé les plaisanteries de M. Richard ?

Je vous avoue, Madame, répondit mistriss Evelyn, qu'un peu de caprice et de bizarrerie dans la conduite et les propos de lord Raymond ne me paraît pas une raison suffisante pour croire cette jeune personne coupable. J'ai même été plusieurs fois surprise de la patience avec laquelle il se laissait ennuyer et fatiguer par les impertinences de mon fils.

Il est certain, dit sir Grégoire, que rien n'est plus désagréable que d'être continuellement déchiré et tourmenté par des injures ou des railleries.

Madame Grupton, s'appercevant que la malignité de ses observations ne produisait rien sur mistriss Evelyn, prit le sage parti de se taire devant elle.

Il ne faut pas imaginer que, dans la conversation que nous avons rapportée au commencement de ce chapitre, lord Raymond avait oublié sa prudence ordinaire, et qu'il ne fallait attribuer qu'au feu de son impatiente colère la manière dont il s'était exprimé lorsqu'il avait été question de miss Summers. Sa feinte vivacité n'avait été qu'une suite de ses combinaisons; il ne s'y était abandonné que pour faciliter l'exécution de ses plans. Il avait apperçu que sa position présente exigeait un prompt dénouement, et que sous peu de temps

il serait forcé de renoncer à la belle Rose s'il ne parvenait pas à lui persuader qu'elle devait l'accompagner à Londres. Résolu d'employer tous les moyens pour la séduire, il avait pensé qu'en rendant odieuse et même inhabitable pour elle la retraite qu'elle s'était choisie, il ne trouverait que de faibles obstacles pour lui persuader d'en préférer une autre qu'il se proposait de lui indiquer. Il avait, en conséquence, résolu de ne s'offrir à ses yeux que sous l'apparence d'un frère qui n'était occupé que de son bonheur et de son repos. Mais, en semant secrètement des bruits et des soupçons calomniateurs sur sa conduite, il avait calculé que la méchanceté saurait bientôt les envenimer, et qu'alors elle ne songerait qu'à fuir des lieux où elle n'aurait plus à attendre que du mépris et des insultes. C'est d'après cet abominable calcul qu'il venait de porter le premier coup

à la réputation de cette charmante personne, qui n'avait à se reprocher que sa trop confiante imprévoyance.

CHAPITRE XVII.

Le plan réussit.

Tandis que le cœur dégradé du séducteur méditait son coupable projet, combien étaient différentes les réflexions de l'innocente et crédule Rose ! Au moment où elle l'avait fui, abandonnée à la fougue de ses sentimens, elle avait répandu des larmes ; mais une pensée consolante avait adouci leur amertume ; il ne lui restait plus le moindre doute sur la tendresse que lord Raymond avait pour elle.

Dois-je m'en réjouir ? se demandait-elle à elle-même ; n'a-t-il donc pas

engagé sa foi ? mais son engagement n'est pas encore indissoluble; lui-même dit que son sort peut changer. Sa répugnance contre cette union était si grande avant de me connaître, qu'elle a failli lui faire perdre la vie. Lady Éléonore peut-elle regarder comme de véritables droits sur son cœur un projet que l'avarice et l'ambition ont seules fait naître et poursuivre ? peut-être elle-même est-elle révoltée de se voir sacrifiée à un traité sordide dans lequel personne n'a daigné la consulter. C'est peut-être avec désespoir qu'elle se soumet à l'autorité paternelle. J'ignore ce que je puis espérer, ce que je dois penser; mais, dans tous les cas, la prudence me conseille d'éviter la dangereuse présence de cet homme trop intéressant, du moins jusqu'au moment où il sera libre de son engagement. Cependant, le refus obstiné de recevoir ses visites ne sera-t-il pas un aveu tacite du

pouvoir qu'il a sur mon cœur? ne sera-ce point lui prouver que je le trouve trop redoutable? Non, je ne dois point l'éviter; je dois, au contraire, lui montrer, par la fermeté de mes réponses et l'honnêteté de ma conduite, que j'ai des droits réels à son estime. La tendresse de son cœur l'empêcha d'écouter ce que la raison pouvait opposer à ces raisonnemens spécieux; elle regarda comme une noble fierté son imprudente confiance, et elle crut assez faire en se promettant d'éviter toute conversation particulière avec lui.

Le lendemain matin, lord Raymond, ne croyant plus avoir besoin de ses premières précautions, sortit seul pour aller à la chaumière.

Miss Summers avait prévu cette visite; le lord la trouva dans le jardin, aidant Austin à lier des œillets: il lui proposa de se promener; mais

elle s'en excusa en disant qu'elle était fatiguée.

Il saisit un instant où le bon Austin venait de s'éloigner pour lui dire: Je vois que vous ne craignez pas de m'affliger ; j'ai beaucoup de choses à vous dire, et vous refusez de les entendre.

— Je ne vous ai que trop écouté, Mylord ; je dois vous prévenir qu'à l'avenir je n'aurai plus de conversation particulière avec vous.

— Cette conduite de votre part est cruelle, je ne puis l'interpréter que d'une seule façon : vous savez que je vous adore, et vous voulez me faire sentir l'étendue de votre empire.

— Comment osez-vous, Mylord, me répéter cette assurance insultante ? avez-vous donc oublié que vous avez promis votre foi à une autre femme ?

— Ma foi ! j'ai promis ma foi ! je

saurai la dégager. Mais vous, lorsque j'aurai rompu ces nœuds détestés, me promettez-vous d'être à moi?

—Je vous croyais, Mylord, moins de facilité pour m'offenser; une promesse conditionnelle ne peut que flétrir celle qui l'accorde, et vous me faites sentir le tort que j'ai eu de vous écouter : ce sera du moins pour la dernière fois. Elle se rapprocha alors si près d'Austin, que lord Raymond n'eut plus la possibilité de lui parler sans être entendu par le vieillard ; mais le séducteur apperçut promptement la faiblesse de cette défense, et sentit plus que jamais que sa conquête ne pouvait lui échapper.

Ce même soir il renouvela sa visite, mais elle s'était retirée dans sa chambre; elle envoya dire qu'elle ne pouvait le recevoir. Le lord, piqué de cette résistance, et résolu d'en tirer quelque parti, affecta de rester

à causer avec Austin pendant plusieurs heures, et ne revint à Druid-Groven qu'après la nuit commencée. Lorsqu'il rentra dans le salon, la compagnie l'attendait pour souper. Il parut avec l'air le plus gai et le plus animé, pour laisser croire qu'il venait de passer les momens les plus agréables. Après que les domestiques se furent retirés, il parut rêver profondément ; et puis, se réveillant brusquement, il se retourna vers sir Grégoire, pour lui demander s'il ne pourrait pas lui indiquer une petite maison à louer dans les environs de Londres.

Est-ce pour vous, Mylord? dit sir Grégoire.

Non pas précisément pour moi, répondit-il en hésitant; c'est pour un ami que je desire loger agréablement; pas cependant d'une manière fort chère, car je prévois que mon ami ne le voudrait pas.

Hé bien, envoyez-moi votre ami, dit sir Grégoire; il y a dix à parier contre un que je lui trouverai ce qu'il cherche. Un de mes parens possède une maison fort commode et fort jolie dans le village de Hampstead, elle est telle que vous pouvez la desirer; je suppose que votre ami est un homme seul.

— Oui, c'est pour une personne seule que je la desire; mais je crains que mon ami ne trouve pas la position assez retirée.

Pourquoi? dit sir Grégoire; si c'est un vieillard ou un homme sédentaire, le voisinage de la ville ne pourra que lui plaire.

— Mon ami n'est ni vieux, ni sédentaire; mais il chérit la solitude et préférerait une situation retirée.

Ma foi, dit sir Grégoire, puisqu'il aime la vie retirée, le voisinage de Londres ne lui vaut rien; mais persuadez lui de venir dans ces

montagnes, il sera sûr que rien ne viendra le distraire.

Le conseil est très-bon, dit madame Grupton; mais peut-être que l'ami de sa seigneurie a déjà fait l'épreuve de ce pays de montagnes, et qu'il veut s'en écarter.

Je vous entends, mauvaise langue, s'écria Richard qui ne put se contenir plus long-temps, malgré les menaces de lord Raymond; mon cousin parle de prendre une maison pour un ami, et votre maligne imagination veut déjà désigner une certaine personne de ma connaissance. On devrait punir le scandale comme on punit la félonie, vous seriez moins prompte à diffamer votre prochain dès que l'occasion s'en présente.

— Je ne conçois pas, M. Richard, ce que vous voulez nous faire entendre par les reproches que vous venez de m'adresser.

— Vous avez tort de prendre le ton de l'innocence; nous avons tous apperçu clairement que vous avez voulu parler de la pauvre Rosy.

Personne, dit sir Grégoire, n'a prononcé son nom pendant le cours de cette soirée.

Baronnet, s'écria Richard, vous avez des oreilles qui n'entendent pas, et des yeux qui ne voient pas.

Je croyais, dit lord Raymond en colère, et se tournant du côté de Richard, vous avoir défendu de prononcer ce nom devant moi.

Et de quel droit, s'écria Richard, croyez-vous pouvoir me prescrire le silence, quelque chose que je veuille dire? Je ne fais aucun tort à cette fille quand je parle d'elle. Vous vous croyez un homme très-considérable, parce que vous êtes lord; sachez que la pairie ne donne pas le privilége d'imposer silence à ceux qui veulent parler. Dieu merci, vous n'avez au-

cun droit sur cette fille, et vous n'avez pas besoin de la défendre. Vous faites de votre mieux pour nous laisser soupçonner que vous êtes d'accord avec elle, et je suis sûr que la chose est fausse; mais c'est ainsi qu'aiment à se vanter les galans de votre espèce. Hé bien, pour répondre à votre menace, je vous préviens à mon tour que, si vous machinez quelque scélératesse contre cette pauvre créature, je saurai vous en faire repentir.

Lord Raymond feignit d'être vivement offensé; mais, paraissant retenir son ressentiment : Il faudrait être plus qu'Hercule, lorsqu'il détruisit les Harpies, dit-il à Richard, pour imaginer que l'on pourra vous empêcher de dire des impertinences. Le seul parti raisonnable à prendre, c'est de ne pas les écouter ou de les mépriser.

Cette conversation avait été si bien

calculée par lord Raymond, pour inspirer des soupçons contre la malheureuse Rosy, que mistriss Evelyn elle-même, malgré sa candeur, commença à céder à de si fortes apparences. Elle ne se persuada pas qu'elle fût déjà coupable ; mais elle soupçonna lord Raymond d'employer tous ses moyens pour la séduire.

Sir Grégoire, d'après son habitude, se retira de bonne heure. Madame Grupton et ses deux filles le suivirent de près pour jouir du plaisir de discourir ensemble sur les preuves évidentes qu'elles croyaient avoir acquises sur la mauvaise conduite de Rose. Dès qu'elles furent dans leur appartement, elles n'oublièrent aucun des traits qui pouvaient déchirer sa réputation.

Lord Raymond, se trouvant seul avec mistriss Evelyn, tira froidement sa montre, observa que les dames s'étaient retirées plus tôt que de

coutume, souhaita le bon soir à sa tante, et voulut se retirer, lorsque cette dame le pria de vouloir bien rester un moment de plus. Il céda sans peine et reprit son siége.

—Je desire vous parler, lui dit-elle avec un sourire embarrassé, sur un sujet qui, je l'espère sincèrement, ne me forcera pas de vous adresser des reproches. Votre candeur me pardonnera mon zèle, s'il est nécessaire de vous rappeler quels sont les devoirs de tout homme honnête et délicat; et mon cœur se plaît à croire que le fils de ma sœur bien-aimée m'écoutera volontiers lui parler avec franchise.

— Ma chère Madame, dit lord Raymond, en affectant un air riant, d'après votre préambule, je ne puis deviner quelle sera la nature du discours qui va le suivre; mais vous avez trop d'esprit pour n'être point persuadée que les froids préceptes de

la raison ne sont qu'une faible et frivole barrière à opposer aux impétueuses passions de la jeunesse.

— Vous refusez donc de m'entendre ?

— Je vous observe seulement, ma bonne tante, que les passions ne cèdent pas facilement à quelques maximes de morale.

— Cette manière de vous défendre, mon neveu, me donne lieu de croire que vous avez quelques mauvais desseins, et que vous ne cherchez même pas à les désavouer.

— Je ne désavoue rien, ma tante; j'ai, comme tout le monde, mes principes de morale, et je ne forme aucun projet qui puisse leur être contraire. Je vais vous en donner la preuve : je trouve que les lois, en commandant la fidélité, devraient laisser quelques ressources à ceux qui sont forcés de faire un choix qui contrarie leurs vœux. Mon

devoir m'oblige de suivre les ordres de mon père; il me donne une femme qui, par sa difformité, repousse toutes mes affections; la loi, en m'ordonnant d'avoir des égards pour elle, devrait aussi me protéger lorsque mon cœur aime un objet plus aimable, et lui demande de le consoler.

— Vous ne prétendez sûrement pas soutenir sérieusement une aussi détestable morale?

— Je ne veux que vous rendre compte de mes intentions; je sais que la froide raison peut les condamner; mais lorsque je rencontre un juge trop sévère, je lui demande à mon tour s'il a le droit de me vouer au malheur.

— Sans m'ériger en juge, je vous observe que si vous êtes insensible aux remords, vous devez du moins réfléchir avec horreur que votre libertinage peut entraîner vos victi-

mes dans un malheur aussi flétrissant qu'il est coupable. Vous est-il permis de séduire un cœur innocent, dont la seule faute est peut-être sa tendresse pour son méprisable séducteur ?

— Ma chère Madame, avant de m'occuper du salut ou de la conversion des autres, j'aurais besoin de me convertir moi-même; mais je me trouve en ce moment de si mauvaises dispositions, que je vous conseille de différer vos pieuses remontrances : vous ne pouvez rien me dire que je ne sache déjà très-bien, et si les beaux discours suffisaient pour combattre les vices, ils seraient moins communs sur la terre. Vous aurez la douleur de les voir se maintenir encore longtemps ; mais convenez d'une chose : votre sexe est faible, il le sera toujours; notre rôle est de vous attaquer; ne trouvez donc point mauvais que je me joigne au grand nom-

bre, et que je profite de mes avantages.

—Vous me prouvez, Mylord, que l'esprit est un don funeste pour ceux qui veulent en abuser. Craignez de voir arriver le moment où vous pleurerez amèrement ce funeste emploi de vos talens.

— Eh bien! Madame, si ce moment de lamentation arrive, je reviendrai près de vous; j'écouterai les conseils de votre sagesse; mais vous oubliez vous-même aujourd'hui qu'il ne faut point anticiper le mal.

—Je regrette de ne pouvoir me faire écouter dans une occasion aussi sérieuse.

— Je me suis fait la règle de n'être jamais sérieux sur un pareil sujet. Je vous remercie de vos bons avis. Considérez la différence de notre âge et de notre éducation, et permettez-moi de le dire, de notre sexe; vous trouverez moins extraordinaire alors

de me trouver des sentimens différens des vôtres.

— C'est déshonorer le nom de sentiment, Mylord, que de l'appliquer à vos plaisirs coupables.

— Eh bien! Madame, ne disputons point sur les mots; je vous souhaite le bon soir, et je me retire pour vous éviter le désagrément d'employer inutilement votre zèle.

Mistriss Evelyn ne songea point qu'elle venait d'être offensée par les sarcasmes du lord; mais elle fut profondément affligée et surprise de trouver dans son cœur des principes aussi corrompus, et une dureté qui lui fit perdre tout espoir de le voir se corriger.

CHAPITRE XVIII.

Artifices d'un séducteur.

Miss Summers soutint pendant quelques jours sa résolution de ne laisser à lord Raymond aucune occasion de lui parler en particulier; elle s'impatientait même de la longueur et de la fréquence de ses visites; mais, ne pouvant prendre sur elle d'éteindre le germe d'une passion qu'elle croyait pouvoir, par la suite des temps, assurer son bonheur, elle avait évité de lui interdire positivement sa maison. Elle trouvait dans sa société un charme dont elle ne pouvait se défendre, et chaque jour elle devenait moins capable de le traiter avec la sévérité qu'elle avait d'abord cru nécessaire. Pendant ce temps, madame Grupton et sa fille se réjouissaient de ce que sir Gré-

goire avait renoncé à l'attachement qui leur avait causé tant de craintes. Elles se préparèrent à quitter Druid-Groven, et elles ne trouvèrent plus de difficulté de la part du baronnet pour les accompagner à Bath.

Avant leur départ, elles eurent le perfide soin de répandre si bien tous les détails qui pouvaient noircir la réputation de la belle villageoise, que Rosy était la seule personne du canton qui n'en eût aucune connaissance.

Mistriss Evelyn, après bien des combats et des difficultés, avait enfin persuadé son fils Richard qu'il devait aller à Londres passer six mois dans une bonne académie. Elle était parvenue à lui faire donner sa parole positive qu'il y resterait ce terme, et lord Raymond lui avait promis de l'accompagner dans son voyage. Mais, comme il différait chaque jour sous des prétextes très-frivoles, Richard,

entraîné par son impatience naturelle, et mécontent du lord, déclara qu'il ne voulait plus l'attendre, et fixa le jour de son départ. La veille de ce jour, lord Raymond avait été à la chaumière; mais Rose, sous le prétexte d'avoir des lettres pressées à écrire, avait refusé de le recevoir.

Dans la soirée, étant assise dans son salon, tristement appuyée sur la table, l'esprit rempli de lord Raymond, et pensant avec trouble à l'incertitude de son sort, elle vit entrer brusquement son séducteur. Il apperçut la surprise et le déplaisir que causait une visite qu'elle était loin de desirer et d'attendre.

— Je me suis déjà fait à moi-même, dit-il en s'avançant précipitamment vers elle, les reproches que vous allez me faire,

— En vérité, Mylord, dit miss Summers, vous devriez avoir plus d'égards pour les desirs que je vous

ai témoignés de ne pas rendre vos visites aussi fréquentes.

— Daignez m'écouter, miss Summers, je vous en supplie. Je n'ai qu'un instant à rester; et, si j'ai dépassé les bornes de la stricte règle à laquelle vous m'avez condamné, vous devez me le pardonner. Une lettre de mon père me presse de revenir le plus tôt possible : Richard part demain matin pour Londres. Il doit porter ma réponse, et je viens pour vous consulter sur ce que je dois écrire.

— Pour me consulter, Mylord! dit miss Summers avec la plus grande agitation.

— Ne perdons pas un instant, miss Summers; ce que vous allez décider réglera ma destinée. Possédez-vous toute la générosité que vos manières promettent ? Dédaignez-vous les artifices trop ordinaires à votre sexe ? Pensez-vous avec

noblesse? Êtes-vous capable d'agir avec fermeté?

— Voilà d'étranges questions, Mylord! où peuvent-elles me conduire?

— A votre bonheur et au mien. Vous ne pouvez me refuser le témoignage que j'ai combattu ma passion. Vous savez qu'au lieu de recourir à la séduction que d'autres auraient employée pour obtenir du retour, j'ai réuni toutes mes forces pour éteindre le feu qui me consumait secrètement. La connaissance que j'avais de votre force et de ma faiblesse, m'a fait espérer que je pourrais obtenir des droits à votre estime, en vous promettant de combattre avec courage et constance ceux des sentimens de mon cœur que vous ne pouviez partager.

— La voix de la raison, Mylord, peut encore vous éclairer.

— Ne l'espérez plus, miss Sum-

mers, je sens trop violemment tout le désordre de ma passion ; je vous adore, et puis-je répondre à mon père, tant qu'il me restera, je ne dis pas le plus léger espoir, mais une seule incertitude sur la nature de vos sentimens pour moi ? Si vous ne prenez aucun intérêt à ma destinée, elle me deviendra indifférente ; je ne chercherai plus même à la prévoir. Enchaîné par les devoirs d'un fils, ma parole engagée, ne pouvant, ne voulant plus faire d'autre choix, pourquoi m'opposerais-je aux volontés de mon père, lorsque tout me destinera au malheur ? Il jouira du moins du bonheur de me voir obéir à ses vœux.

Hélas ! il est donc trop vrai que la séduction et le mensonge peuvent emprunter le langage du sentiment et de la vérité. Miss Summers, pressée par la promptitude avec laquelle on exigeait sa réponse, entraînée par sa

sincère et crédule tendresse, éblouie par la lueur d'espoir que lui présentait l'avenir, ne cacha plus les sentimens qu'elle éprouvait, et sa bouche, d'accord avec son cœur, avoua qu'elle aimait.

Mon ambition et ma gloire, dit lord Raymond, seraient de mettre ma fortune à vos pieds, et de vous placer sur-le-champ dans le rang que vos vertus et votre beauté méritent d'occuper; mais, enchaîné comme je le suis par les caprices d'un père, pardonnez-moi de vous proposer un moyen dont votre délicatesse sera d'abord alarmée, mais dont votre raison vous fera sentir la nécessité.

Cette mesure était de commencer par s'éloigner du pays de Galles. La première pensée de miss Summers fut que lord Raymond voulait lui proposer un mariage secret. Elle ne balança point à sentir qu'elle ne pouvait ni ne devait l'accepter. Mais, au

même moment où elle prenait cette résolution, la démarche et les explications du lord prouvaient si fortement son attachement pour elle, que le bonheur d'être aimée l'empêcha de rétracter les aveux qu'elle avait déjà faits.

CHAPITRE XIX.

Visite imprévue.

Je regrette vivement, dit lord Raymond, d'être forcé d'entrer dans des détails qui vous peineront. Ce n'est point assez pour vous, je le sais, d'avoir le sentiment de votre innocence; la supériorité de votre esprit et la délicatesse de votre cœur vous commandent d'éviter jusqu'aux plus légères apparences qui pourraient vous faire soupçonner d'avoir une conduite coupable.

Tandis que miss Summers écoutait lord Raymond avec intérêt et la plus vive curiosité, des bruits confus de plusieurs voix se faisaient entendre dans le jardin, et, en se rapprochant de la maison, annonçaient l'arrivée de différentes personnes.

Lord Raymond eut à peine le temps de quitter la place qu'il occupait auprès de miss Summers, pour en prendre une vis-à-vis d'elle, qu'Austin entra dans le salon, en s'écriant avec un transport de joie : Voyez qui nous arrive ! Voyez qui vient nous visiter !

Miss Summers leva les yeux avec la plus vive curiosité, et sa surprise fut extrême en appercevant M. Hume suivi par un jeune étranger d'une tournure très-élégante, et qu'elle crut n'avoir jamais vu.

Miss Summers, dit M. Hume en s'avançant gaiement vers elle, tan-

dis qu'elle se levait avec beaucoup de confusion, je crains de ne pas obtenir de vous le pardon de notre visite indiscrète et précipitée; mais si, parmi nous, quelqu'un est à blâmer, c'est ce jeune homme dont l'impatience pour vous voir n'admettait aucun délai; je l'ai vainement prié de différer jusqu'à demain matin.

Les regards de miss Summers se fixèrent une seconde fois sur le jeune étranger; mais il la regardait lui-même avec des yeux si pénétrans et si vifs, qu'elle baissa ses paupières. Jamais, peut-être, elle n'avait paru plus belle. Pour vêtement elle avait une robe de mousseline d'une blancheur éblouissante, dont les plis retombaient avec grace; près d'elle, sur la table, on voyait son chapeau qu'elle avait quitté sans projet et sans songer qu'en ne couvrant plus sa figure, il laissait la possibilité d'admirer la beauté de ses cheveux dont

les boucles flottaient sur ses épaules : leur noir d'ébène semblait contraster avec la blancheur de son front, et ne servir qu'à donner plus de douceur et de charmes à ses yeux : l'embarras qu'elle éprouvait ajoutait en même temps mille roses au brillant coloris de son teint.

Puisque vous avez oublié vos plus anciennes connaissances, Madame, dit M. Hume, je suis du moins flatté que vous ayez bien voulu me reconnaître; mais je vous prie de regarder plus attentivement Monsieur; vous vous rappellerez peut-être que vous l'avez vu autrefois.

Miss Summers, en fixant l'étranger, n'eut qu'une idée si confuse de l'avoir vu, qu'elle restait encore incertaine.

Si l'entier oubli de mes traits est volontaire, dit le jeune homme avec beaucoup de tristesse, je dois taire mes regrets d'être méconnu par celle

qui a fui ses amis, et qui m'a banni de son souvenir.

Dieu ! c'est lui ! s'écria miss Summers, c'est lui ! c'est Hector Fitz-Osborne ! En même temps elle s'élança les bras ouverts.

Le jeune homme, reculant à son approche, la salua profondément, et prit un siége.

A cette vue, Rose, surprise et confuse d'avoir été rebutée, retourna pâle et tremblante à sa place.

En vérité, Madame, dit M. Hume en regardant autour de lui, je ne puis me lasser d'admirer votre goût dans le choix et l'arrangement de cette retraite. Ces branches entrelacées, et ces fleurs qui forment des guirlandes, semblent être l'emblême d'une autre union plus douce encore. Je vois que vous aimez toujours la solitude, et que j'ai le malheur de venir toujours mal à propos vous y distraire.

M. Hume, en disant ces mots, regarda lord Raymond de la manière la plus ironique.

Miss Summers, blessée, jusqu'au fond de l'ame, de la dureté du jeune Fitz-Osborne, et livrée à tout l'embarras que lui causait cette visite si peu prévue, n'essaya point de répondre à M. Hume, et ne comprit même pas le sens insultant de ce qu'il venait de lui dire.

Pendant quelques instans le silence fut général, et le jeune Fitz-Osborne l'interrompit, en disant avec l'air de la plus grande froideur :

— Je dois vous demander excuse, Madame, d'avoir indiscrètement pénétré dans votre retraite, sans en avoir obtenu la permission ; mais, le peu de temps qui m'est accordé pour rester, et mon desir d'exécuter, à la satisfaction de ma mère, la commission dont elle m'a chargé, ne

m'ont pas permis de différer plus long-temps.

— Votre mère ! Monsieur, et c'est son fils qui.....Est-elle informée du lieu de ma retraite ?

— Elle l'est, Madame, et sa mauvaise santé l'a seule empêchée de m'accompagner dans cette course.

— Sa santé, grand Dieu ! est-elle donc malade, Monsieur ?

— Elle est très-souffrante, Madame ; il me semble que vous pourriez vous rappeler qu'elle était déjà malade lorsque vous avez quitté l'Irlande, et ses maux n'ont pu que redoubler lorsqu'elle a vu fuir de chez elle une personne qui lui était si chère, et dont elle croyait posséder toute la tendresse. Vous savez que la douleur et l'inquiétude ne peuvent que nuire à la santé.

Chaque mot que proférait le jeune Fitz-Osborne déchirait le cœur de la malheureuse Rose ; elle sentait toute

l'amertume de ses reproches, et s'avouait qu'elle les méritait.

Sa bienveillance pour vous, continua le jeune Fitz-Osborne n'était point un caprice, elle n'a pu changer. Vous lui fûtes léguée par son amie expirante; ma mère révère encore un pareil legs : je viens vous proposer de sa part un autre asile que celui que vous avez choisi. Cependant ma mère ni moi n'avons pas le droit de contrarier votre choix. J'ose donc seulement vous demander une prompte décision : demain je dois repartir; c'est à votre cœur à décider si vous m'accompagnerez, ou si vous préférez de rester.

Demain! répéta miss Summers, et ses yeux venant à rencontrer ceux de lord Raymond, elle lut dans son maintien l'extrême agitation de son esprit; elle pensa qu'un si prompt départ ne pouvait que lui déplaire, elle essaya de se remettre, et dit au jeune

Fitz-Osborne : Vous devez être persuadé, Monsieur, de mon desir de retourner auprès de madame Fitz-Osborne ; mais il y aurait beaucoup d'inconvénient à précipiter mon départ ; ne puis-je pas le différer pour très-peu de temps ?

Je vous prie d'observer, Madame, dit le jeune Fitz-Osborne, que je suis attendu par ma mère, et qu'elle est inquiète : si vous desirez sincèrement revenir auprès d'elle, vous pourrez charger Austin de tous les soins que vous croirez nécessaires. Je dois cependant vous répéter une seconde fois que je suis envoyé pour connaître votre détermination, et non point pour la forcer.

Je veux, dit Rose en hésitant, retourner en Irlande, puisque madame Fitz-Osborne le desire ; mais je ne puis voir la nécessité de cette précipitation.

En vérité, vous exigez trop, dit

M. Hume au jeune Fitz-Osborne ; connaissez-vous jusqu'à quel point miss Summers a de l'attachement pour cette demeure ? probablement elle y est retenue par des liens fort chers.

Dans ce moment, la conversation fut interrompue par quelqu'un qui frappait fortement à la porte de la cour en s'écriant : N'y a-t-il personne ici ?

Miss Summers se leva avec une consternation difficile à peindre, car elle avait reconnu la voix de son vieux persécuteur Nettleby, qui entra brusquement dans la chambre en criant :

Vous moquez-vous de moi de me donner le change de cette manière ? J'avais commandé le soupé pour neuf heures, vous savez que je meurs de faim, et vous me faites attendre pendant des heures entières. Je mérite plus de soin de votre part, et, tout

fatigué que je suis, je cours après vous pour vous donner des conseils et vous empêcher de faire des sottises.

O ciel! s'écria-t-il en reconnaissant le bon Austin qui s'était retiré respectueusement dans un coin d'où il avait les yeux fixés sur le jeune Fitz-Osborne, vers lequel son cœur le portait, tandis que tous ses vœux demandaient au ciel de persuader à miss Summers de l'accompagner à son retour en Irlande.

Te voilà donc, maudit vieillard, continua le conseiller Nettleby. Méchant! c'est toi qui as enlevé la jeune fille de chez madame Fitz-Osborne.

Vous avez tort, Monsieur, répondit Austin, de me dire des injures, je n'ai jamais fait de mal à personne. En quittant Bellevue, je n'ai emporté que ce qui m'appartenait, excepté, en vérité, miss Rosine, que j'ai eu l'honneur de suivre; mais vous aimez à m'insulter, quoique

je ne vous aie jamais fait aucun mal.

Les regards du conseiller Nettleby tombèrent alors sur miss Summers, qui paraissait pétrifiée. Vous voilà donc enfin, lui dit-il, et nous vous retrouvons, malgré vos belles manœuvres. Tremblez, on fera de vous un exemple; on vous mettra dans un lieu sûr, et cependant meilleur que vous ne méritez....

M. Nettleby, dit le jeune Fitz-Osborne en colère; je viens ici comme gardien et comme protecteur de miss Summers, et je ne souffrirai pas qu'elle soit insultée.

Tarare! s'écria le vieillard; c'est avoir trop de pitié pour une coureuse d'aventures. Mais quel est cet homme? dit-il en appercevant lord Raymond dont le tourment égalait celui de miss Summers; il me semble l'avoir vu dans un interrogatoire que faisait subir un juge de paix. Ne serait-ce pas plutôt un nouvel amou-

reux ? Je vous prie, mon beau monsieur, puis-je savoir votre nom ?

Vieillard, dit fièrement lord Raymond, vous êtes un impertinent ; il ne vous importe pas de savoir mon nom.

Ma foi, répliqua Nettleby, je suis persuadé que vos raisons pour desirer de le cacher sont plus fortes que les miennes pour desirer de le savoir.

CHAPITRE XX.

Autre visite.

Un bruit sourd qui se faisait entendre dans le jardin annonça l'arrivée de Richard, dont la voix se fit distinguer long-temps avant de voir sa personne.

Je vous retrouve donc enfin, Mylord, dit-il en entrant dans la chambre ; voilà deux heures que je cours

inutilement les montagnes et les vallées ; j'aurais dû penser plutôt que c'était ici qu'il fallait vous chercher : dans les premiers temps, vous n'y veniez que pendant le jour, mais à présent on peut vous y trouver nuit et jour.

Ce discours s'accordait si bien avec les soupçons que faisait naître dans la pensée des étrangers la présence de lord Raymond, qu'il frappa miss Summers d'une telle consternation, que tantôt elle paraissait aussi pâle que la mort, et tantôt elle était rouge comme le feu.

Richard, appercevant la compagnie, garda le silence en regardant autour de lui, ôta son chapeau, et prit place dans un coin du salon.

Je m'apperçois, dit le conseiller Nettleby en regardant lord Raymond et Richard, que ces deux messieurs ont une existence très-relevée.

Richard, en colère de cette plai-

santerie déplacée, lui dit avec hauteur : Votre compliment me prouve que vous n'avez pas l'habitude de fréquenter la bonne compagnie.

Convenez, mon oncle, dit M. Hume en riant, que vous avez bien mérité cette réponse.

Je sais que je suis bossu, dit Richard, mais je sais aussi réprimer les mauvais plaisans qui m'insultent.

Vous êtes un sot insolent et mal élevé, s'écria Nettleby : de mon temps, un vieillard pouvait se permettre une plaisanterie sans courir le risque d'être insulté ; mais on n'a plus aucun respect pour l'âge.

Il ne suffit pas, dit Richard, d'avoir perdu l'usage de ses yeux, de n'avoir plus une dent et d'avoir la tête tremblante comme une pagode chinoise, pour se faire respecter ; ce n'est que par la sagesse de ses paroles et de sa conduite que la vieillesse obtient le respect général.

Ce que vous dites, s'écria le vieil avocat, prouve votre ignorance; nous lisons dans Homère que le vénérable Nestor...

— Peu m'importe ce qu'a dit Homère. Quand je regarde autour de moi, je ne vois pas que les vieillards soient plus raisonnables que les jeunes gens. Convenez vous-même, mon vieux Monsieur, que vous n'avez d'autres soins que d'entasser argent sur argent; votre mauvais habit, votre vieille perruque, prouvent assez que vous êtes du nombre de ces avares dont les héritiers attendent la mort avec impatience pour s'emparer de leurs dépouilles.

— Et qui vous a dit cela? jeune prodigue impertinent! Je parie qu'il aura rencontré mes domestiques, et qu'il les aura questionnés. Avec cette diabolique engeance, on ne peut rien cacher.

Je pourrais vous en dire bien da-

vantage si je le voulais, s'écria Richard en s'appercevant qu'il avait deviné le faible du vieillard ; je sais tout. Défiez-vous des complots formés contre vous : on n'aime que vos sacs d'or, et, dès qu'on le pourra, on vous rendra pauvre comme Job.

J'en suis sûr à présent, dit Nettleby; il a fait parler mes domestiques.

— Vous vous trompez, je ne sais rien par eux ; d'autres personnes ont pu m'instruire sur votre compte. Pour moi, je pense qu'il n'y a pas le moindre mal à dépouiller un vieil avare qui n'a jamais fait de bien à personne.

— Comment, jeune scélérat, vous me soutenez en face qu'il n'y a pas le moindre mal à me voler ? je vais vous attaquer en justice et vous faire subir un interrogatoire dans lequel vous rendrez compte de tous les complots que vous savez être formés contre moi. Les insinuations que vous

avez jetées en avant peuvent n'être pas sans fondement ; vous serez forcé de répondre, car je vous appellerai en serment, et si vous ne dites pas la vérité, je saurai bien prouver votre fourberie.

— J'y consens de tout mon cœur, vieux compagnon ; je serai toujours prêt à vous répondre et à vous confondre. Mais, à propos, Mylord, je viens vous avertir que ma mère vous attend pour souper ; tout était prêt avant mon départ, et j'aime mieux aller manger que d'écouter plus longtemps ce vieux fou. Après avoir dit ces mots, il se pressa de quitter la maison. Le vieux conseiller, outré de colère, courut après lui pour le faire arrêter par ses gens. Richard s'amusa quelque temps à se faire suivre par eux au travers des bois, dont il connaissait les détours ; de temps à autre, il se plaisait à les appeler pour les égarer davantage, et il revint à

Druid-Groven, enchanté du trouble qu'il venait de causer. Bientôt le vieillard, hors d'haleine, discontinua sa poursuite, rejoignit ses gens, et revint à son auberge avec beaucoup de peine et de fatigue.

CHAPITRE XXI.

Explication pénible.

Pendant la vive dispute de Richard avec le vieillard Nettleby miss Summers avait éprouvé les sensations les plus pénibles. Tourmentée par deux sentimens différens, sa raison lui conseillait de céder aux desirs de madame Fitz-Osborne; mais sa tendresse pour lord Raymond lui faisait desirer le contraire. Elle trouvait quelque chose d'arbitraire et de tyrannique dans la conduite et dans la manière de parler du jeune Fitz-Osborne. Elle ne trouvait plus en lui

la douceur et l'amabilité dont elle avait toujours paré le souvenir qu'elle avait conservé de lui. La dure sévérité qu'il avait déployée contre elle en s'éloignant dans le moment où elle lui avait tendu les bras, lui faisait craindre de se mettre sous sa garde, et le regret de s'éloigner si promptement de lord Raymond acheva de la décider.

Pendant le même temps, lord Raymond et le jeune Fitz-Osborne, également fermes dans leurs projets, et sans donner aucune attention à la dispute de Richard, s'étaient souvent regardés mutuellement avec humeur et fierté. Le silence fut général après le départ de Nettleby, et il aurait pu continuer long-temps s'il n'avait été interrompu par M. Hume, qui, parfaitement dégagé des chagrins qui tourmentaient ses trois compagnons, avait conservé son indifférence ordinaire et sa gaieté.

Apprenez-moi donc, dit-il à Austin, ce que c'est que cette espèce de petit singe qui vient de jeter mon oncle dans une si grande fureur.

— C'est le jeune écuyer Evelyn, Monsieur ; et quoiqu'il ait bien fait le méchant devant monsieur votre oncle, Dieu sait qu'il n'a pas plus de colère qu'un enfant : il aime à tourmenter, il ne veut que rire aux dépens de ses voisins.

Il est étrange, dit M. Hume, que mon oncle, avec toute sa sagesse, ne puisse pas rester en compagnie une demi-heure sans avoir une querelle. Mais je commence à me ressentir de la fatigue ; venez, monsieur Fitz-Osborne, il me semble à propos de raccourcir notre visite ; je crains même que miss Summers ne l'ait déjà trouvée très-ennuyeuse et trop longue.

J'attends vos ordres, Madame, dit le jeune Fitz-Osborne en se levant.

Mes ordres! Monsieur, répéta miss Summers en hésitant.

— Oui, Madame; j'attends que vous m'informiez si votre tendresse pour ma mère vous fera céder au desir qu'elle a de vous voir revenir en Irlande.

— Vous ne pouvez, Monsieur, me soupçonner de manquer de tendresse pour elle, si vous ne me regardez point comme la plus ingrate de toutes les créatures.

— Les plus belles protestations ne prouvent rien, Madame, dans de pareilles occasions; l'esprit suffit pour les faire trouver, et les actions peuvent seules démontrer qu'elles ne sont point équivoques.

— Pourquoi tant de précipitation? je retournerai sûrement en Irlande. Considérez cependant, Monsieur, que j'ai toujours les mêmes motifs pour rester éloignée de votre père; vous oubliez trop combien il se plai-

sait à m'humilier; non, je ne puis me résoudre à précipiter mon retour.

Pendant cette conversation, M. Hume se rappelait avec amertume la manière dont il avait été dédaigné par miss Summers; sa vanité voulut profiter de la position désavantageuse dans laquelle il la retrouvait. Tout considéré, lui dit-il, puisque vous desirez ne partir qu'après avoir de nouveau consulté votre amie, je prévois qu'elle vous pressera moins vivement de revenir auprès d'elle. Le scandale est si contagieux, qu'il va quelquefois jusqu'à souiller la pureté des objets qui l'approchent, et les femmes sans tache ont généralement le soin d'éviter son dangereux contact.

Le scandale! s'écria miss Summers avec indignation, je ne puis appercevoir dans ma conduite, Monsieur, ce qui vous autorise à me tenir ces propos insultans.

En vérité, Madame, je ne veux pas discuter cette thèse ; mais il me semble qu'une jeune femme qui s'enfuit de chez ses amis, et que l'on retrouve quelques mois après enfermée dans une chaumière avec l'homme que son goût préfère; il me semble, dis-je, que cette femme peut inspirer des soupçons même aux personnes les plus disposées à l'indulgence.

Cette réponse sévère ouvrit sur le champ les yeux de miss Summers, non seulement sur les erreurs imprévoyantes de sa conduite passée, mais aussi sur l'horreur de sa situation présente. Les reproches de sa conscience, en lui faisant reconnaître la réalité de sa faiblesse, l'accablèrent d'une telle confusion, qu'après avoir vainement essayé d'ouvrir la bouche pour se justifier, presque suffoquée, et pouvant à peine respirer, elle courba sa tête sur la

table auprès de laquelle elle était assise.

Lord Raymond n'avait pu se défendre d'éprouver de l'émotion à la vue de la scène qui venait de se passer; mais sa politique lui avait fait garder le silence. Sa pitié pour le malheur de miss Summers n'allait pas jusqu'à lui faire regretter de l'avoir causé; il savait que la crainte de voir altérer une réputation sans tache est le meilleur boulevard qui puisse défendre l'honneur d'une femme, mais qu'elle n'a plus rien à ménager dès qu'elle est devenue un objet de mépris. Son cœur perfide se réjouit en pensant que les soupçons les plus flétrissans allaient accabler et jeter entre ses bras cette même femme que l'on avait traitée jusqu'alors avec une tendresse, une prévenance et des égards qui ressemblaient à une sorte de culte.

Le jeune Fitz-Osborne avait vu

cette scène avec des sensations bien différentes. Les circonstances le forçaient à croire miss Summers coupable ; mais sa candeur et sa bonté naturelles l'empêchaient de condamner facilement et sans retour le premier objet de sa tendresse et de son estime. Il songeait que les apparences, toutes fortes qu'elles étaient, pouvaient encore le tromper : son cœur cherchait à combattre l'évidence ; cependant sa raison l'avertissait aussi que les traits séducteurs de cette belle personne faisaient une trop vive impression sur lui pour qu'il fût en état de la juger. Son opinion incertaine n'osait ni la condamner ni l'absoudre : il avait encore besoin d'épreuves et de temps pour décider ses pensées ; et, ne pouvant soutenir l'idée de l'abandonner au malheur et au mépris, il se disait encore que si elle avait été coupable, sa faute ne pouvait pas être de nature à lui faire refuser

toute compassion et toute estime. Son cœur était assez généreux pour espérer qu'il était encore possible de la ramener à la vertu.

Ne viendrez-vous donc point, monsieur Fitz-Osborne ? dit M. Hume. Vous devez vous appercevoir que la longueur de notre visite est fatigante pour miss Summers. Il est dix heures et demie, la nuit est noire, et je vous avoue que je suis inquiet pour mon bon oncle.

Le jeune Fitz-Osborne se leva et fit quelques pas vers la porte en suivant M. Hume. S'arrêtant alors, et regardant miss Summers avec un regard plein de tendresse et d'irrésolution, il lui dit : Voilà donc le message dont vous m'envoyez rendre compte à ma mère !

Miss Summers releva la tête et voulut parler, mais elle ne put proférer aucun mot.

J'ai quitté l'Irlande, dit le jeune

Fitz-Osborne avec agitation, dans la ferme espérance de ramener à ma mère la favorite de son cœur, qui était aussi la charmante compagne de mes premières années. Hélas! elle refuse ces titres, elle ne veut plus reconnaître les droits de notre amitié; elle préfère cette obscure retraite à l'asile de son enfance; elle préfère..... oui, elle préfère la société d'un étranger (c'est le nom que je dois lui donner) aux supplications de la tendresse, à l'aisance, et même au bonheur attaché à une bonne réputation!

Lord Raymond, qui avait facilement reconnu que Fitz-Osborne venait de le désigner, se pressa de lui répondre.

— Lorque la mère de miss Summers, Monsieur, légua sa fille à la protection de madame Fitz-Osborne, il est à présumer qu'elle lui demanda de la chérir et de la rendre heureuse; mais elle ne la lui confia pas

pour qu'elle fût insultée. Vous connaissez les motifs qui lui ont fait quitter l'Irlande ; vous ne pouvez être surpris en la voyant refuser de retourner dans une maison dont elle a été indignement chassée, et vous devez prévoir que les traitemens injurieux qu'elle vient d'éprouver n'ont pu qu'accroître sa répugnance.

Vous paraissez, Monsieur, dit Fitz-Osborne avec humeur, avoir une grande connaissance des intérêts de miss Summers. Si elle vous intéresse sincèrement, représentez-lui combien il est peu décent pour elle de fuir ses amis, et de préférer, à leur maison, une chaumière où elle ne sera point à l'abri des besoins de l'indigence, ni des traits de la médisance.

Je doute, Monsieur, dit lord Raymond avec ironie, que miss Summers se trouve dans une position

plus agréable en retournant en Irlande. Votre ami lui disait, il n'y a qu'un instant, que sa conduite scandaleuse ne permettrait plus à madame Fitz-Osborne de la garder auprès d'elle; et le vieillard, dont vous avez jugé à propos de vous faire accompagner, la menaçait de la faire enfermer dans un lieu sûr.

Si vous avez de la délicatesse et de l'honneur, Monsieur, dit fièrement le jeune Fitz-Osborne, vous sentirez que les soupçons injurieux qui s'élèvent contre miss Summers ne prennent leur origine que dans vos assiduités auprès d'elle. Ces apparences, toutes fortes qu'elles sont, peuvent cependant être trompeuses. Vous seul pouvez la défendre. C'est au nom de l'honneur et de ses intérêts les plus chers que je vous interroge, et que je vous demande si ma mère, et tous ceux qui chérissent véritablement miss Summers, lui

doivent encore les égards que l'on n'accorde qu'à l'innocence?

De quel droit prétendez-vous m'interroger? s'écria lord Raymond, je ne connais qu'une manière de répondre à vos questions déplacées.

Lord Raymond, dit avec fierté le jeune Fitz-Osborne, ce n'est point un combat que je provoque; la justification de miss Summers ne doit dépendre ni de ma mort, ni de la vôtre; vous n'avez besoin que d'être humain et juste. Son bonheur avenir dépend de votre témoignage : rendez hommage à la vérité, assurez-vous qu'elle est innocente?

Cette question, qui ne laissait aucun subterfuge, déconcerta beaucoup lord Raymond. Sa réponse allait renverser tous ses plans, s'il disait la vérité; ou, s'il osait l'altérer, miss Summers ne pourrait plus voir en lui que le plus atroce et le plus vil calomniateur. Il essaya cepen-

dant de l'éluder, en disant : Je déclare, sur mon honneur, que je crois miss Summers un ange et la plus aimable des femmes.

— Mylord, cette réponse est illusoire; vous sentez vous-même qu'elle est insuffisante.

Je ne le pense pas, dit lord Raymond en souriant; j'ai dit que miss Summers est un ange, et personne ne leur conteste leur innocence.

Vous savez aussi, Mylord, dit M. Hume, que les anges ont failli.

Lord Raymond ne disant rien pour repousser ce doute insultant, le jeune Fitz-Osborne jeta sur miss Summers un regard sévère, et dit à M. Hume : Venez, Monsieur, je suis prêt à vous suivre. L'un et l'autre alors marchèrent vers la porte.

Arrêtez, arrêtez, s'écria la malheureuse Rose en s'élançant de sa chaise, pendant que lord Raymond la retenait fortement; Fitz-Osborne,

par pitié, ne m'abandonnez pas.

Le jeune Fitz-Osborne revenait vers elle, lorsque M. Hume le retint en lui disant: Couvrez vos yeux d'un bandeau, réfléchissez un instant, et vous serez honteux de votre faiblesse.

Fitz-Osborne, respirant à peine, ne se laissa point entraîner. Quelle qu'ait été votre conduite, dit-il à miss Summers avec une voix interrompue par de profonds soupirs, revenez en Irlande; je sens que vous m'êtes encore chère. Le vice a des degrés, il peut se repentir; laissez-moi vous sauver....

Me sauver! s'écria miss Summers avec indignation; quel langage! il est nouveau pour moi.... Le vice a des degrés!... Est-il un malheur plus grand que le mien? Ah! le ciel du moins sait que le vice m'est étranger.

Miss Summers, répéta Fitz-Os-

borne, voulez-vous revenir avec moi en Irlande ?

Puis-je vouloir, lui répondit-elle, être conduite en coupable, et chargée de flétrissure? calomniée, avilie, condamnée sans preuve ? Qu'ai-je donc fait pour être vouée à l'ignominie ? Et c'est parmi mes amis que je trouve mes accusateurs ? Voilà donc les embrassemens qu'ils me réservent ! Au lieu des épanchemens de leur tendresse, ils m'offriront un pardon déshonorant ! O terre ! ensevelis-moi dans ton sein ; toi seule peux me dérober aux horreurs qui me poursuivent.

Je ne puis l'abandonner dans cette effroyable agitation, dit Fitz-Osborne en faisant un effort pour se dégager de M. Hume.

Comment peut-il vous rester des craintes pour elle ? dit M. Hume ; ne voyez-vous pas les consolations qui lui feront oublier un moment

d'embarras et de peines? Je suis persuadé que Monsieur a bon cœur, et qu'il ne la quittera point qu'elle ne soit plus tranquille, dût-il pour cela sacrifier une nuit entière.

Fitz-Osborne tressaillit et s'élança hors de la maison : il courut du côté de son auberge avec une telle rapidité, que M. Hume, désespérant de l'atteindre, ralentit sa marche, et le suivit sans craindre de le voir revenir sur ses pas.

Restez, Fitz-Osborne, s'écria miss Summers en le voyant sortir hors de la chambre, ne m'abandonnez pas ; je veux vous suivre. Revenez, ne me laissez pas dans cet état de désespoir..... Cris inutiles ; il était déjà loin. Elle voulut courir, voler après lui : lord Raymond se précipita sur son passage, en lui disant :

Pourquoi ces transports ? Quelle indigne complaisance pour un homme qui vient de vous insulter et de

vous avilir ! L'affront que vous venez d'essuyer a plus qu'effacé les obligations que vous avez pu avoir aux Fitz-Osborne. N'écoutez plus que votre juste ressentiment; reprenez votre indépendance, et brisez le joug que cette famille arrogante et tyrannique voulait vous imposer.

— Quel nom, Mylord, osez-vous donner à celle qui possédera toujours tous mes sentimens de dévouement, de reconnaissance et de tendresse ! O mon amie ! ma bienfaitrice ! pourquoi vous ai-je quittée? L'affreuse calomnie ne vous empêcherait pas de me recevoir encore dans vos bras; vous me croiriez encore si je vous assurais de mon innocence. Que faites-vous ici? Mylord, pourquoi vous ai-je vu? Fuyez, fuyez, vous dis-je, et pour jamais.

— Cruelle fille ! pressez-vous de révoquer cet ordre barbare. Comment ai-je pu le mériter? est-ce ainsi

que vous récompensez ma constance et ma fidélité ?

— Dans l'instant même, homme perfide ! solennellement conjuré par Fitz-Osborne de rendre justice à mon innocence, vous avez éludé ma justification ; vous avez menti à votre propre conscience, vous avez prévariqué.

— J'ai dit que vous aviez l'innocence des anges ; était-ce donc là prévariquer ? votre mémoire s'égare, miss Summers ; rappelez vos souvenirs, et vous me rendrez plus de justice

— Oui, mes idées sont égarées, mon ame est au désespoir ; mais il me reste assez de force et de raison pour sentir combien votre présence ici est déplacée. Sortez, sortez, je ne vous répéterai plus que ce mot.

— Me sera-t-il permis de vous revoir demain ?

— Si je vous revois, ce sera pour

vous dire un éternel adieu. Ma résolution est prise; vos efforts pour la rompre seraient inutiles. J'accompagnerai Fitz-Osborne en Irlande, mon présomptueux et faible jugement m'a jeté dans l'erreur. Je le vois trop tard, j'étais incapable de me conduire; je ne puis plus réparer ma faute qu'en retournant auprès de mes amis, implorer leur pitié et leur promettre une obéissance aveugle à leurs conseils.

— Quand vous réfléchirez à cette étrange résolution.....

— Épargnez-vous les objections, Mylord, je ne les écoute plus : la raison, la reconnaissance, l'honneur et ma conscience, m'apprennent le parti que je dois prendre.

—Mais, pour l'amour de moi.....

— Et qu'êtes-vous donc, pour me demander le sacrifice des principes les plus sacrés ? vous à qui j'étais étrangère il y a deux mois! Hélas! que ne le suis-je encore? vous la cause

des soupçons qui me flétrissent! vous pour qui mon cœur est déchiré de douleur. J'ai eu de l'attachement pour vous, je ne prétends pas le nier; mais me croyez-vous assez foible, assez dépourvue de principes et de reconnaissance pour penser qu'un si frivole attachement l'emportera sur mes devoirs, et fera taire mes affections pour la protectrice de mon enfance? A ces paroles, Austin, qui avait été le témoin de tous les événemens de la soirée, et qui était resté dans un coin, presque anéanti d'étonnement, s'avança doucement vers miss Summers, et se jetant à ses genoux, il prit sa main, qu'il mouilla de ses larmes sans pouvoir dire un seul mot.

Miss Summers se pencha sur son épaule, et le sentiment doux que fit naître l'action de ce bon vieillard, en venant succéder à son indignation, lui fit répandre des larmes en abondance.

Austin, lui dit-elle avec feu, levez-vous demain matin avant le jour, allez trouver Fitz-Osborne, dites-lui qu'il revienne à moi, dites-lui qu'il me trouvera prête à céder à ses demandes.

Vous avez donc résolu de m'abandonner? dit lord Raymond avec l'accent de la plus vive douleur.

— Je suivrai mon devoir, Mylord; j'effacerai, s'il est possible, les erreurs que j'ai commises; je veux recouvrer l'estime que j'ai perdue.... Austin, partez avant le jour.

— Oui, oui, soyez-en sûre. Grand Dieu! je vous remercie : oh! oui, j'y serai avant le jour.

Lord Raymond essaya vainement de combattre encore la résolution de miss Summers : forcé de reconnaître qu'elle était inébranlable, et ne pouvant plus résister aux vives demandes de s'éloigner qu'elle lui réitérait sans cesse, il sortit de la

chaumière, désespérant de voir réussir un plan dont peu d'heures auparavant il croyait le succès infaillible.

Dans le ressentiment de sa rage, il revint à Druid-Groven avec l'intention d'envoyer un cartel au jeune Fitz-Osborne ; mais sa prudence naturelle lui fit bientôt sentir les inconvéniens où pouvait le jeter cette mesure. La justice et l'humanité auraient vainement combattu ce moyen de vengeance que lui conseillait sa colère ; mais les cœurs entièrement corrompus ont rarement une véritable bravoure, ou du moins elle dégénère comme les autres qualités de leur ame. Il se ressouvint que le jeune Fitz-Osborne était un adversaire redoutable, et la crainte lui fit abandonner ce projet. Il crut devoir se borner à chercher des moyens d'empêcher le départ de miss Summers. Ils lui parurent tous impraticables ; mais pendant le cours de la

nuit un incident imprévu le servit au-delà de ses espérances, en forçant miss Summers de retarder l'exécution de son départ.

CHAPITRE XXII.

Conseils remplis de sagesse.

Il est inutile d'assurer que pendant la durée de la nuit le sommeil n'approcha point de miss Summers. Elle se leva avant l'aurore, et trouva le bon Austin déjà prêt à partir pour aller trouver le jeune Fitz-Osborne. Le retour du vieillard ne se fit point attendre plus d'une heure; mais sa contenance annonçait les tristes nouvelles qu'il apportait; Fitz-Osborne et ceux qui l'accompagnaient étaient partis avant le point du jour. Austin apportait une lettre qu'il avait laissée pour elle, le cachet en fut rompu pré-

cipitamment, et elle lut ce qui suit.

« Quelque inutile et quelque mal-
« heureuse qu'ait été la commission
« que je suis venu remplir, je ne puis
« quitter ce pays sans vous écrire.
« C'est au nom de ma mère que je
« vais vous présenter mes réflexions,
« c'est à ce titre que vous m'écou-
« terez; car les obligations de la re-
« connaissance et les bons sentimens
« ne peuvent être entièrement effa-
« cés de votre cœur. Tombée, com-
« me vous l'êtes, de la plus grande
« élévation de la vertu, votre chûte
« est trop récente pour perdre tout
« espoir de vous en voir relever. Ah !
« défendez-vous de cette fatale er-
« reur qui porte à croire qu'il n'y a
« pas de degré dans la dépravation;
« songez plutôt que le ciel est tou-
« jours prêt à s'ouvrir à la voix du
« repentir. Il n'y a que l'orgueil hu-
« main qui se croit le droit de con-
« damner sans retour. Préférez, à

« ses désespérantes proscriptions, la « bonté qui pardonne à la faiblesse « repentante, et la justice qui lui « promet de la recevoir encore dans « son sein.

« Aussitôt que vos regards humi- « liés se relèveront vers le ciel en « pleurant votre faute, accourez au- « près de vos amis; ne craignez pas « leurs reproches; ils reconnaîtront « sur votre front la dignité de la « vertu, et ma mère, je vous le pro- « mets en son nom, cessera de pleu- « rer la perte de son amie. Souve- « nez-vous que le ciel, plus puissant « et plus juste que les hommes, ne « se montre point inexorable comme « eux. Mille vertus vous appartien- « nent encore, et vous rappellent à « réparer votre faute. Ah! si vous « étiez restée sans tache, vous seriez « trop supérieure au reste des hu- « mains!

« Vous chancelez sur le bord de

« l'abyme ; ne repoussez point la « main qui veut vous ramener vers « l'honneur, qui cherche à vous ren- « dre la paix, et qui vous rappelle « au souvenir du bonheur immortel.

« Jeune, aimée, sensible et prise « dans les piéges d'un séducteur, « combien votre triomphe ne sera- « t-il pas éclatant, si vous avez le « courage de rompre votre chaîne ! « Le sentiment de votre victoire fera « plus que balancer le souvenir de « votre chûte.

« Accourez auprès de celle qui a « remplacé votre mère, et si l'hom- « me qui vous aime conserve une « étincelle d'honneur et de tendresse, « il volera bientôt sur vos pas, il « viendra solliciter la médiation de « vos amis pour vous réconcilier avec « vous-même et avec lui. C'est alors « qu'il pourra dignement vous offrir « ses vœux et vous conduire à l'autel. « Accourez auprès de nous recevoir

« le titre de ma sœur. Ce matin, hé-
« las ! oui, ce matin, j'avais l'espoir
« qu'il me serait permis de vous don-
« ner un nom plus doux. Pouvais-
« je prévoir que, le même jour, mon
« cœur déchiré serait forcé de desirer
« qu'un autre s'emparât de ce nom?

« Hector Fitz-Osborne. »

Miss Summers venait d'achever la lecture de cette lettre, qui réveillait si vivement sa douleur, lorsque lord Raymond arriva.

Eh quoi! lui dit-il en s'appercevant de sa violente émotion, je vous retrouve encore dans les larmes? J'espérais que le repos de la nuit aurait calmé l'agitation de votre esprit.

— Ne me parlez plus de repos, Mylord, le mien est détruit pour jamais : lisez cette lettre.

— Insultant jeune homme! dit lord Raymond, après l'avoir lue; le mépris ne blesse jamais plus profondé-

ment notre ame, que lorsqu'il prend la ressemblance de la compassion; il imite la main qui retourne le poignard dans la plaie, au lieu d'y répandre du baume. Cette lettre vous a-t-elle enfin ouvert les yeux sur la folie de vos projets? Voulez-vous encore retourner dans cette maison de l'esclavage? Avec quel transport le père du jeune Fitz-Osborne ne triomphera-t-il pas en voyant votre humiliante douleur? Avec quelle ingénieuse méchanceté ne relèvera-t-il pas chaque circonstance de votre prétendu manque de vertu? Représentez-vous l'opprobre injurieux dont il couvrira votre retour.

— Juste ciel! s'écria-t-elle! aurais-je mérité cette dégradation?

— Non, miss Summers, et vous ne devez pas vous y soumettre; votre cœur est à moi : hier vous m'en avez confirmé le don. Vous m'êtes trop chère pour souffrir que l'on vous in-

sulte ; au lieu de vous laisser aller en captive orner le triomphe de vos ennemis, je puis vous offrir un asile; permettez-moi de vous conduire au bonheur.

Au bonheur! répéta-t-elle sans soupçonner la bassesse et la perfidie des moyens qu'il projetait. Le bonheur, Mylord, n'habite que dans les cœurs purs. L'ingrat ne peut jamais être heureux ; je ne formerai jamais d'union qu'elle n'ait été sanctionnée par l'approbation de ma bienfaitrice. Peu m'importe le triomphe de M. Fitz-Osborne; les cœurs bons et droits ne se refusent point à la conviction : la vérité saura triompher, j'arriverai jusqu'à leurs cœurs, oui, j'irai près d'eux.

— Vous allez donc m'abandonner pour jamais ?

— Non, Mylord, ce n'est point me séparer pour jamais ; la mer étroite que je vais traverser ne met-

tra point une barrière insurmontable entre nous.

— Non, sans doute, l'immensité des mers ne serait point une barrière pour moi ; mais je crains l'influence de Fitz-Osborne, je crains les dangers de ce voyage, je crains tout; je vous aime trop pour ne pas craindre, et je ne puis supporter l'idée de me séparer de vous. O miss Summers! si votre cœur partageait ma tendresse, aucun sacrifice ne vous paraîtrait trop grand, vous auriez plus de courage.

--Gardez-vous, Mylord, de confondre le courage de l'ame avec une faiblesse coupable; c'est trop le dégrader. Non, personne ne m'accusera d'en manquer, lorsque, brisant les liens qui me retiennent, je retournerai remplir mes devoirs. Je prévois que je serai l'objet des insultes de mes ennemis et de l'humiliante compassion de mes amis. Je ne connais point de

supplice égal à celui que je vais chercher : je saurai m'y soumettre ; tel est le courage que je dois avoir.

Des torrens de pleurs succédèrent à ces paroles. Lord Raymond s'efforça de la consoler ; mais il semblait avoir entièrement perdu son influence ; à peine s'appercevait-elle de sa présence. Il reconnut avec dépit que sa tendresse pour lui cédait aux sentimens de confiance et d'amitié qu'elle accordait aux Fitz-Osborne, ou plutôt que la reconnaissance et l'honneur avaient un empire si puissant sur son cœur, qu'il n'avait plus aucun espoir de triomphe. Surpris de trouver cette inflexible résolution dans une ame si tendre et si douce, il crut, pour la première fois, qu'elle était impossible à séduire ; et cette vertueuse résistance ne servant qu'à l'embellir à ses yeux, il frémissait secrètement de rage, en voyant que

sa proie menaçait de lui échapper.

Le crime ne se rebute point facilement : son esprit infernal lui fournit un nouvel effort. Puisque votre résolution est fixée, lui dit-il, ayez du moins la prudence d'écrire à madame Fitz-Osborne avant de vous présenter devant elle. Sa réponse vous parviendra dans peu de jours : vous connaîtrez la réception qui vous attend, et vous aurez le loisir de tout préparer pour votre départ.

— Non, Mylord, je ne dois point différer.

— Réfléchissez cependant que la plus extrême diligence ne peut vous faire arriver en même temps que le jeune Fitz-Osborne et ceux qui l'accompagnent. Balancez du moins, par une lettre, la croyance que l'on pourra donner aux rapports injurieux qu'ils ne manqueront point de faire sur votre conduite. Dans l'instant où vous avez daigné m'avouer

que mes sentimens vous étaient chers, j'aurais osé vous exprimer le desir de vous voir leur accorder un retard de quelques jours ; mais aujourd'hui je ne dois plus me permettre qu'un pénible et respectueux silence. Je ne vous demande ce retard que parce que la prudence le rend indispensable.

Cette observation paraissant produire de l'effet, et rendre miss Summers indécise, lord Raymond ajouta : Ne perdez pas un instant, écrivez à madame Fitz-Osborne. Il faut que je retourne à Druid-Groven ; mon absence du déjeûner pourrait faire naître des soupçons. Il faut moi-même que j'écrive à mon père : j'étais trop agité hier au soir pour lui répondre. Je vais lui promettre d'aller incessamment le rejoindre. Tenez votre lettre prête, je monterai à cheval après le déjeûner : je viendrai la chercher, et j'irai la por-

ter à la poste avec la mienne. Miss Summers prouva, par son silence, qu'elle adoptait ce conseil.

Aussitôt que lord Raymond fut éloigné, elle écrivit à madame Fitz-Osborne. A mesure qu'elle traçait des phrases incohérentes et coupées, les larmes qui tombaient de ses yeux en effaçaient une partie. Elle avouait, avec ingénuité, sa tendresse pour lord Raymond ; mais, en se disculpant des crimes dont elle était soupçonnée, son langage avait si bien l'énergie de la vérité, que, si madame Fitz-Osborne avait reçu cette lettre, son cœur tendre et pur n'aurait pu douter un seul instant de l'innocence de celle qui l'avait écrite.

Lord Raymond, après l'avoir reçue des mains de miss Summers, se hâta de partir de la chaumière. En arrivant à Druid-Groven, il avait envoyé, par son domestique, la réponse insignifiante qu'il écrivait à

son père. Dès qu'il fut possesseur de cette lettre, dont la suppression lui paraissait être sa dernière ressource, il s'enfonça dans les bois, descendit de cheval, et s'assit sous un arbre pour méditer attentivement ce qu'il croirait être le plus utile à ses projets. Le respect que l'on doit au secret d'une lettre, ne l'arrêta pas un instant : il rompit le cachet, et le sourire du crime vint se montrer sur son visage, lorsqu'il lut l'aveu ingénu que miss Summers faisait de sa tendresse pour lui. La peinture si touchante qu'elle faisait des maux qui l'oppressaient aurait attendri tout autre que lui; mais, enivré par le desir de triompher d'un cœur si délicat et si tendre, il ne prit de résolution que celle de l'entraîner assez pour lui rendre impossible tout retour à la considération de ses amis et des personnes estimables.

CHAPITRE XXIII.

L'histoire rétrograde.

Pour faire connaître à nos lecteurs les événemens qui firent arriver, d'une manière si imprévue, le jeune Fitz-Osborne et ses compagnons, il est nécessaire de leur apprendre ce qui se passa après le départ de miss Summers.

Elle avait à peine quitté la maison de miss Flemming, que l'infatigable et tenace Nettleby s'y présenta. Il apprit qu'elle était partie pour Bellevue; mais, doutant de la vérité de cette nouvelle, il prit la résolution de la vérifier par lui-même, et il partit sur-le-champ.

Il ne doutait point que sa diligence ne lui donnât les plus grands droits à la reconnaissance de M. Fitz-Osborne, tant il avait mal deviné

ses sentimens et ses projets. Dans sa route il ne se lassait pas d'arrêter tous les passans pour les interroger, en leur peignant Austin et la jeune fille qu'il accompagnait; mais les réponses qu'il recevait lui persuadèrent, avant son arrivée à Bellevue, que les voyageurs avaient pris une autre route. Le rapport des domestiques confirma ses soupçons. Dès qu'il eut mis pied à terre, il courut dans le salon où il trouva monsieur et madame Fitz-Osborne, lady Bell Beauchamp, et son neveu M. Hume.

Vous avez fait un beau chef-d'œuvre, leur dit-il, vous avez laissé échapper la fille de vos mains.

De quelle fille parlez-vous? dit M. Fitz-Osborne, tandis que le reste de la compagnie regardoit le vieillard avec étonnement.

—Je parle de miss Summers, elle est partie ce matin, elle a fui de

chez vous, et le diable sait avec qui.

Je ne sais ce que veut faire entendre M. Nettleby, dit madame Fitz-Osborne, sans avoir l'air de lui accorder aucune attention.

Je voudrais, Madame, lui dit-il, prendre la chose aussi légèrement que vous. A peine ai-je pu manger un morceau de pain depuis hier matin, et je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

Hé bien, Monsieur, dit lady Bell, vous avez eu le temps de penser à elle, et vous ne pouviez avoir une idée plus agréable.

Voulez-vous donc m'entendre? s'écria le vieillard. La fille s'est fait enlever par quelque polisson, sans doute. C'est une belle chose, vraiment, que de laisser échapper une pareille fortune. Et vous, mon indolent neveu, vous auriez mieux fait si vous vous étiez assuré d'elle.

— Si la dame s'est fait enlever,

comme vous le dites, mon oncle, il me semble que j'ai bien fait de la laisser libre.

— Sottise, mon neveu. Si la dame s'enfuyait, le bien restait; voilà l'essentiel : d'ailleurs, vous auriez pu l'empêcher de s'enfuir en l'enfermant sous la clef.

Votre recette pour retenir les femmes, dit lady Bell en riant, me paraît admirable, Monsieur; mais voulez-vous bien nous raconter plus en détail votre intéressante nouvelle?

M. Nettleby conta les aventures de de la veille; et, d'après son rapport, sa conduite parut tellement étrange, et ses conjectures si fort hasardées, qu'il ne put inspirer aucune confiance, ni faire partager ses soupçons. Le seul M. Fitz-Osborne observa qu'il était étonnant que miss Summers eût été descendre et passer la nuit chez une couturière, au lieu d'aller dans la maison qu'elle avait

annoncé devoir lui servir de logement. Il dit aussi qu'il ne pouvait expliquer pourquoi on l'avait surprise le soir dans la compagnie d'un étranger.

Madame Fitz-Osborne repoussa vivement ces soupçons, en disant que miss Flemming était une femme respectable; qu'elle-même allait quelquefois loger chez elle lorsqu'elle ne voulait rester à la ville que pour un jour ou deux, et que miss Summers l'y avait accompagnée.

J'apperçois, dit lady Bell, que miss Summers a été loger chez miss Flemming au lieu d'aller chez lady Franklin; mais, en vérité, si ce motif suffisait pour rendre suspecte la réputation d'une femme, nous serions trop à plaindre.

Cette circonstance même est sans valeur, dit madame Fitz-Osborne; lady Franklin n'était peut-être pas en ville, elle n'était pas pré-

venue de la visite de miss Summers.

Cette observation parut très-juste à M. Hume, M. Fitz-Osborne resta neutre ; elle ne mécontenta que M. Nettleby, qui se compara à Cassandre.

Malgré le dédain avec lequel madame Fitz-Osborne écoutait les rapports et les raisonnemens de M. Nettleby, l'arrivée de Rose chez miss Flemming lui donnait de l'inquiétude. Elle se rappela sa profonde tristesse et l'extrême regret qu'elle avait montré au moment de leur séparation. Elle ne doutait nullement de la pureté de son cœur; toute idée d'enlèvement lui paraissait ridicule ; mais, ne pouvant expliquer l'espèce d'incertitude qu'elle éprouvait, elle prit le parti d'écrire sur-le-champ à miss Summers, et d'envoyer sa lettre par un domestique de confiance, avec l'ordre de lui rapporter la réponse. La poste précéda le retour de

son messager : le matin suivant, pendant le déjeûner, elle reçut la lettre que Rose lui avait écrite la veille de son départ. Dès qu'elle reconnut l'écriture, elle dit à M. Nettleby, en rompant le cachet, Voilà, Monsieur, des explications qui vaudront mieux que les vôtres.

Tant mieux, tant mieux, répondit-il : voyez ce que la créature pourra dire pour se justifier.

Dès les premières lignes, madame Fitz-Osborne ne put cacher son trouble, il augmentait à chaque mot. Grand Dieu ! s'écria-t-elle, elle a quitté ma maison pour jamais ; elle m'annonce qu'elle n'y reviendra plus. Hé bien, Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. Fitz-Osborne, êtes-vous satisfait ? vos vœux sont accomplis, vous avez chassé de votre maison une orpheline léguée à votre humanité. O mon aimable amie ! malheureuse Rose ! charmante et

noble créature, où pourrai-je te trouver à présent? mais n'espère point échapper à mes recherches, ma tendresse saura me guider, et je découvrirai ta retraite.

Hé bien, s'écria le vieux Nettleby, j'avais donc raison? apprenez enfin à respecter les conseils de l'expérience et de l'âge. Mais que dit-elle pour sa défense?

Voilà les motifs de sa conduite, dit madame Fitz-Osborne en jetant la lettre sur la table; voyez s'il y a un cœur assez dur pour oser la condamner.

Pendant que la société lisait cette lettre, elle donna l'ordre de lui préparer une voiture, résolue de ne point se reposer avant d'avoir retrouvé son intéressante fugitive.

Toute cette lettre est vide de sens, dit le vieux Nettleby; je n'y vois rien de concluant.

Il faut en excepter, dit M. Fitz-

Osborne, l'article qui vous regarde : j'espère que vous trouvez suffisamment concluante la mention honorable qu'elle fait de vous.

Elle a l'impudence, dit-il, de parler de moi d'une manière très-impropre, et je voulais l'épouser il y a quelques semaines ! En vérité, je ne saurais trop remercier le ciel de m'en avoir si miraculeusement préservé.

M. Hume, réellement consterné d'un événement qui détruisait toutes ses espérances, offrit à madame Fitz-Osborne de l'accompagner, et de faire toutes les perquisitions possibles sur la route ; mais elle aima mieux prier lady Bell de venir avec elle, et cette dame ne voulut point la refuser. Madame Fitz-Osborne reconnut trop tard qu'elle aurait dû céder à la demande que lui faisait la trop malheureuse Rose de s'éloigner de sa maison, et sa douleur s'accroissait

par les reproches amers qu'elle se faisait à elle-même.

En arrivant à Dublin, les deux dames descendirent chez miss Flemming; mais elles n'y apprirent rien de satisfaisant. Après beaucoup de recherches, on découvrit le cocher qui avait conduit miss Summers à l'endroit où l'on s'embarque; mais toutes les informations ne servirent qu'à donner la triste certitude qu'elle avait quitté le royaume, sans qu'aucun indice pût faire conjecturer le lieu qu'elle avait choisi pour débarquer à sa sortie du vaisseau.

Après quelques semaines de recherches inutiles, les deux dames quittèrent Dublin pour retourner à leur campagne, et madame Fitz-Osborne résolut de ne recommencer ses informations qu'après le retour de son fils, qui devait avoir lieu très-prochainement. La promesse que lui faisait miss Summers de lui donner

de ses nouvelles lui fit espérer que le timbre des lettres pourrait jeter quelque lumière sur sa nouvelle demeure; mais cette attente fut trompée, les lettres d'Austin à Salomon étaient mises au bureau général de la poste, à Dublin.

Deux jours après son retour à Bellevue, madame Fitz-Osborne reçut la première lettre de Rose, datée de Bristol. L'assurance qu'elle jouissait d'une bonne santé fit naître un mouvement de joie dans son cœur; mais il fut promptement détruit par la douleur de ne pouvoir rien découvrir sur le lieu de sa retraite. Il lui fut seulement démontré que miss Summers avait un confident à Dublin. Ses soupçons tombèrent sur miss Morden : elle s'empressa de la questionner; mais, dès le premier entretien, elle reconnut son erreur lorsqu'elle l'entendit assurer qu'elle aurait protégé sa fuite, et se plaindre

amèrement de ce qu'elle ne l'avait pas jugée digne de sa confiance. Toutes les personnes qui pouvaient être soupçonnées subirent un sévère examen; on questionna de même les amis d'Austin, mais tout fut inutile. Cette occupation n'eut d'autre avantage que d'empêcher madame Fitz-Osborne de tomber dans l'abattement, et lorsqu'elle recevait des nouvelles de sa jeune amie, elle reprenait du courage.

M. Fitz-Osborne, sans oser se permettre d'insulter aux regrets douloureux de sa femme, se réjouissait secrètement, et triomphait du parti qu'avait pris miss Summers. Depuis son départ, il desirait aussi vivement le retour de son fils qu'il l'avait craint auparavant. Il lui semblait que rien ne pouvait plus s'opposer à son projet de l'unir avec lady Flora. Pour mieux préparer cet événement, il écrivit à sa seigneurie pour l'enga-

ger à venir à Bellevue; elle y arriva deux jours avant le retour du jeune Fitz-Osborne. Madame Fitz-Osborne pria M. Hume de rester chez elle, et d'accepter le soin d'amuser de son mieux cette insignifiante personne.

CHAPITRE XXIV.

Retour du jeune Fitz-Osborne.

La jeunesse d'Hector Fitz-Osborne et quatre années d'absence n'avaient point suffi pour effacer l'impression que l'aimable Rose avait fait naître en lui. Les objets nouveaux qu'il voyait servaient à le distraire, quelquefois même à l'amuser; mais tous les sentimens de son cœur le ramenaient sans cesse au souvenir de celle qu'il aimait. Cet attachement pur et constant lui avait fait éviter les piéges qu'on avait essayé

de lui tendre : la force de l'exemple et les empressemens qu'on lui avait témoignés, rien n'avait pu corrompre son jugement ni la bonté de ses principes ; et, loin de croire que le plaisir pouvait assurer le bonheur, il ne pensait qu'avec horreur aux excès de la débauche. Il en voyait de si nombreux exemples, et les suites en étaient si humiliantes, qu'elles étaient pour lui semblables aux fanaux qui signalent les écueils. Hector Fitz-Osborne éprouvait une sorte d'enthousiasme pour la beauté, mais seulement lorsqu'elle lui paraissait mériter son respect. Les femmes frivoles et dissipées n'obtenaient de lui que le même genre de pitié que l'on accorde à la folie. Son bon cœur plaignait celles qui tombaient par faiblesse, mais celles qui lui paraissaient être vicieuses par abandon de principes devenaient les objets de sa haine. Il regardait une union solide avec une

femme aimable et respectable, comme le plus grand bien que l'homme pût rencontrer sur la terre ; mais, dans l'idée qu'il s'était faite du bonheur, il lui semblait que la véritable estime pouvait seule faire naître l'amour. La passion, disait-il quelquefois, est aussi passagère que la beauté, et les douces affections de l'ame ont besoin d'être retenues par des nœuds plus solides. Pour remplir tous les vœux de Fitz-Osborne, il fallait qu'il pût rencontrer dans un même objet ressemblance de goût, union de sentimens, un esprit cultivé par les connaissances, et sur-tout un cœur aimant la vertu. Telles étaient les espérances que lui avait laissé concevoir l'enfance de Rose. C'était sur ces espérances qu'il avait fondé le bonheur de sa vie, et tout avait servi à les fortifier. Les lettres de sa mère n'étaient qu'un éloge continuel de sa fille d'adoption, et celles de Rose

prouvaient qu'elle méritait cet éloge. D'après la demande de madame Fitz-Osborne, Rose correspondait avec lui en italien et en français, et tout ce qu'elle écrivait montrait la supériorité de son intelligence et la pureté de son imagination. Hector Fitz-Osborne s'était soumis sans répugnance à prolonger des voyages dont il sentait l'utilité pour son instruction ; mais une inquiétude vague, dont il ne pouvait se défendre, se renouvelait sans cesse, et lui faisait craindre que pendant son absence quelque rival heureux ne vînt s'emparer des affections de celle dont il attendait son bonheur.

Au retour de ses voyages, il ne resta qu'un seul jour à Londres et partit pour Dublin : il trouva son père qui l'attendait, et qui l'emmena sur-le-champ à Bellevue. Le souvenir de l'éloignement qu'avait témoigné M. Fitz-Osborne lorsqu'il s'était

apperçu de son penchant pour Rose l'empêcha de lui en parler pendant la route, mais lorsqu'il approcha de la maison où il espérait la retrouver, son cœur volait au-devant d'elle.

Lorsque les voyageurs arrivèrent, madame Fitz-Osborne était dans le salon, attendant le moment du dîner avec lady Flora, lady Bell, miss Morden, M. Nettleby et M. Hume. Aussitôt que le jeune Fitz-Osborne eut reçu les félicitations générales, il jeta les yeux de toutes parts en cherchant miss Summers, et ne l'appercevant pas, il demanda vivement à sa mère des nouvelles de sa jeune pupille.

A cette question, les yeux de madame Fitz-Osborne se remplirent de larmes : elle répondit avec beaucoup d'émotion qu'elle se portait bien.

N'est-elle donc point ici? demanda-t-il.

— Non, elle n'y est point; mais,

pour ce moment, suspendez votre curiosité.

Déconcerté par cette réponse, vivement agité, ne sachant que penser, atterré par la gêne visible de sa mère, sa première pensée fut que Rosine avait contracté une union qu'il ignorait, et que l'on cherchait même à lui cacher. Confus et pénétré de tristesse, il répondit si mal aux questions qu'on lui faisait, que, pour s'excuser, il attribua ses distractions à la fatigue du voyage, il donna la même cause à son manque d'appétit et à ses rêveries.

M. Fitz-Osborne regardait souvent son fils avec surprise. L'aimable gaieté qu'il avait montrée pendant la route contrastait trop vivement avec son état présent, pour ne pas l'attribuer à l'attachement qu'il avait toujours montré pour Rose. Chagriné par cette réflexion, il dit, avec un peu d'humeur, à son fils : Il me

semble, Hector, que vous avez peu profité de vos voyages, puisque vous ne savez pas même répondre aux questions que l'on vous adresse.

J'espère, mon père, répondit Hector, que vous ne regarderez point mon silence comme une preuve que je n'ai pas acquis de nouvelles connaissances?

Pour moi, je pense, dit M. Nettleby, que le jeune homme a beaucoup profité, et qu'il n'est pas juste de le gronder sur une vertu aussi recommandable que le silence.

Dans ce cas, je suis étonné, mon oncle, dit M. Hume, que vous ne l'observiez pas plus souvent.

— Il y a temps pour tout, mon neveu : la jeunesse est la saison d'écouter. Continuez, jeune homme, dans cette louable taciturnité qui, je le suppose, vient de la persuasion où vous êtes de votre ignorance, et vient aussi de votre respect pour

vos anciens. C'est un bon exemple que vous donnez à ce siècle de corruption, et je conseille à mon neveu d'en profiter.

Hector Fitz-Osborne, souriant à ce compliment, fit un salut au vieillard.

J'espère cependant, M. Nettleby, dit M. Fitz-Osborne, que vous permettrez à mon fils de répondre aux questions que nous lui ferons sur ses voyages.

M. Nettleby fit une longue dissertation pour prouver combien les voyageurs étaient sujets à tromper dans leurs narrations. Son neveu ne manqua pas de saisir toutes les occasions possibles de le contrarier; mais le jeune Fitz-Osborne ne fit aucune attention à cette espèce de dispute; il ne remarqua pas même l'originalité du vieil avocat qui, dans tout autre moment, aurait excité sa curiosité.

Pendant que l'on discutait encore, on vint avertir que les dames attendaient pour prendre le thé, et tout le monde s'empressa d'aller les rejoindre.

CHAPITRE XXV.

Un portrait.

L'ATTENTION du jeune Fitz-Osborne fut vivement frappée, en entrant dans le salon, par l'aspect d'un tableau que l'on y avait placé pendant son absence. L'année précédente M. Fitz-Osborne ayant voulu donner une fête à Bellevue, il y avait rassemblé nombreuse compagnie, et, parmi les plans d'amusemens, on avait fait dresser un théâtre sur lequel on avait joué plusieurs comédies. M. Fitz-Osborne aimait beaucoup le spectacle, et ne manquait

pas de talens pour la réprésentation théâtrale. Miss Summers, malgré son extrême timidité, n'avait pu refuser d'accepter un rôle principal. Elle avait si bien réussi dans celui dont elle avait été chargée, qu'elle avait obtenu l'admiration générale. M. Fitz-Osborne avait joué le rôle d'un enchanteur qui se sert des ressources de son art et de son esprit pour séduire une jeune personne très-belle et remplie d'innocence. Miss Summers, en réprésentant la résistance vertueuse de cette jeune personne, avait trouvé son rôle si bien d'accord avec ses propres sentimens, qu'après avoir vaincu les premiers effets de la crainte, elle avait paru parler par inspiration et d'après les effusions de son cœur. La perfection de son jeu, soutenue par les charmes de sa figure, avait tellement enchanté les spectateurs, que M. Fitz-Osborne, lui-même, n'avait pu lui

refuser ses éloges, malgré son antipathie contre elle.

Peu de temps après cette époque, un habile peintre d'Italie étant arrivé à Bellevue avec des lettres de recommandation du jeune Fitz-Osborne, sa mère avait desiré perpétuer le triomphe de sa favorite, et elle avait témoigné à M. Fitz-Osborne son desir d'avoir son portrait et celui de Rose, dans le costume du rôle qu'ils avaient remplis l'un et l'autre avec tant d'applaudissemens. L'amour-propre, dit un auteur, aime les portraits. M. Fitz-Osborne reçut avec plaisir cette proposition; il voulut même, pour aider l'artiste, que la pièce eût une seconde représentation, et l'exécution en fut encore plus parfaite que la première.

L'habile peintre avait choisi, pour fixer son dessin, le moment où Rose représentant la jeune personne, combat, avec toute l'énergie du courage

et de l'esprit, les sophismes de l'enchanteur. Sa figure semblait sortir de la toile, son visage était rayonnant de beauté, et l'expression de son attitude laissait croire qu'on l'entendait parler. La figure de l'enchanteur n'était pas moins bien exécutée : son visage exprimait l'agitation et l'étonnement qu'il éprouvait et qu'il s'efforçait de cacher sous une gaieté feinte.

Hector Fitz-Osborne, ne pouvant se lasser d'admirer la perfection des traits que représentait ce tableau, le regardait en rougissant d'émotion. Ce n'était plus cette Rose dont le portrait, qu'il avait toujours porté sur son cœur, paraissait sourire avec la simplicité de l'enfance : c'était mieux, ou plutôt c'était elle encore, mais parvenue à tout le degré de perfection que sa beauté pouvait avoir. L'artiste avait su rendre la douceur enchanteresse de ses regards,

la majestueuse élégance de sa taille, et cet ensemble où tous les traits, par leur accord, semblent annoncer la dignité de l'ame et la supériorité de l'intelligence. Hector s'assit vis-à-vis du portrait, et ne pouvait en détourner ses yeux.

Un ami de lady Bell, qui était venu la rejoindre à Bellevue, demanda si c'était un tableau de fantaisie. L'imagination du peintre, dit-il, a sûrement embelli la nature; je ne crois pas qu'il puisse exister une femme aussi belle.

Ce portrait, lui répondit lady Bell, très-inférieur à son modèle, est celui de la fille d'une parente de madame Fitz-Osborne.

M. Neville, l'ami de lady Bell, fit, par politesse, quelques complimens sur la physionomie de M. Fitz-Osborne dont il avait reconnu les traits; mais il recommença ses éloges sur l'autre figure avec tant de chaleur,

que lady Flora, ne pouvant plus contenir les mouvemens jaloux qui la tourmentaient, essaya de faire changer la conversation, et de ramener l'attention sur un autre sujet, en disant :

Expliquez-moi, je vous prie, M. Nettleby, l'étrange histoire que l'on a généralement répandue sur vous et sur miss Summers. On raconte que vous l'avez empêchée d'être enlevée par un homme marié : on dit que vous avez trouvé moyen de la faire sortir de la voiture ; mais qu'elle n'en a pas moins su vous échapper après, pour rejoindre l'homme auquel elle avait donné rendez-vous.

La figure du jeune Fitz-Osborne devint rouge comme le feu. Il quitta rapidement sa place pour aller auprès de la fenêtre.

Fi donc! lady Flora, s'écria madame Fitz-Osborne avec indignation; com-

ment pouvez-vous déchirer la réputation d'une personne qui a toujours donné l'exemple de ne pas croire facilement au mal, et qui est trop honnête pour aimer à répéter celui qu'elle est forcée de croire?

Jamais il n'y a de fumée sans feu, dit M. Nettleby. Je ne l'ai point arrachée d'une voiture; je l'ai rencontrée avec un homme marié; mais j'ignore s'il était son amant. Au reste, tout bien considéré, jamais il ne faut censurer légèrement personne, et les discours diffamatoires peuvent avoir des conséquences sérieuses.

Le jeune Fitz-Osborne, peiné par cette conversation, au-delà de toute expression, ouvrit la fenêtre et regarda dehors.

— L'on m'a parlé très-différemment de cette affaire, dit à son tour miss Morden, irritée d'entendre ainsi noircir la réputation de son amie. On assure que la malheureuse Rose ne

s'est enfui de Bellevue que pour éviter d'épouser M. Nettleby. Je le sais de très-bonne part ; et, puisque je suis forcée de parler, j'ajouterai que toutes les femmes ont approuvé sa fuite : miss Meadows a même déclaré, Monsieur, que si elle avait été votre femme, elle vous aurait assez tourmenté pour abréger vos jours. M. Westley s'est plaint que vous l'avez traité d'une manière si ridicule, ainsi que miss Summers, que, s'il n'avait pas respecté votre âge et pris pitié de votre folie, il vous aurait jeté par les fenêtres.

Ce discours jeta M. Nettleby dans une telle colère, que miss Morden, qui était assise auprès de lui, se leva précipitamment et courut à la fenêtre auprès d'Hector, qui lui savait si bon gré de ce qu'elle venait de dire, qu'il était prêt à l'embrasser.

M. Nettleby, pendant ce temps, déploya sa rage, et dans ses invec-

tives contre la langue des femmes; il dit qu'il faudrait faire une loi pour priver presque toutes les filles de cet organe.

— Pourquoi donc cette colère, Monsieur? lui dit lady Bell, le refus qu'a fait de vous miss Summers ne vous donne pas le droit de vous plaindre; elle est assez belle pour avoir mille adorateurs, et il me paraît juste de lui laisser la liberté du choix lorsqu'elle voudra se marier.

— Elle n'est donc point encore mariée? dit à voix basse Hector à miss Morden.

— Je ne le crois pas, répondit-elle.

— Me croyez-vous absolument fou? demanda M. Nettleby à lady Bell. Quand on a mon âge, la jolie figure d'une enfant ne fait pas tourner la tête. Si je me suis occupé d'elle pendant quelques instans, j'avais des motifs plus sérieux. Mais heureuse-

ment j'ai eu le temps de peser toutes les chances, et de calculer tous les hasards qui pouvaient me menacer; et, malgré la grande fortune qui sera son partage, si quelque homme habile dirige ses affaires, j'ai jugé convenable de ne pas m'exposer à des repentirs trop tardifs. J'ai cédé mes prétentions à mon neveu Henry Hume; mais la folle a jugé à propos de s'enfuir avec un vieux jardinier, et Dieu seul peut savoir à présent s'ils sont mariés.

Cette explication ne fit qu'accroître l'étonnement du jeune Fitz-Osborne.

— M. Nettleby, dit alors madame Fitz-Osborne, je n'ai point voulu m'expliquer jusqu'à présent avec vous sur ce point, parce que j'ai desiré conservé mon égalité d'humeur; mais je ne dois plus laisser flétrir injustement la réputation d'une personne qui m'est infiniment chère. Je

connais les motifs honorables et pressans qui ont porté miss Summers à s'éloigner secrètement de ma maison. Elle y a été contrainte. Il me serait facile d'expliquer ce qui paraît mystérieux dans cette démarche, mais je trouve convenable d'en taire les détails.

Pendant que madame Fitz-Osborne parlait, le visage et les yeux de son fils exprimaient le triomphe et la joie.

— Lorsqu'une jeune fille s'enfuit, dit M. Fitz-Osborne, ce n'est pas manquer à la charité que de croire qu'elle s'est pourvue d'un compagnon. Je pense cependant qu'il serait bon de changer cette conversation.

— Vous avez raison, dit M. Nettleby; nous avons perdu plus de temps que le sujet ne mérite, et, si vous le voulez bien, M. Fitz-Osborne, nous allons causer ensemble sur un procès qui vous intéresse.

Tandis que M. Nettleby occupait l'attention de M. Fitz-Osborne, les dames poursuivirent leurs réflexions; et toutes, à l'exception de lady Flora, témoignèrent prendre le plus grand intérêt à miss Summers. On alla dans le jardin. Hector Fitz-Osborne, tirant alors sa mère à part, la pria de lui donner l'explication des doutes qui l'agitaient. Il croyait Rose sans reproches; mais il craignait qu'elle n'eût pris des engagemens assez forts pour élever entre elle et lui une barrière insurmontable.

Lorsqu'il sut que miss Summers était libre, et lorsqu'il connut les motifs qui lui avaient fait quitter la maison de son père, il sentit renaître son courage : cette charmante personne lui inspira plus que jamais de l'admiration et de la tendresse. Son plan de fuite lui parut trop romanesque; mais il ne se crut pas le droit de le condamner, en songeant

qu'elle n'avait pris ce parti trop extrême que par un sentiment généreux, et pour faire éviter à sa bienfaitrice le tort de fuir la maison de son époux. Il espéra que ses vigilantes recherches lui feraient découvrir sa retraite. Les obstacles qui restaient encore lui parurent si faciles à surmonter, qu'au moment où la compagnie les rejoignit, il avait repris sa gaieté naturelle, et M. Nettleby n'eut plus l'envie de le complimenter sur son goût pour le silence.

Lorsque les dames furent retirées, M. Fitz-Osborne, qui desirait sonder les dispositions de son fils en faveur de lady Flora, lui dit qu'il avait été nommé tuteur de cette jeune dame, et lui vanta son immense fortune. M. Hume, présent à cette conversation, fit l'éloge de lady Flora avec tant de chaleur, qu'il causa beaucoup d'étonnement au jeune Fitz-

Osborne. Le motif secret de cet éloge exagéré était l'espoir que ce jeune homme, en l'épousant, détruirait les plans de madame Fitz-Osborne et de miss Summers, et qu'alors cette dernière n'aurait plus les mêmes motifs pour refuser l'offre de sa main.

Ne puis-je savoir, mon fils, dit M. Fitz-Osborne, quelle est votre opinion sur lady Flora ?

— En vérité, mon père, je n'en ai point encore.

— Il me semble cependant qu'un jeune homme de votre âge ne doit pas regarder avec indifférence une personne aussi distinguée par sa figure et sa fortune.

Lorsqu'un homme pense à se marier, s'écria M. Nettleby, il doit préférer une femme bête à une femme spirituelle; il a pour lors moins de risques à courir. Cette lady Flora jouit d'une grande fortune, et me

paraît avoir un degré de stupidité convenable. Vous ferez bien, jeune homme, de profiter de l'influence de votre père, pour vous assurer la main de sa seigneurie.

Je vous remercie de votre avis, Monsieur, lui répondit le jeune Fitz-Osborne; mais, lorsque je voudrai me marier, j'espère qu'il me sera permis de préférer ce qui me paraîtra pouvoir contribuer à mon bonheur, et je ne puis vous cacher que je n'apperçois rien dans lady Flora qui puisse me convenir.

Vous êtes bien difficile, Monsieur, dit M. Fitz-Osborne avec humeur : il me semble que vous devez avoir plus d'égards pour une jeune personne dont je suis le tuteur.

— Je n'ai voulu que répondre, mon père, à l'observation de M. Nettleby. Je regrette d'avoir pu vous déplaire, et désormais je garderai le silence sur cette jeune dame.

M. Fitz-Osborne, jugeant que le moment n'était point favorable pour parler à son fils d'un projet qu'il désirait vivement réaliser, termina cette conversation en se retirant dans son appartement.

CHAPITRE XXVI.

Génie de M. Hume.

Hector Fitz-Osborne, en rentrant dans sa chambre, se rappela toutes les sensations qu'il avait éprouvées dans le cours de cette journée. Son inquiétude sur le sort de miss Summers l'avait d'abord rendu si malheureux, que le soir, se trouvant débarrassé, en grande partie, de ce pénible fardeau, il se crut rapproché du bonheur. Après avoir baisé tendrement le portrait qui, pendant quatre années, avait été le compagnon de ses voyages, il sentit la pos-

sibilité de s'abandonner au repos dont il avait un grand besoin.

M. Hume, moins fatigué, repassa dans son esprit la conversation précédente. Il fut très-étonné de l'indifférence qu'avait montrée le jeune Fitz-Osborne pour la grande fortune et le rang élevé de lady Flora. Sans s'arrêter, comme son oncle, à définir ses qualités plus ou moins brillantes, il trouvait infiniment desirable l'union pour laquelle le jeune Fitz-Osborne ne témoignait que de l'éloignement et du mépris.

Les desirs de l'ambition se changent souvent en espérance. M. Hume pensa que cette jeune personne, très-vaine et très-sotte, devait être du nombre de celles qui se laissent facilement captiver par des soins empressés et flatteurs. Il réfléchit que du moins il ne pouvait courir aucun risque en les prodiguant, et la crainte de déplaire à son protecteur, M. Fitz-

Osborne, ne lui parut pas un motif assez puissant pour lui faire renoncer aux avantages qu'il pourrait tirer s'il parvenait à plaire à cette riche héritière. Il n'eut pas même besoin d'être encouragé par l'aversion que le jeune Fitz-Osborne avait montrée pour cette union, car il n'avait point cette incommode délicatesse qui porte à refuser les biens qui se présentent, et qui peuvent être suivis de quelques remords. Il résolut donc de prévenir tous ses rivaux présens et futurs : dès le lendemain, il commença son attaque contre le cœur de lady Flora, et il la trouva si peu capable de se défendre, qu'il apperçut promptement la possibilité de réussir.

Il avait observé l'ascendant que la femme de chambre avait pris sur sa maîtresse ; son premier soin fut de la mettre dans ses intérêts, en lui faisant un présent auquel il joignit les plus vastes et les plus magnifiques

promesses pour l'avenir. Miss Flaherti sentait à merveille que sa maîtresse ne pourrait avoir besoin de son secours que pour former une union clandestine, et elle s'était toujours promis de n'accorder son influence et sa protection qu'à l'homme qui paierait le plus chèrement son utile secours.

Dès le premier jour que M. Hume eut adroitement vanté son extrême passion, lady Flora sentit le besoin d'apprendre son triomphe à miss Flaherti, et cette habile confidente, engagée par le don de trente guinées qu'elle avait reçues de M. Hume, plaida la cause de son client avec son éloquence ordinaire et avec le plus grand succès.

— Que dira ma famille, ma chère Flaherti, en me voyant encourager les soins d'un homme qui m'est si fort inférieur ?

— Elle dira, Madame, que l'amour

égalise tous les rangs : personne ne l'ignore, et quoique le jeune homme soit fort au-dessous de vous, aussitôt qu'il sera riche, il obtiendra facilement une place distinguée dans le barreau, et la cour le fera lord ; nous voyons tous les jours de pareils événemens. Permettez-moi seulement de vous observer, Madame, que si vous ne sentez aucune disposition en sa faveur, il ne faudra pas le laisser en suspens ; ce serait le rendre trop malheureux, car jamais je n'ai vu un jeune homme devenir, en si peu de temps, épris d'une plus violente passion.

— Eh mon Dieu oui, ma chère, il m'aime jusqu'à la folie ; car il m'a dit qu'il n'aurait jamais eu la présomption de me parler de ses sentimens, si sa passion n'était pas extrême. Il m'a protesté qu'il n'ose avoir aucune espérance, il ne m'a demandé que ma compassion ; je me croi-

rais vraiment coupable d'ingratitude si j'avais pu la lui refuser. Je l'ai vu deux ou trois fois couvrir ses yeux de son mouchoir; sa douleur m'a paru si grande et si touchante, que j'ai moi-même versé quelques larmes. Il est bien modeste et bien intéressant, M. Hume!

— Oui, Madame, il l'est excessivement; je trouve aussi sa tournure très-agréable; j'ai vu peu de jeunes gens plus aimables.

— Je vous assure, ma chère, qu'il aurait pu vous faire tourner la tête, si, comme moi, vous l'aviez entendu vous parler de sa passion sans espoir; les meilleurs acteurs de la comédie ne m'ont jamais paru peindre l'amour aussi bien que lui. Je n'ai cependant voulu lui donner aucun encouragement, je lui ai seulement demandé s'il était vrai, comme on l'avait dit, qu'il eût fait sa cour à cette petite Rose.

— Hé bien, Madame, que vous a-t-il répondu ?

M. Fitz-Osborne, m'a-t-il dit, a voulu persuader à mon oncle qu'il devait consentir à mon mariage avec cette fille, parce qu'un jour elle pourra posséder une grande fortune. Cette espérance a quelque réalité, mais M. Fitz-Osborne n'a jamais eu d'autre desir que celui d'éloigner de sa maison une personne qu'il voit avec douleur posséder toute la tendresse de madame Fitz-Osborne. Mon oncle, entraîné par l'espérance de m'enrichir, m'a pressé de m'engager par une promesse formelle, et n'osant pas le refuser, parce que je dépends entièrement de lui, j'ai promis de lui faire ma cour pendant une semaine ou deux, malgré l'aversion et le mépris que j'ai toujours eus pour cette créature. A présent, ma chère, que je vous ai tout raconté, conseillez-moi; que dirai-je à M. Hume lors-

qu'il me parlera encore de sa passion?

— Je n'ai pas le droit, Madame, de diriger votre seigneurie dans aucune des actions de sa vie; j'ose seulement lui représenter qu'en épousant un grand seigneur, il se croira l'égal de votre seigneurie, il ne croira pas vous devoir de la reconnaissance; M. Hume, au contraire, ne passera pas un seul jour sans vous adorer et sans être à vos pieds pour vous remercier d'avoir assuré son bonheur.

— Votre réflexion, ma chère, me paraît infiniment sage et prudente; je dois donc lui laisser quelque espérance?

— Oui, madame, mais très-peu. Votre seigneurie doit toujours éviter de s'abaisser, et pour conserver un amant, il faut lui laisser quelque crainte.

Ce dernier conseil de la femme de chambre n'était point donné sans motif : elle calculait qu'en prolon-

geant les assiduités de M. Hume, elle verrait multiplier les occasions d'en tirer avantage; mais elle trouva en lui un émule en intrigue dont les talens étaient infiniment supérieurs aux siens. Il sut employer si bien l'ascendant qu'il avait acquis sur la faible intelligence de lady Flora, qu'il sut la décider, en moins de trois semaines, à s'enfuir clandestinement de Bellevue, pour venir contracter un mariage secret avec lui.

Miss Flaherti, honteuse et désespérée de voir son crédit si fortement menacé, balança quelques momens si elle n'arrêterait pas les projets de M. Hume en les découvrant à M. Fitz-Osborne; mais, se rappelant que pendant le cours de cette intrigue les présens redoublés qu'elle avait acceptés sans scrupule deviendraient la preuve de sa corruption, elle résolut de se soumettre à la nécessité; elle parut même se prêter avec empressement aux me-

sures qu'elle n'osait plus empêcher.

M. Hume ne fut point la dupe de sa feinte complaisance ; il pensa que la femme qui l'avait si bien servi pourrait, dans une autre occasion, déployer le même zèle et les mêmes talens contre lui. Il crut très-prudent d'éloigner de la personne qu'il voulait épouser une créature aussi dangereuse ; il insista sur le renvoi de miss Flaherti, et lady Flora, toujours prête à céder à ceux qui savaient la flatter, promit solennellement de la renvoyer le lendemain de son mariage, ce qui fut très-fidellement exécuté.

M. Fitz-Osborne parut foudroyé par cet événement, et sa colère s'exhala en invectives contre la trahison de M. Hume ; madame Fitz-Osborne se consola de la sottise que faisait la pupille de son mari en pensant qu'elle aurait pu faire un plus mauvais choix. Hector Fitz-

Osborne, enchanté de n'avoir plus besoin de se défendre contre les projets d'établissement médités pour lui, se joignit à sa mère pour engager son père à se réconcilier avec sa pupille et avec l'époux qu'elle s'était choisi. Leurs premiers efforts furent assez mal reçus; mais le mal étant sans remède, ils espérèrent réussir à force de soins et de temps.

Le jeune Fitz-Osborne, malgré l'inutilité de ses recherches pour découvrir la retraite de miss Summers, ne se lassait pas de les renouveler; il faisait plus que partager les regrets de sa mère; un sentiment habituel et profond lui rappelait sans cesse le premier mouvement de sensibilité dont son cœur avait été susceptible, et donnait à son impatiente activité une énergie que rien ne pouvait détruire. Il adorait sa mère : faire sans cesse tout ce qui pouvait lui plaire était pour lui le premier des devoirs;

c'était elle qui avait averti son cœur que l'aimable Rose était l'objet qu'il devait aimer, et bientôt à l'obéissance filiale était venu se joindre le penchant le plus constant et le plus doux. Il lui paraissait que le mariage de lady Flora avec M. Hume avait levé le plus difficile des obstacles qu'il pouvait rencontrer; il espérait encore tout obtenir de la tendresse de son père; il croyait en conséquence n'avoir plus à surmonter que la difficulté de découvrir la retraite de miss Summers.

Il avait obtenu de M. Fitz-Osborne la permission d'aller faire un voyage en Angleterre, après avoir pris pour prétexte le besoin de se distraire. Ce n'était point à Londres qu'il avait d'abord dirigé ses pas. Il avait observé la date des lettres de Rose, il avait calculé qu'elles arrivaient le second ou le troisième jour. Il en avait conclu que son asile ne devait pas être éloi-

gné des côtes de l'Irlande; mais après avoir inutilement parcouru pendant plusieurs mois les provinces de l'ouest de l'Angleterre et le pays de Galles, il était revenu près de sa mère chercher un adoucissement à ses tristes et mélancoliques regrets.

Pendant l'hiver suivant, madame Fitz-Osborne, malgré les remontrances pleines d'humeur de son mari, chargea un habile avocat d'examiner les pièces du procès qui intéressait miss Summers, et lui donna l'expresse commission de ne ménager aucune dépense pour faire valoir ses droits. Le jeune Fitz-Osborne ne voulut confier qu'à lui-même le soin de surveiller cet avocat. La fortune de Rose l'intéressait bien plus que la sienne; car il croyait voir son bonheur et le consentement de son père attaché au gain de ce procès. Pendant les deux premières séances, il se crut assuré du succès; mais le cré-

dit de la partie adverse parvint encore à reculer la décision. Hector avait passé la totalité de l'hiver à Londres pour veiller à cette importante affaire ; mais, ne pouvant rien opposer aux délais fixés par la loi, il revint passer le printemps en Irlande.

Pendant son absence, M. Fitz-Osborne avait enfin consenti à se réconcilier avec sa pupille et avec M. Hume, il les avait même engagés à venir passer à Bellevue une partie de l'été.

Dès le premier mois de son mariage, la pauvre lady Flora avait éprouvé qu'au lieu du bonheur dont elle avait cru s'assurer, elle n'en avait saisi que le fantôme. Bientôt M. Hume avait cessé de prendre avec elle le langage flatteur et complaisant dont il n'avait plus aucun besoin. Elle ne lui avait jamais inspiré de tendresse ; il avait toujours apperçu l'extravagance de ses caprices, et l'ambition seule lui avait fait dissimuler les dé-

goûts que lui causait son insignifiance ; enfin, il ne prisait plus d'elle que sa fortune, et souvent même il croyait payer trop chèrement cet avantage. Cependant il ne la traitait point avec dureté ; mais, s'ennuyant toujours auprès d'elle, il était ravi lorsqu'il trouvait des occasions de s'éloigner. Il avait accepté l'invitation d'aller à Bellevue dans l'espoir que cette visite pourrait faire quelque diversion à l'ennui qui l'obsédait lorsqu'il se trouvait seul avec lady Flora. M. Nettleby, qui était aussi venu passer quelque temps à Bellevue, eut une attaque de goutte dans l'estomac. Les médecins lui conseillèrent d'aller prendre les eaux de Bath. Le vieil avocat fut d'abord effrayé de la dépense ; mais, le mal paraissant augmenter, il fallut consentir à ce voyage. Son neveu déclara qu'il l'accompagnerait. Deux motifs l'entraînaient à suivre son oncle ; le

premier était de fuir sa femme, et le second celui de ne pas abandonner entre les mains des étrangers un homme dont la riche succession avait tant d'attrait pour lui. M. Hume savait que l'intention de son oncle était de ne faire aucune disposition particulière, et de laisser prononcer par la loi sur les partages de sa succession. Il voulait le maintenir dans cette volonté qui lui était avantageuse, et qui ne demandait de sa part d'autre soin que d'empêcher le vieillard d'écouter les conseils que l'on pourrait vouloir lui donner.

La violente antipathie de lady Flora pour le vieux M. Nettleby lui ôta tout desir de le suivre, et cette crainte rendit très-agréable pour elle le séjour de Bellevue, où elle annonça qu'elle desirait attendre le retour des voyageurs.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *Etablissement dans une chaumière. Visite du Pasteur.* Page 1

CHAP. II. *Épître d'un clerc de paroisse.* 13

CHAP. III. *Lettre d'un autre style.* 20

CHAP. IV. *Bons conseils sur l'emploi du temps.* 29

CHAP. V. *Conclusion du Récit.* 43

CHAP. VI. *Fourberie d'un courtisan.* 50

CHAP. VII. *Crédulité dangereuse. Retour de Richard.* 64

CHAP. VIII. *Le baronnet montre du caractère.* 73

CHAP. IX. *Nouveaux piéges.* 84

CHAP. X. *Proposition de mariage.* 92
CHAP. XI. *Étonnement du jardinier.* 103
CHAP. XII. *Grande résolution du Baronnet.* 114
CHAP. XIII. *Réponse franche, mais désagréable à recevoir.* 122
CHAP. XIV. *Explication d'un autre genre.* 132
CHAP. XV. *Continuation du précédent.* 142
CHAP. XVI. *Expédient digne de son auteur.* 152
CHAP. XVII. *Le plan réussit.* 160
CHAP. XVIII. *Artifices d'un séducteur.* 177
CHAP. XIX. *Visite imprévue.* 184
CHAP. XX. *Autre visite.* 196
CHAP. XXI. *Explication pénible.* 202
CHAP. XXII. *Conseils remplis de sagesse.* 225
CHAP. XXIII. *L'histoire rétrograde.* 238

CHAP. XXIV. *Retour du jeune Fitz-Osborne.* 250
CHAP. XXV. *Un portrait.* 258
CHAP. XXVI. *Génie de M. Hume.* 273

FIN DE LA TABLE.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

TRADUIT LIBREMENT DE L'ANGLAIS.

TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

Chez J. E. Gabriel DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques.

Et à AMSTERDAM, chez le même.

AN XII — 1804.

ROSE SUMMERS,

OU

LES DANGERS

DE L'IMPRÉVOYANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Découverte intéressante.

Deux jours avant le départ pour Bath, M. Hume, en revenant de faire une visite à lady Bell avec le jeune Fitz-Osborne, choisit le chemin qui traversait le village voisin du château de Bellevue. Son attention fut vivement frappée par l'aspect de maître Salomon Stringer, le clerc de la paroisse. La figure étrange de cet homme fit beaucoup moins d'impression sur lui que le souvenir de l'entrevue très-extraordinaire dont il avait été témoin la veille du départ

de miss Summers : il se rappela de l'avoir vu causer avec cet homme ainsi qu'avec le vieux jardinier Austin dans le verger du château; depuis ce temps, rien n'avait pu lui faire découvrir quel avait été le motif de cette entrevue.

La surprise de M. Hume se fit si bien appercevoir, que le jeune Fitz-Osborne lui dit en badinant : Si vous alliez plus souvent à l'église, la figure bizarre de notre clerc vous étonnerait moins.

Ce n'est point sa figure qui fixe mon attention, dit M. Hume, mais le souvenir d'une scène fort extraordinaire dont le hasard m'a rendu le témoin. Après cette réponse, il raconta au jeune Fitz-Osborne la conférence qui avait eu lieu entre miss Summers, le vieil Austin et le clerc de la paroisse. A ce récit, la vive imagination d'Hector fut enflammée; il le rappela que les lettres de Rose

prouvaient qu'elle et Austin avaient un correspondant; il en conclut que les soupçons ne pouvaient tomber raisonnablement que sur Salomon, qui, depuis long-temps, était connu pour être l'ami d'Austin. Son premier mouvement fut de suivre Salomon, et de chercher à gagner sa confiance par l'offre d'une grosse somme; mais M. Hume, qui attachait de la gloire à sa subtilité naturelle, et qui était charmé de trouver une occasion de la prouver, le conjura de lui laisser la conduite de cette affaire. Hector Fitz-Osborne, persuadé que les talens de M. Hume dans ce genre étaient bien supérieurs aux siens, ne fit aucune difficulté de céder à sa demande. Ils allèrent sur-le-champ à l'humble habitation de Salomon, ils le trouvèrent assis à son ouvrage; car pendant le cours de la semaine il mettait de côté sa dignité ecclésiastique, et travaillait

au modeste métier de savetier du village.

M. Hume lui dit qu'ils étaient ravis de le trouver seul pour lui parler d'une affaire très-importante.

Salomon jeta les yeux sur leurs souliers, qu'il examina avec beaucoup d'attention.

Notre affaire ne tient pas à votre profession, lui dit M. Hume; nous venons conférer avec vous sur une matière beaucoup plus grave.

Salomon les salua par un mouvement de tête.

Vous êtes accusé, lui dit M. Hume, d'avoir aidé en secret une jeune personne, pupille de M. Fitz-Osborne, à fuir ses amis avec Austin, anciennement jardinier du susdit M. Fitz-Osborne; il y a de fortes présomption contre vous, et si vous ne nous déclarez pas sur-le-champ ce trait inique, vous pouvez vous attendre à subir toute la rigueur des lois.

Je ne sais où ils sont, ni rien de tout ce que vous venez de dire; telle fut la réponse de Salomon.

Croyez-moi, lui dit M. Hume, abandonnez votre manière de parler sententieuse et détournée; elle peut en imposer au vulgaire ignorant; mais demain matin, lorsque vous serez interrogé par la justice, il faudra lui répondre plus clairement. Il y a de forts soupçons contre vous dans cette affaire très-sérieuse; on a même lieu de croire que la jeune personne a été assassinée par vous et par votre complice le vieux jardinier; on l'a vu conférer avec vous deux dans un coin solitaire du verger la veille de son départ. On a lieu de présumer que vous vous êtes concertés pour l'enlever à ses amis, et que vous vous êtes réunis pour commettre un meurtre barbare, dans l'intention de vous emparer des effets qu'elle emportait avec elle.

La force de cette accusation convertit sur-le-champ en pâleur livide la couleur du visage de maître Salomon.

Je jure, s'écria-t-il, par la foi de saint Athanase et de tout ce qu'il contient d'incompréhensible, que je suis innocent de ce fait comme l'enfant qui vient de naître.

Je suis ravi, dit M. Hume, que dans un instant vous ayez appris à si bien parler. Vos protestations d'innocence vous serviront faiblement; votre complice de meurtre étant caché, la vengeance des lois tombera sur votre tête, et l'évidence de votre crime est si grande, qu'en moins de deux mois vous serez condamné à la potence. Je demanderai que votre corps soit attaché à votre porte pour servir d'exemple aux scélérats.

Grand Dieu! s'écria Salomon, vous qui avez sauvé le prophète Daniel de la fosse aux lions, n'abandonnez

pas votre serviteur dans un si grand péril.

Le ciel, dit M. Hume, ne prodigue pas les miracles en faveur des scélérats. Si vous voulez sauver votre tête, découvrez-nous la retraite de la jeune personne, et produisez-la vivante comme la preuve de votre innocence. En attendant, vous serez logé dans un cachot. Vous ne pouvez être cautionné, puisque vous êtes accusé de meurtre; vous serez couché sur la paille avec les fers aux pieds et aux mains; on aura soin de vous nourrir avec du pain et de l'eau.

Ces menaces firent à la fois trembler et soupirer Salomon.

L'affaire, continua M. Hume, sera moins longue si vous parvenez à prouver votre innocence; j'attends les officiers de justice pour vous faire conduire à la prison, car vous savez qu'une poursuite criminelle n'admet pas de délais.

Grand Dieu ! s'écria Salomon, pourquoi me suis-je mêlé de cette affaire ?

Vous avouez donc, s'écria le jeune Fitz-Osborne, que vous étiez de moitié dans la fuite de miss Summers ?

C'est le diable qui vous a tenté, dit M. Hume ; mais il faudra faire paraître le meurtrier.

Le meurtrier, répéta Salomon, dont la frayeur avait excessivement dérangé le jugement ; si la demoiselle avait été assassinée, elle n'aurait pas pu écrire les lettres que j'ai fait passer constamment à la dame du château.

O ciel ! dit Hector emporté par l'espérance et la crainte, vous êtes le confident d'Austin, vous connaissez la retraite de Rose ? parlez, je vous en conjure.... je vous en supplie....

M. Hume en colère se hâta de l'in-

terrompre en disant à Salomon : Si vous nous découvrez où est la jeune dame, vous sauverez votre tête, vous serez seulement condamné à quelques mois de prison.

Ne pourrais-je donc pas éviter cette pesante tribulation ? s'écria lamentablement Salomon. Je suis comme le jeune tremble agité par le vent de la tempête ; l'adversité m'environne de toutes parts, ma langue est collée à ma bouche par la douleur. Ciel ! que deviendra ton serviteur ?

Laissez là votre cantique, dit M. Hume, et racontez-nous simplement ce que vous savez de cette aventure mystérieuse. Monsieur et moi nous avons du crédit, et si nous vous trouvons innocent du crime que l'on vous impute, nous travaillerons à vous sauver de la prison.

Mais, dit Salomon, j'ai juré sur la Bible de garder le silence.

— Est-ce devant le magistrat que vous avez juré ?

— Non.

— Dans ce cas votre serment a été extorqué illégalement. Vous n'êtes point tenu de le garder, surtout lorsqu'il est question de vous pendre. C'est à vous de choisir entre la potence ou la grace que nous vous promettons.

Cet argument était trop fort pour l'intégrité de Salomon. Il ne balança plus à raconter, dans son style laconique, tout ce qu'il savait; et, pour preuve de son innocence, il tira de dessous son lit une vieille boîte qui lui servait à serrer son argent et ses papiers de conséquence. Après une longue recherche, il remit les lettres qu'il avait reçues d'Austin, et dans lesquelles il indiquait son adresse.

Ces lettres qui, depuis long-temps, étaient renfermées dans la vieille

boîte crasseuse de Salomon, parurent au jeune Fitz-Osborne un trésor si précieux, qu'il s'empressa de les placer sur son cœur palpitant, après leur avoir donné mille tendres baisers. Il jeta sa bourse à Salomon : elle contenait plus du double de ce qui était dû à Austin, et il courut porter cette joyeuse nouvelle à sa mère, dont le ravissement ne fut pas moins vif que le sien.

CHAPITRE II.

Départ. Informations.

Madame Fitz-Osborne et son fils convinrent ensemble que l'on cacherait soigneusement à M. Fitz-Osborne les détails de cette découverte ; il fut aussi résolu qu'Hector accompagnerait M. Hume et M. Nettleby dans le pays de Galles, sous le

prétexte de faire un voyage amusant.

Les lettres d'Austin étaient un moyen suffisant pour parvenir facilement jusqu'à la retraite de miss Summers, et madame Fitz-Osborne ne douta nullement que son fils lui persuaderait de revenir en Irlande.

Madame Fitz-Osborne aurait elle-même fait ce voyage si sa mauvaise santé ne l'en avait pas empêchée; mais, pour contribuer au bonheur de son fils et à la tranquillité de sa fille adoptive, elle alla chez lady Bell la prier de recevoir chez elle la belle fugitive au moment de son retour. Elle n'avait montré, quelque temps auparavant, de la résistance à la placer sous la protection de cette dame, que pour faire éviter à miss Summers les importunes et fréquentes visites d'un jeune baronnet, parent de lady Bell.

L'admiration que ce jeune homme

laissait éclater toutes les fois qu'il appercevait Rose, contrariait les vues favorites de madame Fitz-Osborne; mais ce jeune homme venait de quitter le royaume pour aller voyager, et miss Summers ne pouvait trouver une demeure plus agréable pour elle, et plus convenable en même temps que la maison de lady Bell.

D'après ce plan, le jeune Fitz-Osborne partit le lendemain avec M. Hume et M. Nettleby. Le jour suivant ils mirent à la voile dans le paquebot d'Holi-head.

La retraite de miss Summers était fort éloignée de la route de Bath; mais M. Hume desirait si vivement voir la conclusion de cette aventure, qu'il résolut de tromper son oncle en lui faisant faire une route plus longue; il lui fut très-facile de lui persuader qu'ils étaient dans le véritable chemin, et ce vieillard ne

connaissait rien des motifs qui engageaient le jeune Fitz-Osborne à le suivre dans cette partie de son voyage.

Le soir du second jour après leur départ de Dublin, ils arrivèrent à la ville d'où étaient timbrées les lettres d'Austin. Ils apprirent qu'ils avaient encore quatre milles à faire avant de parvenir à la retraite de Rose. Ils eurent beaucoup de peine à persuader M. Nettleby d'aller plus loin, et ils arrivèrent assez tard à une petite auberge située à un demi-mille de la chaumière. Ils y déposèrent le vieillard et leurs bagages, et, après avoir pris les meilleurs renseignemens possibles, ils allèrent seuls et à pied à la découverte de la retraite de miss Summers.

Il faisait très-noir quand ils quittèrent l'auberge, et les bois qu'ils avaient à parcourir étant très-obscurs, ils perdirent leur chemin. Après

avoir erré long-tèmps par des sentiers inconnus pour eux, ils apperçurent une femme sur le bord d'un ruisseau, qui semblait chercher des plantes, et dont la figure ressemblait à une des sorcières de Macbeth : ils s'en approchèrent sans espérer qu'elle pût comprendre leur langage; mais ils furent agréablement surpris en l'entendant répondre en anglais à leurs questions. Ils la prièrent de leur indiquer le chemin de la chaumière d'Austin, et elle la leur montra avec beaucoup de complaisance et de civilité.

Le jeune Fitz-Osborne, qui s'occupait sans cesse de miss Summers, lui demanda si le vieillard ne demeurait pas avec une jeune fille.

— Oui, Monsieur, il demeure avec sa fille : je le sais sans avoir jamais été chez elle, car on n'aime pas à faire connaissance avec des gens que personne ne connaît.

Cette fille n'est-elle pas très-belle? dit M. Hume.

— Oui, Monsieur, tout le monde la trouve très-belle : ce n'est pas contre sa beauté que l'on parle.

Que voulez-vous dire? s'écria vivement Hector, est-ce que sa conduite n'est pas très-régulière?

— Quelle qu'elle puisse être, Monsieur, je n'aime pas à révéler les fautes des mes voisins.

Des fautes! répéta Hector ; quelle faute a-t-elle pu commettre dans un pareil désert?

— Quelque sauvage que vous paraisse ce pays, Monsieur, on y rencontre plus de grands et de seigneurs que vous ne l'imaginez. Par-tout Satan sait tendre ses piéges pour ceux qui ne cherchent pas à les éviter.

Quelque seigneur lui a-t-il tendu des piéges? s'écria le jeune Fitz-Osborne avec impatience.

— Je ne dis pas, Monsieur, que

le lord lui a tendu des piéges ; toute la paroisse dit qu'elle est charmée de le recevoir. Quant à moi, je ne me mêle des affaires de personne. Depuis dix ans je suis maîtresse d'école dans cette paroisse : je dois un bon exemple à la jeunesse : il est tard ; je ne puis rester plus long-temps. Je suis venue cueillir du cresson pour me faire une salade, et, ne comptant pas rencontrer compagnie, je suis venue en déshabillé.

Comment se nomme le lord? demanda Hector.

— Il s'appelle lord Raymond, Monsieur, il demeure chez mistriss Evelyn, à Druid-Groven.

Le feu monta au visage du jeune Fitz-Osborne ; il se rappela que sa mère lui avait parlé de ce lord, et lui avait raconté les moyens qu'elle avait pris pour arracher Rose à sa séduction.

M. Hume, qui s'apperçut de son

émotion, lui représenta qu'il ne devait attacher aucune importance à ce qu'il venait d'entendre, et que la diffamation se rencontrait dans les villages aussi bien qu'à la ville.

Jamais, dit la dame, je n'ai détruit la réputation de personne, et je ne calomnie pas mes voisins; mais il est généralement connu que la jeune personne a refusé d'épouser légitimement un riche et grand seigneur que l'on nomme sir Grégoire Grupton. Elle préfère les soins que lui rend lord Raymond. Il ne quitte pas la chaumière : on l'a vu souvent passer le soir par-dessus la haie du jardin; personne ne croit que ce soit pour rien, et l'on ne peut arrêter les mauvaises langues. Il est certain que la respectable mistriss Evelyn et ses filles, qui allaient souvent à la chaumière, ne la regardent même plus. Tout annonce que c'est une fille perdue.

Ces insinuations étaient si pénibles, qu'elles affectaient, cruellement le jeune Fitz-Osborne. Il faisait des efforts pour les repousser, et, pour y faire diversion, il engagea M. Hume à poursuivre la route jusqu'à la chaumière; mais M. Hume, étranger aux émotions de ce jeune homme, et fatigué, essaya de l'engager à remettre sa visite au lendemain.

Je sens que je ne dormirais pas, lui répondit-il : je veux voir Rose; je méprise les méchancetés que vient de nous dire cette femme. Je suis faché que miss Summers voie lord Raymond; mais je savais que, depuis long-temps, il est lié avec ma famille.

Dans ce cas, dit M. Hume, leur rencontre dans cette chaumière écartée ne me paraît plus être un effet du hasard; je trouve même que cette cause peut seule expliquer le mystère de sa fuite.

— Je ne pense pas comme vous, M. Hume; Rose ne peut avoir perdu l'ingénuité de son caractère, ni s'être dégradée jusqu'au point de tromper la crédule et confiante tendresse de ma mère, par une générosité feinte et par une fausse apparence de grandeur d'ame. Malgré les apparences elle est certainement innocente : avançons, et dans un instant nos doutes seront dissipés.

Nous avons déjà fait connaître la scène qui suivit cette conversation.

Hector Fitz-Osborne, quoique très-affligé de ce qu'il venait d'entendre avant d'arriver à la chaumière, était trop franc et trop généreux pour s'abandonner à des soupçons injurieux contre miss Summers ; mais lord Raymond lui paraissait être un rival dangereux, et, ne pouvant maîtriser entièrement ses mouvemens de jalousie, il avait affecté

l'apparence froide et réservée que nous avons dépeinte lorsque nous avons parlé de sa première entrevue avec Rose.

CHAPITRE III.

Effroi de l'Avocat. Départ des Voyageurs.

Le jeune Fitz-Osborne, en s'éloignant de la chaumière, avait emporté dans le fond de son cœur toute la douleur de la tendresse trompée, et les déchiremens les plus violens de la jalousie. L'agitation de son esprit se communiquait à ses mouvemens; il avait couru sans s'arrêter jusqu'à son auberge : en y entrant il y avait trouvé le vieillard occupé à souper; mais, sans s'arrêter à causer avec lui, il était monté s'enfermer dans sa chambre.

M. Hume, en arrivant assez longtemps après lui, demanda où il était: les domestiques lui répondirent qu'il était dans sa chambre, et il l'entendit marcher à pas précipités.

Il n'a pas même eu la politesse, dit M. Nettleby, de venir me souhaiter une bonne nuit. Vous entendez que, sans égard pour la vétusté de cette maison, il marche au-dessus de ma tête comme un éléphant, faisant tellement trembler l'édifice, que j'ai craint de le voir s'écrouler. Je lui ai civilement envoyé mon domestique avec mes complimens, pour le prier de marcher plus doucement; au lieu de me faire réponse, il a fermé sa porte avec fracas. Il m'a fallu souper seul et fort mécontent de cette manière de me traiter. Il a continué le bruit que vous entendez. Dans son impatience, sans doute, il a si violemment frappé le plancher avec son pied, et si directement

au-dessus de moi, qu'il a fait tomber un large morceau de plâtre sur une fricassée de poulets, que j'avais fait faire avec soin sous mes yeux; vous en voyez encore les débris. Jamais je n'ai éprouvé une plus grande consternation. Dans ma terreur j'ai cru que le toit de la maison s'abattait. Je n'ai pas encore revu le domestique que j'ai envoyé à la découverte de cet infernal bossu qui m'a si fort tourmenté : je ne puis oublier sa prédiction ; il se fait sûrement quelque conspiration contre moi. Je ne veux plus aller à Bath ; les eaux ne pourraient me faire aucun bien, ce serait une dépense inutile, et je veux retourner surveiller ma maison, car je ne me fie plus qu'à moi-même. Dans ce moment, l'hôtesse vint interrompre les plaintes du vieillard, et lui dire, avec beaucoup de frayeur, qu'un homme, dont le visage était couvert d'un

masque noir, était venu frapper fortement à sa porte, qu'il lui avait commandé, avec une voix de tonnerre, de remettre sur-le-champ, au vieux Monsieur, la lettre qu'il apportait, et, qu'après l'avoir jetée par terre, il avait disparu comme un fantôme.

M. Nettleby, très-effrayé, se pressa de rompre le cachet : il eut toutes les peines du monde à déchiffrer les lignes suivantes, qui étaient tracées avec du sang :

« Nous vous prévenons qu'ayant « besoin d'argent, nous vous ordon- « nons d'aller déposer cinq cents gui- « nées sous la grande pierre que vous « trouverez placée au haut de la mon- « tagne qui domine votre auberge. « Si vous y manquez, nous vous bri- « serons les os. Nous sommes six bra- « ves avec six fusils bien chargés, « et nous avons fait serment de vous « détruire si vous refusez d'obéir. Vous

« donnerez votre argent ou vous « mourrez ; nous le jurons par le « sang avec lequel nous écrivons cette « lettre. » Six noms barbares étaient signés au bas.

Quelle diabolique conspiration ! s'écria le vieillard ; ma mort est décidée. O l'infernal incendiaire ! Il faut partir demain avant l'aurore, et retourner à Holi-head. Ce maudit bossu est sûrement l'auteur de cette horrible conspiration : il me poursuivra par-tout ; il veut m'assassiner. Dépêchons-nous de partir.

Ce fut en vain que M. Hume lui représenta que c'était sûrement un tour du malin Richard, et une fausse terreur, l'invincible entêtement du vieillard le rendit inaccessible à la conviction.

Que m'importe votre supposition? lui répondit Nettleby. Ma tête vaut mieux que tous vos raisonnemens : il s'agit de la sauver. Ma résolution

est prise : allez avertir M. Fitz-Osborne, et priez-le de ma part de vouloir bien prendre ses pistolets pour me défendre en cas d'attaque.

M. Hume, persuadé qu'il insisterait vainement auprès de son oncle pour le faire changer de résolution, et n'ayant aucun motif personnel pour prolonger son voyage, consentit à retourner en Irlande.

Il monta chez le jeune Fitz-Osborne, qu'il trouva très-fortement agité. Il lui parla de la lettre que son oncle venait de recevoir; ils la regardèrent l'un et l'autre comme un tour de Richard, et M. Hume lui demanda s'il voulait consentir à revenir avec eux et à partir avant le jour.

Il m'est impossible, lui dit Hector, de partir sans avoir renouvelé mes efforts.

Hé quoi! dit M. Hume, espérez-vous l'arracher des bras de son amant?

Ces paroles firent pâlir Hector. La croyez-vous coupable? demanda-t-il en frémissant.

— Il faut être bien aveugle pour croire le contraire. Avez-vous donc oublié l'évidence des preuves que les événemens de ce soir vous ont fait voir?

Le jeune Fitz-Osborne rougit. Mais du moins, dit-il, elle n'a pas l'habitude du crime. La dureté de mon père et la tendresse trop confiante de ma mère, l'ont entraînée à prendre ce parti trop extrême, et qu'elle croyait innocent. Un séducteur a trouvé moyen de l'égarer; mais son cœur était pur, elle n'a été que faible. Je veux la revoir; j'éveillerai ses remords, et combien ne me trouverais-je point heureux si je puis la ramener à la vertu!

C'est-à-dire, répondit M. Hume, que vous espérez lui persuader d'abandonner un amant favorisé pour

venir entendre les humilians reproches qu'elle mérite. Est-ce bien dans ce moment qu'elle osera venir braver les insultes de votre père? Soyez plus franc, ou plutôt connaissez mieux les mouvemens qui vous agitent. Vous êtes désespéré de la laisser entre les bras de lord Raymond, et vous voulez encore essayer de lui ravir sa proie.

— Vous vous trompez sur mes projets; je ne puis plus la revoir avec honneur; mais je crois son cœur encore capable de repentir; elle ne peut avoir perdu les qualités qui la rendaient si chère à ma mère, laissez-moi croire du moins qu'elle peut les regretter.

— Songez que lord Raymond sera présent et combattra vos efforts. Il vous a déjà répondu par des menaces : vous avez su vous contenir; mais il saura vous insulter assez gravement pour vous forcer à le punir,

et souvenez-vous que, dans ces sortes de combats, l'innocence et la vertu courent autant de danger que le crime. Si vous êtes la victime d'un scélérat, songez au désespoir dans lequel vous plongerez votre mère; votre mort entraînera la sienne, et, pendant qu'elle expirera dans la plus affreuse agonie, votre insolent rival jouira de sa victoire.

O ciel! je t'implore, s'écria Fitz-Osborne en sanglotant; hélas! c'est à toi seul qu'il appartient de faire justice : hâte-toi de punir le monstre qui t'outrage.

M. Hume, après avoir renouvelé ses instances, obtint enfin sa parole qu'il les accompagnerait le lendemain, et reviendrait avec eux en Irlande. Il redescendit alors auprès de son oncle.

Hector Fitz-Osborne, trop agité pour penser au repos, repassa dans sa mémoire ce qui s'était passé sous

ses yeux. Voilà donc, se dit-il à lui-même, la rencontre que j'ai si vivement et si tendrement desirée ! Il faut l'abandonner entre les mains du séducteur qui la flétrit. Fille trop faible et trop coupable ! as-tu pensé que tu ne pourras plus soutenir les regards de ma mère, de ton amie, de ta bienfaitrice, de celle dont tu faisais la gloire, et dont tu possédais toute la tendresse ? Et moi, le campagnon de ton enfance, moi dont le cœur timide et respectueux osait à peine t'offrir des hommages presque semblables à ceux que daigne accueillir la divinité, tu ne pourras plus me regarder sans rougir ! Hector, accablé par la force de ses pensées, laissa tomber sa tête dans ses mains qui reposaient sur la table. Ce mouvement fit échapper de son sein le portrait de Rose dont il ne s'était jamais séparé depuis qu'il l'avait reçu de sa mère. A cette vue

ses douleurs redoublèrent : il voulut briser la chaîne qui le suspendait à son cou ; mais un second mouvement le retint. Non, tu ne me quitteras jamais, s'écria-t-il en le replaçant dans son sein. Celle que tu représentes était pure alors que tu me fus donné : tu me rappelleras tout ce qu'elle promettait d'être, et tu seras pour moi le plus triste monument de la fragilité humaine. O ma mère ! que de larmes amères nous verserons ensemble : oui, je sens que je dois aller te consoler, et ton fils y vole.

Hector, en s'arrêtant à cette dernière résolution, crut encore obéir aux inspirations de sa mère en écrivant à la malheureuse Rose la lettre que nous avons rapportée dans l'un des chapitres précédens. Après l'avoir cachetée, il continua ses tristes rêveries et ses promenades précipitées sans pouvoir parvenir à reprendre

le moindre calme. Le vieil avocat, tremblant et tourmenté par la crainte du complot qu'il croyait formé contre lui, ne laissa dormir personne, et le jour ne paraissait point encore que les voyageurs avaient déjà repris la route de Holi-head.

Deux heures après leur départ, Richard partit pour Londres avec son inséparable écuyer Griffit Jenkins. Dans sa route il voulut s'arrêter à l'auberge pour y demander l'effet qu'avait produit sa lettre, et la terreur dans laquelle il avait jeté le vieillard lui causa la joie la plus vive. Hélas ! il était loin de penser à la blessure mortelle qu'il venait de faire à la malheureuse Rose : il venait, en causant la précipitation du départ du jeune Fitz-Osborne, de lui enlever tous les moyens de retourner en Irlande, de rétablir sa réputation et d'échapper aux piéges de son indigne séducteur.

CHAPITRE IV.

Visite d'une amie.

Quelques jours après le départ d'Hector, miss Summers s'efforça de reprendre du calme en se livrant à l'espérance que bientôt elle recevrait une réponse favorable à la lettre qu'elle avait adressée à madame Fitz-Osborne. Elle ignorait que cette lettre avait été supprimée par lord Raymond. Le cinquième jour le vent était bon ; mais la réponse ne pouvait arriver, et lord Raymond commençait à vouloir lui persuader qu'elle était délaissée par ses amis. Le sixième jour Austin étant revenu sans lettre, elle écrivit à son ancienne amie de la manière qui suit :

« Et vous aussi vous m'avez donc « abandonnée ? Il vous est plus fa- « cile de croire aux cruels rapports

« de la calomnie qu'aux assurances « que je vous ai données de mon « innocence. Mes souvenirs et mon « cœur, voilà les juges qui ne peu- « vent me tromper : hé bien, ils vous « accusent d'injustice ou plutôt ils « gémissent en voyant votre amitié « trop crédule croire à des apparen- « ces trompeuses, et me réduire à « vous assurer que l'univers entier « s'élèverait en vain contre vous ; il « me serait impossible de vous croire « coupable.

« Poursuivie par les injures, par « la malveillance, par le mépris, je « n'avais un appui que dans votre « cœur ; je ne pouvais cacher ma tête « que dans votre sein, et vous m'a- « bandonnez ! vous, dont l'estime « était mon dernier bien ! vous, dont « la tendresse peut seule être encore « le soutien de ma vie. Mon amie... « mon amie, écoutez encore la voix « de votre fille adoptive : voyez-la

« suppliante à vos pieds, non pas « avec la honte du crime imprimée « sur son front, mais animée par « les transports de sa tendresse, et « vous conjurant de croire aux ac- « cens plaintifs de l'innocence faus- « sement accusée.... »

Le bruit causé par les frottemens d'une robe de taffetas, vint interrompre la lettre qu'écrivait miss Summers. Son cœur palpita vivement; c'était peut-être madame Fitz-Osborne que le ciel envoyait auprès d'elle. Ses pas se précipitent vers la porte; elle y vole en tremblant, et cette attente est trompée; elle aperçoit mistriss Evelyn. Confondue de recevoir une visite aussi peu prévue, sa contenance devint timide. Elles rentrèrent ensemble dans le salon, et l'une et l'autre gardèrent le silence pendant quelques momens. Mistriss Evelyn apperçut, dans les yeux de Rose, la trace de ses larmes : elle

vit seulement qu'elle était malheureuse, et c'en fut assez pour la plaindre. Elle n'était point du nombre de ces femmes outrageantes et cruellement sévères qui se croient le droit d'élever, entre elles et la fragilité humaine, une éternelle barrière, qui ne pardonnent jamais au repentir, et dont la vertu, pour ainsi dire, modelée sur l'insensibilité de leur cœur, croit devoir refuser au coupable jusqu'aux mouvemens de la pitié. Ses sentimens étaient purs, son cœur était doux, et sauver ou ramener la faiblesse d'une erreur lui paraissait être le plus religieux et le plus consolant des devoirs.

Ma visite peut vous surprendre, dit-elle avec une extrême douceur; sa brusquerie demanderait une excuse si elle avait une autre cause qu'une bonne intention : j'ai craint plutôt de la trop différer, car les délais sont souvent dangereux; mais

je voulais vous parler en secret, il m'a fallu chercher le moment où vous seriez seule, et je n'ai pu venir plus tôt.

A ce début, le visage de Rose devint du rouge le plus vif; elle entendit tout le sens de ce langage si simple et si modéré.

Il m'en coûte de vous affliger, poursuivit mistriss Evelyn; mais vous ne pouvez ignorer les effets désavantageux que votre liaison avec lord Raymond a produits.

Miss Summers baissa la tête sans essayer de répondre.

—Je suis sa parente; mais mon attachement pour lui ne m'aveugle pas sur ses vices; je crains qu'il n'ait eu la bassesse de vous tromper.

Non, Madame, répondit Rose avec une sorte de fermeté que lui donnait le desir de défendre l'homme qu'elle aimait et qu'elle croyait devoir estimer; non, lord Raymond

n'a point cherché à me tromper.

—Vous me paraissez persuadée de sa candeur. Vous a-t-il informé de son union prochaine avec lady Eléonore Lesley?

— Oui, Madame.

— Puisqu'il m'a prévenue, j'aurais peut-être dû vous épargner l'embarras de cette visite. En disant ces mots mistriss Evelyn se leva de son siége, fit quelques pas, et, se retournant du côté de Rose, elle la regarda d'une manière qui peignait si bien les regrets et la compassion, que Rose, attendrie par ce regard, semblait encore l'interroger. Mistriss Evelyn devina son desir, et lui dit: Je voudrais vous parler, et la crainte de vous affliger me retient.

Ah! parlez, Madame, s'écria Rose, vous ne pouvez rien dire qui ne soit compâtissant et bienfaisant; votre généreux intérêt au sort d'une étrangère est la plus forte preuve de votre

humanité.... Je suis malheureuse, et je suis accablée par les imputations les plus injurieuses et les plus fausses : vous ne pouvez pas en douter si le cri de la vérité sait se faire entendre.

Mais, si ces imputations sont fausses, dit vivement mistriss Evelyn, pourquoi donc les autorisez-vous en continuant d'encourager les visites de celui qui les a fait naître?

— Hélas! Madame, quelle route dois-je suivre? Abandonnée par tout le monde, persécutée par le malheur, devenue l'objet des accusations les plus révoltantes, puis-je renoncer à la seule consolation qui me reste, et me priver des conseils de l'homme qui m'a promis d'être à l'avenir mon protecteur et mon appui?

— Mais comment pouvez-vous reconnaître, pour votre protecteur et votre appui, le mari de lady Eléonore Lesley?

— Vous êtes trompée, Madame. Puissé-je le croire! dit mistriss Evelyn; mais craignez plutôt que ce ne soit vous, et de la manière la plus basse.

— Je sais, Madame, par lord Raymond lui-même, que le mariage dont vous venez de me parler a été projeté par son père.

— Vous a-t-il fait connaître aussi que les préparatifs sont faits pour la célébration, et qu'il aura lieu dès qu'il sera de retour à Londres?

— La chose est impossible, Madame, et ce n'est que par politique et par prudence qu'il a laissé sa famille dans l'erreur.

— Il vous a donc fait une promesse de mariage?

— Oui, Madame..... Du moins, je le crois..... Il m'a plusieurs fois offert un asile, n'était-ce pas me donner cette promesse?

— O confiance trop crédule! et

vous croyez qu'il vous épousera ?

L'orgueil de Rose, blessé par ce doute, lui fit sentir la nécessité de s'expliquer davantage. — En croyant à cette promesse, Madame, j'ai peut-être moins de présomption que vous ne pensez. Je ne suis point la fille d'un paysan ; ma famille est respectable et distinguée. J'ai de justes droits à une grande fortune. Une union clandestine ne peut me convenir, et le choix que l'on ferait de moi est du nombre de ceux que tout le monde peut avouer avec honneur.

Je vois votre surprise. Je ne veux plus rien dissimuler. Fasse le ciel que j'eusse toujours agi de même ! Daignez écouter mon histoire, et soyez mon juge.

Miss Summers raconta rapidement tous les événemens de sa vie ; mistriss Evelyn, après l'avoir écoutée avec le plus grand étonnement, gar-

da quelques instans le silence, et lui dit :

Votre fuite de la maison de votre bienfaitrice était une action si téméraire, qu'un miracle seul pouvait vous sauver des suites fâcheuses qu'elle devait naturellement avoir; mais employons utilement le temps qui nous reste, et réparons des maux qu'il ne suffit pas de déplorer. Je vous remercie de votre confiance, et j'espère vous prouver que j'en suis digne; la connaissance de votre position augmente ma haine pour la bassesse de lord Raymond.

— Je crois, Madame, devoir combattre la mauvaise opinion que vous avez de lui.

Malgré votre aveugle confiance en lui, dit mistriss Evelyn, et l'inconséquence de vos démarches, je crois votre jugement d'un ordre supérieur. Suspendez quelques instans votre prévention pour lui; mettez sa fran-

chise à l'épreuve. La dissimulation est un vice, mais la prudence est un devoir: montrez-lui de l'indulgence, et même une confiance sans bornes; assurez-le que vous adoptez tous les desseins de son cœur; s'il n'a pas des vues criminelles, il aura tout l'honneur de cette épreuve; mais je ne puis croire que vous soyez sincèrement aimée par un homme qui n'a pas craint de flétrir votre réputation. Mistriss Evelyn lui dit alors la conversation qui avait eu lieu devant sir Grégoire Grupton et sa famille, et celle qu'elle avait eue elle-même avec lui à ce sujet; mais miss Summers étant persuadée fortement qu'il avait desiré l'amener à former un mariage secret, elle n'apperçut dans tout ce qui venait de lui être raconté que le desir de tromper mistriss Evelyn, dans la crainte qu'elle n'instruisît son père de ses projets. Cependant la manière dont il avait parlé d'elle affli-

geait son cœur, et, profondément blessée par ce manque de délicatesse, elle promit de suivre le plan qui venait de lui être tracé; elle en sentit même l'absolue nécessité, quoiqu'il lui parût très-pénible et très-peu conforme à la généreuse tendresse de ses sentimens.

Mistriss Evelyn, avant de s'éloigner, assura miss Summers de son estime et de son tendre intérêt. Je ne puis, dit-elle, vous offrir avec décence un asile dans ma maison pendant que lord Raymond l'habitera, mais son départ ne peut plus être éloigné. Dès qu'il sera parti, je vous demande de m'agréer pour votre protectrice jusqu'au moment où vos amis vous réclameront. Rien ne contribuera davantage à faire tomber les mauvais bruits répandus sur votre conduite. J'écrirai tout ce que je pense à madame Fitz-Osborne, et si les vues de lord Raymond sont ho-

norables, soyez assurée que je mettrai plus d'empressement à les faire réussir, que je n'en montre dans ce moment à les détruire.

Miss Summers témoigna sa vive reconnaissance à mistriss Evelyn, et sa profonde estime pour ses vertus. Cette dame, en la quittant, n'éprouvait plus pour elle que de l'admiration et de la compassion.

Après son départ, les doutes que Rose avait repoussés si constamment revinrent à son esprit. Son cœur se refusait encore à croire à la mauvaise foi de son séducteur, mais sa raison cédait à la nécessité de l'éprouver. Résolue donc de tout faire pour que son innocence parût dans tout son éclat, ou pour s'assurer de son crime, elle se promit de sonder les replis de son cœur, bien décidée à le bannir pour jamais de sa présence si elle lui trouvait des desseins coupables, mais s'abandonnant encore à l'espérance

qu'il ne l'était pas. Il lui restait cependant un grand bien de cette explication, celui d'avoir acquis une amie telle que mistriss Evelyn.

CHAPITRE V.

Le fourbe démasqué.

Lord Raymond avait été passer quelques jours dans un château du voisinage, et mistriss Evelyn avait saisi l'occasion de son absence pour aller secrètement voir miss Summers. Lorsqu'il revint, le soir commençait. Il envoya son cheval à Druid-Groven par le domestique qui le suivait, et vint seul à la chaumière. Rose observa, dès qu'il entra dans le salon, qu'il s'était écarté de sa sobriété ordinaire. Elle sentit palpiter son cœur en se rappelant que ce moment était celui de l'épreuve.

Les manières de lord Raymond étaient plus vives, mais moins respectueuses que de coutume ; il demanda si elle avait reçu des lettres de madame Fitz-Osborne, et ayant appris que non : Vous n'en recevrez jamais, lui dit-il ; ils ont enfin trouvé le prétexte qu'ils cherchaient pour pour vous abandonner. Persévérerez-vous encore à solliciter humblement la dépendance et les bontés de cette fière et riche famille qui vous méprise ?

Dans quel asile puis-je aller ; dit Rose en tremblant d'émotion.

— Dans quel asile ? et c'est à moi que vous le demandez ! n'avez-vous pas avoué votre tendresse pour moi ?

— Je n'en ai jamais rétracté l'aveu.

— N'obtiendrai-je donc jamais aucune preuve de cette affection ?

— Je ne vous ai point refusé celles que la décence permet ; j'ai peut-être même été coupable en avouant ma

tendresse pour un homme dans votre position ; que pouvez-vous exiger de plus ?

Cette question fit hésiter lord Raymond ; il pensa que madame Fitz-Osborne ayant découvert la retraite de miss Summers, le zèle de son amitié pourrait la porter jusqu'à venir la chercher elle-même, et certain que l'arrivée de cette dame anéantirait ses espérances, il calcula que sa position critique exigeait une prompte décision.

Vous pourriez, lui dit-il, assurer mon bonheur ; mais je tremble de m'expliquer. Souvenez-vous que l'impatience de mon père me rappelle ; dans deux jours je dois partir.

— Hé bien, quel parti prendrez-vous ?

— Combien ces questions sont froides ! pouvez-vous les adresser à celui qui vous est si fidellement et si tendrement dévoué ? Vous me

laisserez donc partir seul ? quels peuvent être les liens qui vous retiennent ? Sans argent, sans amis, exposée au besoin, à l'insulte, au mépris, abandonnée par les Fitz-Osborne, comment puis-je croire à votre tendresse, lorsque je vous vois préférer cette horrible situation aux bras de l'homme qui vous adore?

Miss Summers, tremblante de crainte, écoutait, sans les interrompre, les protestations du lord. Elle ne voulait rien changer à sa résolution de retourner en Irlande, mais elle avait besoin de lire dans le cœur de celui qu'elle aimait; et, se laissant encore éblouir par l'espérance de le trouver tel qu'elle desirait qu'il fût, elle s'efforçait de donner un sens favorable aux expressions qui lui paraissaient équivoques.

Consentirez-vous à quitter cette misérable chaumière? lui dit lord Raymond en pressant fortement sa

main ; voulez-vous me suivre à Londres ? voulez-vous être à moi ?

Des propositions aussi peu délicates, lorsque rien n'annonçait les suites qu'elles devaient avoir ; portèrent un coup mortel dans le cœur honnête et trop sensible de la malheureuse Rose ; elle prévit en frémissant que bientôt elle allait découvrir des intentions coupables ; mais, sentant qu'elle devait déchirer entièrement le voile qui lui cachait d'affreuses vérités, elle lui dit : J'avais résolu de ne prendre aucune détermination sans le consentement de madame Fitz-Osborne ; mais dans la position où je me trouve.....

— Consentez-vous à mes desirs, fille adorable ?

— Mylord, suspendez vos transports : j'ignore entièrement quels sont vos plans, et je vous prie de me les faire connaître.

— Pourquoi m'opposer toujours

des retards ? Commençons par nous éloigner de ces lieux. Dans ce premier moment je suis incapable de chercher à prévoir l'avenir; je n'apperçois que mon bonheur ; votre beauté me plonge dans une ivresse que je ne puis définir. Pressons le jour de notre félicité : partons dès demain.

— Réfléchissez, Mylord, que vous n'avez point encore déclaré sous quel titre j'aurai des droits à votre protection.

Cette observation parut déconcerter lord Raymond. Il garda quelques instans le silence, et lui dit : Rappelez-vous que, dans ma situation présente, je ne puis vous faire publiquement l'offre de ma main, et je serais peu généreux si je profitais de l'embarras où vous vous trouvez, pour vous faire prendre un engagement qui pourrait entraîner bien des difficultés après lui.

Cette réponse ne suffisait pas encore pour porter la lumière dans une ame innocente qui n'avait nulle idée, nul soupçon des infâmes projets que peut former la séduction ; elle ne croyait qu'aux vertus de son amant ; c'étaient elles seules qui lui avaient donné de l'empire sur son cœur. Elle se persuada qu'il desirait la conduire dans un asile honorable, pour l'habiter jusqu'au temps où il aurait enfin obtenu le consentement de son père pour l'épouser. Cette espérance cependant était plus que balancée par les observations que lui avait faites mistriss Evelyn et par les conseils qu'elle lui avait donnés : leur souvenir la fit persévérer à ne laisser paraître que sa confiance et la plus douce modération. La démarche que vous me proposez, lui dit-elle, me paraît si étrange.....

A ce mot, qui semblait annoncer une sorte d'incertitude, lord Ray-

mond, enflammé par ses desirs, et troublé par le vin, espéra qu'une vive peinture de sa tendresse achèverait son triomphe. Il vanta les charmes de l'amour, lorsque, s'élevant au-dessus des opinions vulgaires, il ne voulait porter d'autres chaînes que celles de la nature.

A ce discours le sang de miss Summers se glaça dans ses veines; et, sentant plus que jamais la nécessité de dissimuler son horreur : Je commence, lui dit-elle d'une voix tremblante, à concevoir la nature de vos projets.

Abandonnez-vous donc, lui dit-il, avec une généreuse confiance, à la protection que je vous offre : elle vous est garantie par mon honneur.

Votre honneur! répéta-t-elle d'une voix étouffée. Et quel sera le sort de lady Eléonore?

— Cessez de la nommer; ne trou-

blez point la félicité de mon ame par son horrible souvenir ; éternisez la conquête que vous avez faite de mon cœur, en m'ordonnant de l'épouser. Avec quel ravissement j'oublierai, sur votre sein, cette femme hideuse ! sa difformité ne servira qu'à relever votre éclat. Qu'elle possède le seul titre qu'elle puisse obtenir, celui de mon épouse ; mais vous, soyez la souveraine de ma fortune et de mon cœur, et votre triomphe sera d'autant plus grand que ma fidélité sera volontaire. Tandis que lord Raymond outrageait l'honneur, tandis que ses lèvres mensongères osaient insolemment invoquer l'Immortel pour le prendre à témoin de l'inviolabilité de ses coupables sermens, miss Summers restait assise le visage couvert de son mouchoir ; sa tête paraissait appuyée sur le dos de sa chaise, et lord Raymond pressait avec ravissement sa

main, sans qu'elle fît le moindre effort pour la retirer.

Elle est à moi, s'écria-t-il avec la joie des enfers; oui, ma charmante maîtresse est à moi. Des siècles de bonheur vont s'écouler pour nous; l'amour va nous enlacer de ses guirlandes, et les épines du mariage ne seront point cachées sous les roses.

Enhardi par le silence de sa victime, il ose jeter ses bras autour d'elle et l'attirer vers lui; il voit sa tête se pencher : il veut lui ravir un baiser, elle était froide..... froide comme le tombeau. Il s'arrête, il la regarde : elle paraît avoir cessé de vivre; cette figure enchanteresse, qui brillait, quelques instans auparavant de la fraîcheur de la jeunesse, et rayonnait de vivacité, n'offre plus à ses regards épouvantés, qu'un corps pâle et glacé. Il se lamente, il pousse des

cris. Austin accourt. La vue de Rose inanimée le rend immobile; il ne reprend des forces qu'en voyant lord Raymond la saisir dans ses bras pour la transporter dans sa chambre : Austin alors ne veut plus la quitter; il aide à la poser sur son lit. On lui jette de l'eau, ses yeux s'entr'ouvrent; elle apperçoit son séducteur à genoux près d'elle : la force du ressentiment rend une faible rougeur à ses joues. Elle retire sa main et détourne la vue.

Rose! Rose! s'écria lord Raymond, pardonnez les transports d'une passion immodérée. Je vous aime.

— Eloignez-vous, laissez-moi, laissez-moi.

— Rien ne peut-il attendrir votre cœur inexorable? voyez mon désespoir et mes larmes.

— Vous des larmes! ce sont celles du tigre.

— Avec quelle froideur vous me

percez le cœur ! Je ne puis supporter ce calme. Accablez-moi de vos mépris, de vos reproches, je n'étais plus le maître de ma raison.

— Non, Mylord, ni malédiction, ni reproches ne sortiront de ma bouche ; vous n'êtes plus mon ennemi, vous avez perdu le pouvoir d'accroître mes maux et d'exciter ma colère. Eloignez-vous, je ne vous répèterai que ce mot. Est-ce un horrible songe? Oh ! non. Je croyais être l'objet d'une tendresse aussi pure que la mienne : le charme est dissipé ; le crime a déchiré le voile. Le mépris a remplacé la passion, et l'honneur succède au fol espoir.

— Vous me détestez donc ?

— Votre présence me fait horreur ; mon sang se glace à votre approche ; mais pourquoi craindrais-je le serpent qui a perdu son dard? O Fitz-Osborne ! voilà donc l'homme au-

quel j'ai pu sacrifier la tendresse de ton noble cœur !

— Jamais, jamais vous n'appartiendrez à Fitz-Osborne, s'écria lord Raymond, avec les transports d'une jalouse rage.

— Ne le craignez point ; il a cessé de le desirer, grace à l'infamie que vous avez répandue sur ma réputation. Je vous pardonne ; puisse le ciel vous pardonner de même ! Sortez, Mylord ; je ne vous reverrai plus.

Ce fut en vain que lord Raymond voulut renouveler ses protestations, miss Summers retourna la tête et cessa de lui répondre. Le vieil Austin, témoin de cette scène, et s'appercevant combien elle était pénible pour la malheureuse Rose, pressa vivement le lord de s'éloigner ; il sortit enfin de la chaumière avec la rage dans le cœur et désespéré, non point de son crime, mais de l'imprudence

avec laquelle il avait laissé pénétrer ses véritables desseins. Le courage de l'indignation et le violent repoussement que la vertu sait opposer au vice aussitôt qu'elle l'apperçoit, avaient soutenu les forces de miss Summers, et l'avaient rendue capable de chasser son séducteur de sa présence, avec une sorte de froideur et de mépris mille fois plus puissans que la colère; mais aussitôt qu'il eut disparu, ses malheurs se présentèrent à sa pensée dans toute leur étendue. Séparée de ses amis, méprisée par eux, trompée, avilie par l'homme que son cœur avait cru digne de sa confiance et de sa tendresse, sans crédit, sans argent, victime de son imprévoyance, n'ayant plus d'autre estime à espérer sur la terre que la sienne propre, elle tomba dans une sorte d'agonie, sans pouvoir arracher ses pensées de ce désolant tableau. Au milieu des plus affreux dé-

chiremens, la sensibilité de son ame n'avait pu s'éteindre; elle existait encore; mais, restée sans objet pour la fixer, elle ne faisait que rendre plus intolérables les douleurs que lui causait la conduite perfide de lord Raymond.

CHAPITRE VI.

Aventure étonnante.

Heureux, dit Sancho, celui qui le premier inventa le sommeil! Est-il un être qui n'aime pas à dire que louée soit à jamais la céleste bonté, qui donna au sommeil le pouvoir bienfaisant de suspendre la douleur et de répandre son baume passager sur les misères humaines? Ah! combien sont douces et rafraîchissantes les heures de l'obscurité pour l'ame innocente et paisible qui sommeille!

Mais combien sont insupportables et terribles les éternelles heures de la nuit, pour celui qui se retourne en vain sur sa couche hérissée d'épines! Il lui semble que le profond silence de la nature conspire avec ses maux pour opprimer son ame. C'est alors que le désespoir règne d'une manière triomphante; aucun rayon consolant ne perce les tristes ombres. L'imagination perd le pouvoir de s'égarer à son gré; la pensée voudrait en vain échapper aux horreurs qui la tourmentent; il est brisé, le pinceau magique avec lequel elle peut tout embellir; dévorée par son ardeur inquiète, amoureuse de spectres, poussée par l'effroi, elle appelle la mort; elle s'élance vers la tombe dans l'espoir d'y ensevelir ses maux. Une pareille nuit n'avait jamais existé pour Rose; pour la première fois, elle venait d'en éprouver le supplice.

Dès qu'il fit jour, elle reçut une lettre de lord Raymond ; elle la plaça sous une enveloppe et la renvoya sans l'ouvrir, après y avoir joint ces mots.

Rose à lord Raymond.

« Vos lettres n'ont plus le pouvoir « d'intéresser ma curiosité ni mon « cœur; conservez votre artificieuse « éloquence pour de nouvelles victimes ; elle ne peut plus réveiller « en moi que le sentiment du mépris. « On pourra me pardonner l'erreur « que m'a fait commettre mon imprévoyante et crédule confiance; « mais je mériterais tous les mépris, « et mon ame serait entièrement dégradée, si je consentais à recevoir « de nouvelles lettres du séducteur « dont le masque perfide a été brisé « sous mes yeux. Si votre amour-propre vous porte à croire que je « sacrifie à mon honneur offensé les

« sentimens secrets de mon cœur,
« apprenez, Mylord, que je n'aimais
« en vous que les vertus que vous
« n'avez pas. Je doute que jamais les
« remords s'élèvent dans votre ame
« pour me venger de votre injure;
« mais sachez du moins que je ne
« suis point assez faible pour accor-
« der des regrets à celui que je mé-
« prise.... Adieu. »

Après avoir envoyé ce paquet, miss Summers écrivit à mistriss Evelyn tous les détails de la bassesse de lord Raymond; sa lettre la remerciait en même-temps de sa bienveillance et des excellens conseils qu'elle lui avait donnés.

Les seuls liens qui l'attachaient à sa solitude étaient rompus; et, si elle eût suivi les impulsions de son cœur, elle serait partie sur-le-champ pour l'Irlande; mais, d'après les bontés de mistriss Evelyn, elle trouvait ingrat et peu sage d'exécuter une pa-

reille démarche sans l'avoir consultée ; car elle sentait bien qu'elle ne devait plus se conduire d'après elle seule. Elle s'imagina en même temps que la lettre que cette dame lui avait promis d'écrire à madame Fitz-Osborne faciliterait son rapprochement avec sa bienfaitrice.

Elle passa plusieurs jours dans la solitude. M. Lewis, qui se portait mieux, se présenta pour la visiter ; mais Austin, se conformant aux ordres de sa maîtresse, s'excusa de le recevoir, en disant qu'elle était malade et qu'elle reposait : mistriss Evelyn était seule exceptée de cette défense générale.

Un soir, un jeune garçon vint avertir Austin qu'un de ses amis désirait lui parler dans l'auberge voisine. Cette circonstance, toute légère qu'elle était, releva les espérances de miss Summers ; elle pensa que ce message pouvait la regarder.

Elle fit partir Austin en le priant de revenir sans délai. Un moment après son départ, la servante vint lui dire qu'un homme à cheval apportait une lettre, avec l'ordre exprès de ne la remettre qu'à Rosy, la fille du jardinier Austin. Persuadée que cette lettre lui était apportée par un courrier de madame Fitz-Osborne, elle courut précipitamment à la porte avec l'espoir de reconnaître dans le messager un des anciens domestiques de sa bienfaitrice : elle trouva l'homme qui l'attendait à la porte de la chaumière; mais l'obscurité l'empêcha de reconnaître ses traits. — Vous avez une lettre pour moi, lui dit-elle; qui vous a chargé de me l'apporter?

Cette lettre, lui répondit-il, est pour Rosy, la fille du jardinier Austin, est-ce vous?

Oui, lui dit-elle, donnez-la-moi.

Puisque je vous trouve si à propos, dit cet homme, j'aurai bientôt terminé l'affaire dont je suis chargé. En achevant ces mots, il donna un coup de sifflet si perçant, qu'il fit frémir la malheureuse miss Summers. Dans l'instant même quatre hommes sortirent de derrière la haie, s'élancèrent sur elle, et la portèrent presque morte d'horreur et d'épouvante dans la prairie voisine, au bout de laquelle une voiture les attendait. Après l'avoir placée dans cette voiture, l'homme qui lui avait d'abord parlé se mit à côté d'elle, en appuyant fortement sa main sur sa bouche, pour lui ôter le pouvoir de crier, et en la tenant étreinte dans un de ses bras. On traversa rapidement le village ; mais les précautions prises pour l'empêcher d'appeler à son secours étaient inutiles, car sa terreur l'avait privée de tout sentiment, et son évanouissement dura plus d'une heure. Les mou-

vemens et les cahots de la voiture ayant rappelé sa connaissance, elle sentit l'horreur de sa situation. Elle reconnut, au clair de la lune, qu'on la conduisait au travers de vallées obscures, et les chemins devinrent si mauvais, qu'il fut indispensable de ralentir la marche des chevaux; elle profita de ce moment pour faire entendre ses cris; mais, repoussés par les échos des montagnes voisines, ils revinrent à ses oreilles sans avoir été entendus par personne, et ils ne servirent qu'à redoubler sa terreur et son désespoir.

CHAPITRE VII.

Nouvelle surprise.

L'HOMME qui tenait miss Summers fortement serrée dans ses bras, lui rendit enfin plus de liberté de se mou-

voir, en lui disant, vous pouvez à présent pleurer, et même crier à votre aise, aucun humain ne peut vous entendre; imitez, autant qu'il vous plaira, les chants des corbeaux et des chouettes de ces déserts.

Qui que vous soyez, lui dit-elle, apprenez-moi donc quel sort vous me destinez, et, si votre cœur conserve quelque sentiment d'humanité, prenez pitié de moi.

Non, par mon ame, s'écria cet homme avec une brutale insolence, vous avez le sort que vous méritez, et je trouve qu'il convient mal à la fille d'un jardinier de se plaindre comme une princesse de théâtre.

Vous êtes dans l'erreur, lui dit-elle, je ne suis point ce que je parais être; et, si vous attachez du prix à l'argent, votre récompense dépassera vos espérances.

De l'argent, répéta le coquin avec un sourire moqueur, ce ne peut être

celui de votre vieux père; ce n'est point en vendant des légumes et des fruits que l'on peut en gagner beaucoup.

Ce n'est point Austin qui m'en donnera, j'ai des ressources bien supérieures aux siennes; je n'ai point d'argent sur moi; mais si vous me rendez la liberté, je vous donnerai mon billet pour toucher à vue cent guinées.

Et qui voudra de votre billet?

La dame à laquelle je l'adresserai vous les donnera sur-le-champ.

Où demeure-t-elle cette dame?

En Irlande.

Je vois, mon enfant, que la terreur vous a tourné la tête, et vous fait dire ces sottises.

Votre maître, dit Rose avec indignation, quelque méprisable qu'il soit, ne vous a sûrement pas ordonné de me traiter avec cette insolente rudesse.

--Il ne m'a pas donné d'instruction sur ce point, et je crois qu'il s'embarrasse fort peu comment je vous traite; mais je suis horriblement fatigué; laissez, je vous prie, reposer votre langue, afin que je puisse dormir quelques heures.

Rose, désespérant de faire aucune impression sur l'esprit d'un conducteur aussi sauvage, ne chercha plus à troubler son sommeil; il appuya sa tête de l'autre côté de la voiture, et s'endormit profondément. Elle examina si elle ne pourrait point s'échapper; mais elle en sentit l'impossibilité en voyant la voiture entourée d'hommes à cheval.

Le sommeil de son brutal conducteur se prolongea jusqu'au lever du jour, et lui donna le temps de s'abandonner à ses réflexions. En se rappelant que lord Raymond avait juré qu'elle n'appartiendrait jamais à Fitz-Osborne, elle ne douta point que cet

enlèvement ne fût exécuté par ses ordres.

Quelque grande que fût sa terreur, son indignation la surpassait encore. Elle croyait déjà voir lord Raymond à ses pieds, s'efforçant d'obtenir le pardon de son indigne procédé, et elle ne doutait pas que l'inflexible sévérité qu'elle lui opposerait le déterminerait à lui rendre sa liberté. Son cœur n'éprouvait plus pour lui que du mépris, elle ne le trouvait même plus digne de sa haine.

Au lever du jour, son conducteur ayant jeté les yeux sur elle, lui dit: Je ne croyais pas dormir aussi près d'une très-jolie fille. La figure hideuse, ignoble et brutale de cet homme lui fit détourner les yeux avec horreur. Elle ne s'étonna point qu'il eût été choisi pour conduire une pareille entreprise; mais elle ne pouvait comprendre comment lord Raymond avait assez oublié la considé-

ration qu'il lui devait, pour n'avoir point donné l'ordre de la traiter avec décence et respect.

On s'arrêta le matin, pour faire rafraîchir les chevaux, dans une maison isolée, au pied d'une montagne. Elle n'apperçut, en y entrant, qu'un vieillard, une femme et quelques enfans, qui ne parlaient que la langue galloise. Elle était d'ailleurs trop surveillée pour avoir la possibilité de leur parler. On lui servit à déjeûner. Elle s'efforça de manger dans la crainte de voir épuiser ses forces.

Après ce repas, ils continuèrent le voyage par des routes non fréquentées, à travers les montagnes et les bruyères. Ils s'arrêtèrent une seconde fois dans la journée. Miss Summers, convaincue de l'impossibilité de s'échapper, se laissa conduire sans opposer aucune résistance. La nuit devint orageuse et très-noire.

Quel diabolique et long voyage! dit le conducteur en se frottant les yeux, et regardant par la portière de la voiture; mais je crois que nous approchons : voici les tours de votre nouvelle demeure : je vous permets de les regarder. Vous les trouverez assez fortes pour vous faire désespérer d'en sortir.

Elle essaya de regarder; mais l'obscurité ne lui laissa distinguer qu'une ancienne forteresse située au milieu des montagnes, et paraissant tomber en ruines. Son cœur frissonna d'horreur à la vue de cette solitude où personne ne pourrait venir à son secours. En approchant des murailles, les pierres et les décombres, semés de toutes parts, empêchèrent la voiture d'avancer. Il fallut gagner à pied la cour intérieure. On la fit entrer dans une grande et triste salle où elle rencontra une vieille femme et un jeune homme en livrée, qui

dit au conducteur que son maître avait ordonné de lui amener la jeune dame aussitôt qu'elle serait arrivée. Ce traitement peu respectueux redoubla l'indignation de miss Summers, et son esprit se prépara à l'entrevue qu'elle allait avoir avec l'auteur de son enlèvement qu'elle croyait toujours être lord Raymond. Après avoir traversé des passages étroits et quelques appartemens inhabitables, on lui fit encore parcourir une longue galerie, au bout de laquelle une porte entr'ouverte laissait appercevoir de la lumière. Arrivée jusqu'à cette chambre, elle vit un homme assis à côté d'une table, et lisant attentivement une gazette qui empêchait de voir son visage. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, cet homme jeta la gazette sur la table, et, saisissant sa main, il lui dit : Soyez la bien venue et la maîtresse de ce château enchanté.

Miss Summers témoigna le plus grand étonnement au son de la voix et à la vue d'un homme qui lui était inconnu.

Votre surprise me paraît extrême, lui dit-il; qui donc espériez-vous trouver ici?

— Une autre personne, Monsieur.

— Et quelle est cette personne?

— Il me semble, Monsieur, que le complice et l'exécuteur des ordres de lord Raymond devrait se dispenser de me faire une semblable question.

— Commencez par vous asseoir, et prenez quelques rafraîchissemens dont vous devez avoir besoin. J'ai beaucoup entendu parler de la séduction de vos charmes, continua-t-il en la regardant fixement, je trouve qu'on ne les a point exagérés; vous êtes effectivement une très-jolie personne, et digne d'être l'héroïne d'une pareille aventure.

Cette manière de lui parler déconcerta miss Summers autant qu'elle l'étonna ; elle ne pouvait concevoir comment l'agent du lord Raymond se permettait de lui parler avec cette familiarité si peu respectueuse.

Asseyez-vous donc, lui dit l'étranger, dont la figure annonçait un homme de trente-cinq ans ; je veux vous verser un verre de vin ; vous me paraissez très-fatiguée et encore plus agitée. J'espère que vos conducteurs vous ont traitée avec respect?

Les fauteurs d'une infâme entreprise, lui dit-elle, ne savent respecter personne.

Je vois bien, lui dit-il en riant, que je dois prendre ma part dans cette réflexion; car je suis aussi complice de cette affaire ; mais savez-vous qui vous a fait enlever ?

— Je ne le sais que trop, et lord Raymond doit vous remercier de votre exactitude à remplir ses or-

dres, quelqu'indignes qu'ils puissent être.

— Vous êtes sans doute bien contrariée de ne point le trouver ici. Mais parlons raisonnablement, quelque charmante que vous soyez, comment la fille d'un jardinier peut-elle avoir la prétention de s'élever jusqu'à la pairie?

Il est affreux, dit-elle en fondant en larmes, d'ajouter la dérision à des souffrances intolérables.

Reprenez vos sens, lui dit-il, séchez vos larmes, et pardonnez-moi cette plaisanterie. Mais ne pourriez-vous pas me regarder comme le suppléant de lord Raymond, et me traiter avec les mêmes bontés que vous auriez pour lui? Je mérite peut-être plus de considération que vous ne le pensez.

— Je ne puis voir en vous que l'infâme instrument d'une action détestable.

—Vous avez des réponses bien dures et bien tranchantes : elles m'étonnnent, je vous l'avoue, dans la bouche de la fille d'un jardinier. Répondez-moi cependant, je vous prie : connaissez-vous les motifs qui ont porté lord Raymond à vous faire enfermer dans ce château fort?

— Si j'avais été capable de céder à ses déshonorantes demandes, il ne m'aurait point fait enlever.

—C'est-à dire que vous avez voulu le forcer de capituler d'une manière honorable pour vous; mais ignorez-vous donc que vous avez pour rivale une dame aussi distinguée par sa naissance et sa fortune qu'elle est disgraciée par la nature?

— Lord Raymond, Monsieur, ne vous a point fait sa confidence entière; plus de sincérité de sa part vous aurait prouvé que je mérite les égards et la compassion de ceux qui me traitent avec ironie et dureté.

— Vous pouvez parler à votre aise contre ce chevalier discourtois; je vous permets même de le haïr. Je mérite beaucoup plus que lui votre confiance, et si vous voulez bien me l'accorder, je vous promets la plus entière discrétion.

Hélas! s'écria la malheureuse Rose en élevant ses bras vers le ciel, mon malheur peut donc encore être augmenté! Je n'en puis plus....

Je vous demande pardon, s'écria vivement l'étranger, je suis blâmable de vous avoir ainsi tourmentée. Vous me paraissez vraiment malade, continua-t-il en voyant la pâleur mortelle qui avait succédé au rouge de l'indignation. Vous tremblez; de grace, chassez cette terreur; je vous jure, sur mon honneur, que vous n'avez rien à craindre ici: cependant vous ne pouvez pas être libre, du moins pour quelque temps.

Rose ne put entendre ces assu-

rances. L'inquiétude et la curiosité avaient jusque là soutenu ses forces; mais, abymée de douleur, et vaincue par la fatigue, elles venaient de l'abandonner, et l'étranger n'eut que le temps de la soutenir pour l'empêcher de tomber sur le plancher.

En revenant à elle, elle se trouva sur un lit, dans une autre chambre entourée de l'étranger, de la vieille femme et de quelques domestiques.

— Dieu merci, vous vivez encore, lui dit l'étranger avec l'air du plus vif intérêt. Tranquillisez-vous, je vous en supplie; je crains que les misérables auxquels vous étiez confiée ne vous aient trop effrayée et fatiguée; c'est une infernale canaille; si je vous avais connue, vous ne seriez jamais tombée en leur pouvoir; mais soyez certaine que désormais aucun d'eux n'approchera de vous.

Cette assurance lui procura quelque consolation, et des larmes abon-

dantes la soulagèrent encore davantage. Elle consentit à boire un peu de vin. L'étranger voulait que la vieille femme restât près d'elle pendant la nuit; mais, redoutant tout ce qui l'environnait, elle pria si vivement de la laisser seule, que l'étranger consentit à ses desirs.

CHAPITRE VIII.

Conversation.

Dès que miss Summers se trouva seule, elle courut à la porte; mais elle était fermée de manière à rendre ses efforts inutiles. Tous les dangers de sa situation se présentèrent à son esprit. Elle se jeta sur un siége. Pendant une heure, elle resta dans une sorte de délire, dont elle sortit comme on s'éveille d'un rêve terrible. Ses yeux égarés se promenè-

rent autour d'elle; les murs de sa vaste chambre étaient recouverts par une antique tapisserie dont le temps avait rembruni les couleurs. Les rideaux de son lit n'étaient plus que des lambeaux, et les soutiens, depuis long-temps la proie des vers, menaçaient de tomber en poussière. S'appercevant que sa lumière était prête à s'éteindre, elle regarda tristement autour d'elle. Ses yeux se fixèrent sur un personnage qui représentait Lucrèce dans l'instant où elle vient de se percer le sein avec un poignard. Cette vue lui fit éprouver une horreur soudaine; elle courut à la seule fenêtre qui servait à donner du jour à ce lugubre appartement; elle reconnut en l'ouvrant qu'elle était placée au-dessus d'un précipice dont elle ne pouvait mesurer la profondeur. Un violent bruit d'eau lui fit comprendre qu'un torrent coulait au pied de cette partie du château. Le

repos ne semble plus exister pour le désespoir ; elle passa la nuit entière à la fenêtre, écoutant les sifflemens du vent et les sinistres cris des oiseaux de nuit. Elle attendait ardemment le retour de la lumière, comme si les rayons du soleil avaient le pouvoir de dissiper les sombres pensées de la douleur. Le jour parut enfin, mais son approche était lent; aucun nuage doré n'annonçait l'arrivée du matin ; seulement une pâle aurore découvrit à sa vue les ruines qui l'environnaient. Trois des côtés de la vallée, dans laquelle était situé l'édifice, étaient surmontés par une chaîne de montagnes ; des bois épais en couronnaient une partie ; le reste n'offrait aux regards que des masses énormes de rochers dépouillés de verdure; à l'ouverture de la vallée, on découvrait un terrain marécageux et sans bornes. L'eau qui frappait avec fureur le pied de cet antique monu-

ment semblait en saper les fondemens et le menacer d'une destruction prochaine, et l'éternel brouillard qui couvrait le fond du précipice augmentait par son obscurité la terreur qu'inspirait ce lugubre séjour.

Notre cœur sympathise quelquefois avec les objets qui nous environnent. Les sentimens de miss Summers lui parurent si bien d'accord avec ces désolans tableaux, que l'horreur qu'elle avait éprouvée pendant le cours de la nuit se changea bientôt en une sombre mélancolie. Elle resta près de cette fenêtre dans une sorte d'immobilité, jusqu'à l'instant où l'on vint ouvrir la porte. La vieille femme, effrayée à la vue du désordre que faisaient appercevoir tous les traits de la captive, ressortit promptement en poussant un cri lamentable; elle reparut un moment après suivie par l'étranger. Rose, en le

voyant s'approcher d'elle, saisit fortement la fenêtre de ses deux mains, comme si elle avait voulu s'élancer au fond du précipice.

— Pourquoi donc cette terreur? lui dit-il. Vous n'avez pas reposé pendant la nuit?

— Il n'y a plus de repos pour moi! lui dit-elle.

Le désordre de ses yeux, les larmes qu'ils répandaient et le violent tremblement de son corps, inspirèrent la plus vive compassion à l'étranger. Après un moment de silence, il lui dit : Serait-il possible qu'il y eût quelque méprise dans cette affaire? N'êtes-vous pas la fille du vieil Austin, la favorite de lord Raymond?

Ce nom funeste colora vivement le visage de Rose.

— Cette rougeur vous trahit, dit l'étranger; si lord Raymond se présentait, il obtiendrait de vous plus d'indulgence que l'homme que vous

croyez être l'exécuteur de ses ordres.

— L'un et l'autre sont également méprisables à mes yeux.

— Cependant, reprit l'étranger, si les rapports sont vrais, lord Raymond n'a point à se plaindre de votre haine.

— Je ne le hais que depuis qu'il l'a mérité par son infâme conduite.

—Quelle a donc été cette conduite?

Rose ne répondit à cette question que par un coup d'œil rempli de mépris.

— Observez, lui dit-il, que vous êtes en mon pouvoir; nul secours ne pourra vous arracher de cette forteresse. Vous devez me traiter avec plus de politesse; et, quoique l'on vous ait peinte à mes yeux comme une fille méprisable et dépravée, vous m'inspirez assez d'intérêt pour me donner le desir de vous consoler: ne refusez pas de venir dejeûner avec moi; je vous laisserai la liberté de

parler, et, croyez-moi, soyons ensemble d'une manière raisonnable. En disant ces mots, il lui présenta la main, qu'elle n'osa refuser, réfléchissant que toute résistance lui serait inutile.

— Si votre cœur est aussi froid que votre main, lui dit-il, il est entièrement glacé. Lord Raymond déciderait mieux cette question; parlez-moi franchement, l'aimez-vous?

— Non, je ne l'aime pas.

— Pourquoi donc receviez-vous ses visites?

— Je ne connaissais pas son caractère, et je croyais ses vues honorables.

— Comment avez-vous pu croire sérieusement qu'un homme de l'ordre de lord Raymond s'unirait à la fille d'un jardinier? Je reconnais que vous avez des qualités supérieures à votre naissance; mais vous sa-

vez qu'elles ne peuvent suffire, et lord Raymond a toujours dû vous supposer assez de sagacité pour croire que vous devineriez ses véritables projets.

— Je vois, lui dit-elle, qu'il ne vous a pas fait sa confidence entière; je ne suis pas la fille d'Austin.

— Et qui donc êtes-vous?

— Si lord Raymond, qui vous connaît, ne vous a pas jugé digne de sa confiance, quel droit avez-vous à la mienne, moi pour qui vous êtes étranger?

— Vous êtes indéfinissable; mais si lord Raymond s'offrait à vos yeux, comment serait-il reçu par vous?

— Comme un homme que j'abhorre, comme le monstre qui a détruit ma paix, trahi ma confiance et flétri ma réputation. Oh, Monsieur, continua-t-elle en levant sur lui des yeux baignés de larmes, vous dont les manières et l'apparence annoncent un

homme d'une naissance élevée, comment avez-vous pu vous rendre l'instrument d'une entreprise infâme ! L'innocence et l'honneur sont-ils incompatibles avec la pauvreté ? Devais-je être la proie du libertinage et la victime de l'ignominie, parce que je suis orpheline et sans soutiens?

— On m'a certainement trompé, dit l'étranger.

— Oui, Monsieur, on vous a trompé. Si j'avais voulu me dégrader, on n'aurait pas eu besoin de recourir à la force : lord Raymond peut-être évite de se présenter devant moi, dans l'espoir que mon ressentiment pourra s'épuiser à la longue; mais ne permettez pas qu'il s'abuse; chaque moment ajoute à ma haine contre l'auteur de mes maux, et la mort est moins terrible pour moi que l'idée de le revoir.

Sa beauté, son désespoir, et l'énergie de ses manières affectaient vive-

ment l'étranger, qui ne se lassait point de la regarder et de l'écouter avec admiration.

— Le mal que vous m'avez fait, continua-t-elle, n'est pas encore irréparable ; rendez-moi la paix et la liberté : je ne suis point une créatu re artificieuse comme on a voulu vous le faire croire ; s'il n'était pas au-dessous de vous de vous offrir de l'argent, j'oserais vous en promettre au-delà de vos espérances. Mais si vous préférez le noble tribut du cœur tel qu'on ose l'offrir au ciel, j'aurai pour vous la plus parfaite reconnaissance et une sincère vénération.

— Etonnante créature ! dit l'étranger ; qui que vous soyez, on ne peut vous résister, et vous avez le pouvoir de me faire croire tout ce que vous voudrez.

Promettez-moi la liberté, lui dit-elle, je n'aurai plus de secret pour vous.

— Je ne le puis pas à présent ; j'ai

aussi mes secrets; mais je vous donne ma parole que vous n'avez rien à craindre dans ce château. Il faudra que je vous quitte dans une demi-heure, et, si vous le desirez, aucun homme n'entrera dans cet appartement qui vous est destiné jusqu'à mon retour.

— Je le desire vivement.

— Quoi! lord Raymond lui-même ne serait pas admis?

— Jamais, jamais je ne veux le revoir: quand reviendrez-vous?

— Vous desirez donc mon retour?

— Une captive desire l'instant qui lui rendra sa liberté. J'espère qu'à votre retour vous m'en apporterez l'heureuse nouvelle.

— C'est ce que je ne puis encore vous promettre; cette affaire est très-étrange; je n'ai pas le pouvoir d'ouvrir les portes de votre prison, quoique j'en aie le desir; mais, pour ma propre justification, je vous avoue

que je ne suis pas le vil émissaire de lord Raymond. Les apparences qui vous portent à le croire sont fausses. Voulez-vous à présent satisfaire ma curiosité, et me dire qui vous êtes?

Rose, sentant que ses forces étaient prêtes à l'abandonner, le pria de différer cet éclaircissement jusqu'à son retour, et il y consentit.

Ils s'assirent pour déjeûner. Elle essuya ses larmes et s'efforça de manger, dans l'espoir qu'en lui montrant de la confiance elle le disposerait à agir d'une manière généreuse. L'étranger, fixant les yeux sur elle, essaya plusieurs fois d'engager la conversation; mais, abymée de tristesse, elle ne put lui répondre que par monosyllabes.

Après le déjeûner il tira sa montre. Comme je suis paresseux! s'écria-t-il, soixante milles en six heures! J'aurai de la peine à les faire; adieu, mon aimable pupille; car je

ne veux plus vous donner l'horrible nom de ma captive. Nous quittons-nous bons amis ?

Je l'espère, lui dit-elle.

Hé bien, essuyez vos larmes ; elles obscurcissent le lustre de vos yeux. Combattez votre chagrin, efforcez-vous de retrouver plus de tranquillité. Combien il vous serait possible d'embellir pour moi cette retraite ! Je vois avec peine que les domestiques que je laisse à vos ordres ne parlent pas votre langue : c'est un inconvénient auquel il faut vous soumettre. Adieu, fille aimable, ne craignez rien pour votre sûreté. Je reviendrai le plus tôt que je pourrai, car je sens déjà que loin de vous les momens me paraîtront des siècles.

CHAPITRE IX.

Continuation.

L'étranger partit. Les terreurs de Rose n'étaient plus aussi grandes; mais sa position lui laissait toujours la plus vive inquiétude. Quel pouvait être cet étranger complice de ceux qui l'avaient fait enlever? Elle ne pouvait croire à l'assurance qu'il lui avait donnée qu'il n'était pas l'agent de lord Raymond. Perdue dans de vaines conjectures, le temps s'écoulait, et la vieille femme entra pour lui servir à dîner. Rose ne voulut point approcher de la table malgré les signes de la bonne femme qui l'engageait à manger. Le soir on lui servit du thé et du café: la vieille lui témoigna tant de douleur de son obstination à ne rien prendre, qu'elle accepta quelque nourriture. La nuit elle se jeta toute

habillée sur son lit; elle dormit même par intervalles.

Trois jours bien longs et bien mélancoliques s'écoulèrent de la sorte. La malheureuse captive, fatiguée et désespérée, commençait à desirer le retour de la seule personne qui pouvait lui donner des éclaircissemens presqu'aussi vivement qu'elle avait desiré de le voir s'éloigner.

Le soir du quatrième jour elle entendit ouvrir la porte de la galerie, et l'étranger s'avança dans la chambre, suivi par la vieille femme qui portait une petite valise.

Ma chère fille, lui dit l'homme en entrant, vous ne pouvez concevoir combien j'avais d'impatience de vous revoir; daignez m'accorder une récompense de mes peines, en me permettant de baiser votre main. Voilà des effets que je vous apporte, vous devez en avoir besoin. Excusez-moi de ne vous les avoir pas procurés plus

tôt ; mais je ne pouvais confier à personne le secret de votre retraite.

Rose le remercia sincèrement de cette obligeante attention, dont son extrême douleur l'avait empêchée jusque là de sentir le besoin.

Vous vous êtes sans doute beaucoup occupée, lui dit l'étranger, du souvenir de votre chevalier.

— Je n'ai pensé qu'à mon malheur, et aux fers qui me lient.

— Parlons d'autre chose, je vous en supplie ; je n'ai vu jusqu'à présent que vos pleurs ; elles ne vous empêchent point d'être belle ; mais je sens que vous devez être irrésistible lorsqu'un doux sourire paraît sur vos lèvres ; soyez assez bonne pour m'accorder un sourire.

Rose ne put répondre que par des larmes. Je vous croyais généreux, lui dit-elle, et vous vous faites un jeu de mon désespoir !

Cette réflexion rendit l'étranger

plus sérieux. Je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de vous rendre le repos et la liberté. Je ne le puis à présent; soyez certaine du moins que je ferai tout ce qui pourra dépendre de moi.

Si vos intentions pour moi sont bonnes, lui dit-elle, qui peut vous empêcher de les exécuter? Je suis dans votre maison, vous en êtes le maître, vos ordres en feront ouvrir la porte. Vous regardez comme injurieux pour vous le soupçon qui me fait croire que vous êtes l'agent de lord Raymond; pourquoi donc résistez-vous aux sentiments d'humanité qui vous pressent de plaindre et de secourir une orpheline innocente que l'on opprime? Oh! Monsieur, souvenez-vous que Dieu récompense les bons et punit les méchans: c'est au nom de ce Dieu de justice que je me prosterne à vos pieds, pour implorer votre compas-

sion. Cédez aux cris de votre conscience, et ne soyez pas sourd à la voix du malheur.

Étonnante créature! s'écria-t-il en tombant lui-même à genoux. Aurais-je été mal informé? Tu parais bonne et vertueuse autant que tu es spirituelle et belle! Quelque fatale imprudence vous a-t-elle privée de la protection de vos amis et des priviléges de votre naissance? Votre élégance, votre langage et vos sentimens me prouvent que vous ne pouvez pas être la fille d'un simple paysan.

— Oui, Monsieur, une fatale, mais non coupable imprudence m'a privée de la protection de mes amis. J'étais à l'abri des piéges dont je me trouve environnée. Je n'ai plus de motifs pour me taire; apprenez l'histoire des malheurs que je ne dois qu'à mon imprévoyance. Rose alors se mit à raconter à l'étranger toutes

les particularités de sa vie. Il l'écoutait avec la plus grande attention. La vérité possède une force irrésistible qui triomphe de tous les doutes. Mille témoins n'auraient pas prouvé plus sûrement la vérité de sa narration, que son langage plein d'expression et de simplicité.

Vous êtes un ange, lui dit-il en lui baisant respectueusement la main; lord Raymond n'était pas digne du bonheur qu'il a eu la sottise de laisser échapper. Cependant il obtiendrait facilement sa grace, s'il venait vous assurer de son repentir, et vous offrir sa main?

— Non, Monsieur, il n'exciterait en moi que le mépris. Il espère vainement fatiguer mon ressentiment; je ne cherche point à vous cacher qu'il m'a été cher aussi long-temps que je l'ai cru vertueux et sensible; mais depuis qu'il m'a laissé voir la bassesse et la méchanceté de son

cœur, il n'est plus pour moi qu'un objet d'horreur.

Je suis charmé, lui dit l'étranger, de vous voir penser de la sorte; je ne cherchais qu'à m'assurer de vos sentimens pour lui. Ne craignez pas qu'il vous donne la peine de le refuser; vous l'honorez trop en le croyant capable de se repentir; il a depuis trop long-temps l'habitude de braver les reproches de l'innocence outragée.

— Comment est-il possible, Monsieur, que vous conserviez votre liaison avec un homme dont vous connaissez et méprisez si bien la perversité?

— Je ne veux pas chercher à vous tromper, ou feindre des vertus que je n'ai pas. Aussi faible que le plus grand nombre des hommes, j'ai beaucoup de reproches à me faire, et les charmes d'un amour sans liens peuvent aussi me séduire; mais ja-

mais je n'emprunte un masque perfide. L'agitation que montrait l'étranger, en disant ces mots, causa quelque effroi à miss Summers : elle se leva de sa chaise, et parut vouloir sortir de l'appartement.

Pourquoi chercher à me fuir ? lui dit-il ; j'ai fait aujourd'hui plus de soixante milles pour presser le moment de vous revoir. Consentez à m'écouter : vous êtes une créature divine, trop ange sûrement pour mes desseins ; mais je ne vous en admire que davantage. Pourquoi ne m'accorderiez-vous pas la place que cet indigne lord Raymond occupait dans votre cœur ?

— Vous oubliez, Monsieur, que lord Raymond est votre ami.

— Lui, mon ami ! il n'a nul droit à ma confiance, à mon estime, et il me connaît trop pour me demander de servir ses infâmes projets. Oubliez cet homme qui ne mérite

pas votre souvenir; il a toujours été indigne de votre attachement, vous, la plus aimable de votre sexe. Puisque vous êtes abandonnée par le reste de l'univers, attachez-vous à cette profonde solitude, où vous rencontrez un ami qui se croira le plus heureux des hommes si vous ne rejetez point ses plus tendres sentimens.

— Ainsi, vous me proposez d'aimer mon geolier.

— Cette réponse est bien dure..... mais vous avez le droit de la faire. Laissez-moi du moins l'espoir qu'en vous rendant la liberté vous pourrez partager l'amour dont je ne puis me défendre.

L'amour, vous le savez, lui répondit miss Summers, s'empare malgré nous de nos cœurs; mais ce n'est point le désespoir qui le fait naître, et la vraie générosité n'impose jamais de lois.

L'étranger l'écoutait avec attention. Après qu'elle eut cessé de parler, il devint pensif et parut méditer quelque plan. Rose, inquiète et désolée, s'efforça vainement de retenir ses larmes. La vue de sa douleur sembla causer de l'impatience à l'étranger. Je conçois, lui dit-il, que votre situation vous alarme; mais, si vous ne m'avez point trompé dans le récit que vous m'avez fait, je pourrai peut-être vous servir mieux que vous ne le croyez.

Je n'ai jamais trompé personne, lui dit-elle.

Je le crois, répondit l'étranger; vos paroles ont sur moi le pouvoir de la vérité. Accordez-moi quelque confiance; je ne veux pas ajouter à vos maux, oh! non, soyez-en sûre. Pourquoi ces larmes et cette terreur? Vous êtes affaiblie par les chagrins et les veilles, allez essayer de retrouver du sommeil : je n'ai jamais

manqué à ma parole; ne craignez rien; votre repos ne sera pas plus troublé que si vous étiez gardée par les anges.

Rose, calmée par cette assurance, et entraînée par la sensibilité qui la portait quelquefois au-delà des bornes de la prudence, prit sa main qu'elle serra dans les siennes, en lui disant : Que Dieu récompense votre compassion pour une malheureuse orpheline.

Arrêtez, lui dit-il en retirant sa main, je veux sincèrement vous respecter; mais souvenez-vous que j'ai besoin que votre vertu m'en impose. Réprimez ce mouvement trop caressant; il est trop dangereux et pour vous et pour moi. Je me hâte de vous quitter tandis que j'en ai encore la force.

Après ces mots, il sortit précipitamment, et la vieille femme vint auprès de Rose lui offrir ses servi-

ces. Elle se retira dans sa chambre, très-inquiète et très-affligée des sentimens trop vifs que venait d'exprimer l'étranger. Elle sentit, cependant, en même temps, qu'elle avait en lui une véritable confiance, et, pour la première fois depuis sa captivité, elle goûta du repos pendant la nuit.

CHAPITRE X.

Lettre. Explication.

Rafraichie par le sommeil, Rose en s'éveillant conçut l'espérance que l'étranger lui permettrait d'écrire à madame Fitz-Osborne. L'inquiétude mortelle que devait éprouver son amie, était pour elle le plus insupportable des maux. Remplie de cette idée, après avoir pris quelques-uns des vêtemens que contenait la va-

lise; elle descendit dans la salle longtemps avant l'heure du déjeûner. Elle vit sur la table une lettre qui n'était point achevée : cette lettre n'excita pas d'abord sa curiosité, et le respect qu'elle avait pour le secret des autres la fit s'écarter de la table; mais, se rappelant vivement que cette lettre pourrait lui donner quelque lumière sur sa situation présente, elle pensa que sa captivité lui donnait le droit de profiter du secours que le hasard lui présentait. Décidée par cette dernière pensée, elle lut :

MYLORD,

« Nous sommes tous menacés du « plus grand embarras; la femme « que vous m'avez demandé de faire « enlever n'est point la fille d'un « jardinier. Proche parente des Fitz- « Osborne, elle a été élevée par eux

« en Irlande. Vous savez avec quelle
« répugnance je me suis mêlé de cette
« affaire, qui prend la plus dange-
« reuse tournure; Dès qu'elle aura
« recouvré sa liberté, il n'y a pas
« de doute que ses amis nous feront
« poursuivre en justice. Je prie vo-
« tre seigneurie de me donner ses
« instructions. J'espère que vous sau-
« rez me garantir des suites d'une
« entreprise dans laquelle je ne me
« suis engagé que par zèle pour votre
« service. La jeune personne est d'une
« réputation sans tache, et, si vous
« la voyiez, vous seriez moins sur-
« pris de la passion qu'elle a inspi-
« rée à lord Raymond. Elle pourrait
« enflammer les glaces de la vieil-
« lesse, et j'avoue qu'elle m'a fait
« ressentir son pouvoir.

« Il m'a fallu donner vingt gui-
« nées de plus pour faire cesser les
« murmures de Henry. On ne peut
« contenter la rapacité de ces ma-

« rands. Cette affaire est très-mau-
« vaise et très-dangereuse....»

Rose venait d'achever la lecture de ce fragment de lettre, lorsque l'étranger entra brusquement dans la salle. Vous avez lu ma lettre? lui dit-il.

— Oui, je l'ai lue.

— Comment accordez-vous cette curiosité avec la haute idée que vous avez cherché à me donner, jusqu'à ce moment, de votre délicatesse?

— Dans d'autres circonstances, je ne me serais point permis de la lire; mais une captive a le droit de saisir tous les moyens que le hasard peut lui offrir, pour connaître ce qu'elle doit espérer ou craindre.

— Quelle lumière cette lettre a-t-elle jetée sur votre sort?

— Aucune, je l'avoue; elle n'a fait que redoubler mon étonnement et ma perplexité.

— Cette aventure est effectivement très-étrange; vous avez pu voir que vous êtes confiée à mes soins par la personne à laquelle j'adresse cette lettre. Elle vous apprend en même temps que vous solliciterez vainement de moi votre liberté, car vous ne pouvez me croire assez bas pour manquer à ma parole.

— Une parole donnée à une personne si vile ne peut engager; la véritable bassesse est d'y être fidèle. Quelle est cette personne? Quel est ce lord? Quel intérêt a-t-il à me tenir enfermée dans cette prison, moi qui lui suis étrangère?

— Je ne puis satisfaire votre curiosité; vous me questionnerez vainement. Prenons un autre sujet de conversation.

— Un cœur oppressé revient toujours aux peines qui l'accablent. Je vais cesser mes questions, puisque vous le voulez; mais permet-

tez-moi de vous faire une prière.

— Quelle est-elle ?

— Le récit que je vous ai fait a dû vous persuader que l'estime de ma bienfaitrice est le plus cher et le premier besoin de mon cœur. Songez combien il est cruel pour moi de penser que l'on a pu noircir ma conduite à ses yeux. Je suis également déchirée par l'idée qu'elle peut croire ma dernière fuite volontaire ; elle donne de la vraisemblance aux calomnies élevées contre moi. Permettez que j'écrive ces mots à madame Fitz-Osborne : *Votre Rosine est innocente.* Ils suffiront pour me justifier auprès d'elle ; car elle sait que, malgré les erreurs de mon imprévoyance, je suis incapable de la tromper.

— Comment voulez-vous, mon enfant, que je consente à ce projet ? Je n'aurai point la folie de dévoiler le mystère de votre détention,

j'ai trop d'intérêt à le tenir caché.

—Je n'écrirai que ce peu de mots, vous les lirez.

— Le timbre de la lettre fera tout découvrir. Si j'étais capable de vous tromper, j'accepterais votre lettre. Mais ce serait pour la supprimer. Vous voyez que je veux me conduire avec candeur et générosité. Vous m'avez dit que madame Fitz-Osborne avait formé le projet de vous unir à son fils, et sûrement ce fils vous aime ?

— Il m'a toujours témoigné la plus tendre affection ; mais le sentiment qu'il éprouvait pour moi ressemble à celui d'un frère pour une sœur.

— Vous m'avez dit que le jeune Fitz-Osborne est beau, sensible, aimable; en un mot, que c'est un jeune homme accompli.

— Oui, je vous l'ai dit; il semble unir à la plus séduisante douceur de

notre sexe l'énergie de caractère qui distingue le vôtre.

Cet éloge fit rougir l'étranger, et le rendit pensif.— Il faut, Rose, que vous renonciez à toute correspondance avec les Fitz-Osborne. Je médite un plan qui pourra se réaliser. Vous retournerez alors avec honneur auprès de vos amis. Votre innocence triomphera de la calomnie; mais jusque là il vous faut les oublier.

— Les oublier! s'écria Rose, cesser de penser à ma généreuse amie, à ma mère, à ma bienfaitrice, à l'aimable compagnon de mon enfance! Mes amis, ô vous à qui je dois les seuls biens que l'on n'a pu m'ôter, mon innocence, ma probité, le sentiment consolant et sacré que je ne suis point coupable; non, jamais je ne cesserai de penser à vous, et les plus chères affections de mon cœur seront toujours consacrées à vos vertus.

— Ces exclamations sont par trop romanesques, lui dit l'étranger, en fronçant les sourcils. Vous feriez mieux de réprimer les expressions imprudentes de votre reconnaissance, ou du moins vous devriez la partager avec le seul ami qui peut vous servir, les Fitz-Osborne ne peuvent plus rien pour vous.

— Ils n'en sont pas moins les seuls amis qui me restent.

— Votre conduite me prouve que vous n'en reconnaissez pas d'autres, mon amitié ne vous paraît pas digne d'être acquise.

— Grand Dieu! comment puis-je estimer celui que je ne connais que depuis quelques jours, et que je ne connais que d'une manière affreuse pour moi! l'amitié veut être libre: Jamais l'esclave ne choisira pour ami le tyran qui l'emprisonne et le punit.

— Fort bien, dit l'étranger avec

colère. Je vois, malgré mes généreux procédés, sous quel jour odieux vous me regardez. Il y a des caractères qui ne cèdent qu'aux mauvais traitemens, peut-être..... Il n'acheva pas sa phrase.

— Hélas ! je n'ai point voulu vous offenser.

— Que signifie donc votre langage? Les titres de geolier, de tyran, sont les seuls que vous m'ayez encore accordés.

— Vous avez trop oublié mon malheur. J'ai donc épuisé votre indulgence! Je le vois bien, il ne me reste plus que mes larmes.

— Cruelles larmes que je cause, quelle est votre puissance ? Vous venez de m'offenser par votre orgueil et votre obstination, et je ne puis soutenir votre ressentiment. Quelle étrange impulsion me force à vous adorer, dans l'instant même où vous me traitez avec haine et mé-

pris? En disant ces mots, il saisit ses mains qu'il baisa avec tendresse et dépit. Séchez vos larmes, lui dit-il; je ne veux plus être un insensé. Avant qu'un mois s'écoule, j'espère que vous reconnaîtrez en moi le meilleur et le plus vrai de vos amis.

CHAPITRE XI.

Encore une conversation.

Miss Summers passa encore cinq jours avec l'étranger. Chaque instant paraissait accroître sa tendresse pour elle; cependant il s'obstinait toujours à garder le silence sur les causes de sa captivité. Il se contenait dans les bornes du respect; mais souvent cette circonspection paraissait lui coûter. Elle n'aimait plus lord Raymond; le mépris avait éteint sa tendresse; mais, quoique son cœur eût

repris toute sa liberté, les impétueuses et rudes manières de l'étranger ne pouvaient servir à l'attacher. Son invincible mélancolie le désolait. Il essayait de la distraire, tantôt par des louanges, tantôt par des reproches; et, ses efforts restant tous inutiles, il tombait dans une tristesse qui la remplissait de terreur.

Désolée par le passé, le présent et l'avenir, fatiguée par des alarmes continuelles, et ne pouvant plus supporter ses maux, elle perdit l'appétit; elle ne dormit plus, et sa santé dépérissait aussi visiblement que son courage. Le cinquième soir, pendant qu'elle soupait avec l'étranger, il la vit se détourner pour pleurer.

A la fin, s'écria-t-il, ma patience se lasse. Quel nouveau reproche avez-vous donc à me faire? Votre obstination me tue; je vois que vous voulez mourir.

— Ah! plût à Dieu! s'écria-t-elle,

vous seriez déchargé d'un fardeau bien lourd, et moi d'un plus pesant encore. C'est la grace que je demande au ciel.

— Cruelle fille! vous voulez me déchirer; vous savez que je ne puis plus vivre sans vous. Il me reste encore un espoir qui pourra nous sauver l'un et l'autre. Je ne puis supporter les délais de la poste. Demain je partirai pour Londres. Desirez-vous quelque chose? parlez, accordez-moi le bonheur de vous être agréable.

— Vous pouvez me rendre la liberté.

— La liberté! Rose, je ne le puis, ne me la demandez plus.

— Je n'ai plus rien à vous dire; que pourrais-je encore espérer, lorsque l'humanité n'a plus le droit de se faire entendre?

— Et c'est vous-même qui vous montrez inhumaine en me tourmen-

tant de la sorte. Croyez que je voudrais trouver quelque moyen de vous rendre heureuse. Mais vous me déchirez sans cesse par vos larmes, par votre froideur, par vos craintes et par cette humiliante défiance que vous paraissez conserver, lors même que je vous assure de mes bonnes intentions, en vous les garantissant sur mon honneur.

— Non, Monsieur, je ne forme aucun doute sur votre honneur; je vous crois un excellent homme, et la bonne opinion que j'ai de vous, malgré les apparences qui vous accusent, peut seule soutenir mon courage.

— Oui, je mériterai cette bonne opinion que vous m'accordez. Aimable et douce créature, ne craignez rien; votre innocence et votre pureté vous défendent trop bien; vous devez bannir entièrement votre terreur, si vous ne me regar-

dez pas comme le plus méprisable et le plus brutal des hommes. Je vous en supplie, desirez que mon voyage soit favorable.

— Je vous assure que je ferai des vœux pour qu'il soit tel que vous le desirez.

— N'en ferez-vous pas aussi pour mon retour ?

— Comment n'en ferais-je point, puisqu'il rapprochera l'instant de ma délivrance ?

— Quelle froideur dans vos réponses ! Et comme elle s'accorde mal avec le charme inexprimable de vos yeux ! Que n'ai-je le pouvoir de me faire aimer ! Ce mot seul vous fait frémir.... Est-ce donc une supposition si étrange....

— Ce mot ne me rappelle-t-il point mes malheurs ?

— Il vous rappelle un homme indigne de votre tendresse, un homme probablement marié dans ce moment

à la satisfaction de son avarice, à laquelle il vous a si bassement sacrifiée.

— Cette alliance, Monsieur, était l'ouvrage de son père.

— Le vil courtisan ! Il a su vous le persuader à force de mensonges. Apprenez que pendant qu'il habitait le pays de Galles, pendant qu'il vous entraînait dans ses piéges, il ne cessait point de correspondre avec la puissante famille de lady Eléonor Lesley. Sachez qu'il ne destinait votre tendresse et votre beauté qu'à le dédommager des dégoûts de ce mariage.

— Quel abominable scélérat! s'écria Rose, en rougissant d'indignation.

— Et c'est ce misérable qui a pu toucher votre cœur ! tandis qu'un honnête homme, qui vous aime de toute la tendresse et de toute la sincérité de son ame, ne peut se faire

écouter. Laissez-moi du moins quelqu'espoir pour le temps où je vous aurai fait rendre votre liberté. Pardon, je sens que je vous tourmente, et que vous ne devez appercevoir que vos fers. Adieu, je vais travailler pour vous. Il sortit de la chambre, après avoir dit ces mots, et le lendemain il partit à la pointe du jour.

La solitude dans laquelle resta miss Summers ne fit qu'accroître sa tristesse. Son esprit agité par l'inquiétude redoublait ses tourmens, et ses yeux appesantis par la fatigue ne se fermaient que pour des momens très-courts. Elle desirait la mort; mais il lui paraissait affreux de mourir sans avoir été justifiée auprès de ses amis.

L'absence de l'étranger durait depuis neuf jours, lorsqu'elle le vit entrer tout à coup, s'élancer vers elle et la serrer dans ses bras. Trop

faible pour soutenir un mouvement si vif, elle parut prête à tomber. Ma Rose, s'écria-t-il! ma Rose! oui, j'ai le droit de vous appeler de la sorte; regardez-moi, je vous apporte des paroles consolantes : répondez à votre ami, à votre époux....

— Mon époux! répéta-t-elle avec une surprise inexprimable.

Oui, votre époux; je vous expliquerai tout. Nous serons heureux.... Mais je n'en puis plus. J'ai fait plus de sept cents milles depuis que je vous ai quittée; faites-moi donner un verre de vin; et, dès que j'aurai repris quelque force, je vous instruirai de tout.

CHAPITRE XII.

Exploits de Richard.

Le lecteur voudra bien se rappeler que Richard était parti pour Londres le lendemain du jour où il avait causé tant de terreur au vieil avocat Nettleby, et lui avait fait précipiter son retour en Irlande. La nuit commençait au moment de son arrivée dans la capitale. Il jugea commode de descendre dans une auberge, et il remit au lendemain matin sa visite au comte de Surry, chez lequel il se proposait de loger pendant le temps qu'il resterait à Londres.

Dès qu'il eut déjeûné, il alla dans Pall-Mall, où logeait le comte. Sa manière violente de frapper à la porte et sa très-médiocre apparence le firent mal recevoir par le portier:

Que voulez-vous ? lui dit cet homme d'un ton brusque.

— Qu'est-ce que cela vous fait? répondit Richard. C'est à mon oncle que je veux parler; vous avez l'air d'un chien que l'on ne place à la porte que pour aboyer les passans.

— Votre oncle ! dit un domestique qui traversait le péristile. Vous vous trompez; cette maison appartient au comte de Surry.

— Je le sais mieux que vous, faquin; j'y suis venu avant vous, et vous en serez chassé depuis longtemps que j'y viendrai encore.

Cette insolence extraordinaire parut au laquais le ton d'un homme qui était sûr de son fait. Il lui demanda, d'un ton plus soumis, ce qu'il devait dire à Mylord.

— Rien. Je lui parlerai moi-même; je veux lui donner une agréable surprise, il sera charmé de me voir.

—Sa seigneurie est en affaires avec le duc de B. : il a défendu de recevoir personne.

—Sa grace le duc de B. sera tout aussi charmé de me voir ; j'ai de jolies choses à lui apprendre.

Le laquais déconcerté tourna les yeux vers une porte qui était au bout de la salle. Richard comprit ce regard, et, poussant rudement le serviteur qui cherchait à le retenir, il entra sans cérémonie dans l'appartement, où le comte causait avec le duc de B., père de lady Éléonore Lesley.

Comment vous portez-vous, mon oncle ? s'écria Richard en s'approchant du duc, et lui serrant la main ; je suis charmé de vous trouver une si bonne mine : jamais je ne vous ai vu si gras.

Le duc recula d'étonnement, et le comte, reconnaissant, à la voix et à sa tournure, son neveu Richard,

se pressa de dire : C'est M. Richard Évelyn.

Richard, reconnaissant alors sa méprise, sauta au cou du comte, en s'excusant de son erreur, et d'avoir oublié qu'il avait la figure d'un squelette.

La première pensée du comte fut de prendre des informations sur son fils; mais, craignant quelque réponse indiscrète en présence du duc, il réprima sa curiosité, et fit seulement à Richard des questions sur son voyage. Vous proposez-vous, lui dit-il, de rester long-temps à Londres?

— Huit ou dix jours seulement pour me faire équiper. Ma mère veut faire un bon écolier de moi : je lui ai promis de rester quelques mois dans une pension; mais je ne veux pas traverser le pays sans passer quelque temps avec vous; c'est le moins que je doive à mon oncle.

— Je vous remercie de cette vi-

site ; c'est une faveur particulière. Mais....

— Non, mon oncle, c'est seulement une marque d'amitié. Point de complimens entre nous.

— Quel est votre logement, mon neveu ?

— Je ne suis pas venu chez vous hier soir, pour éviter l'embarras de faire porter mes bagages pendant la nuit, car les gazettes ne parlent que de voleurs. Je suis descendu dans une auberge.

— Vous avez très-bien fait; vous ne m'auriez point trouvé hier soir; je sors beaucoup ; j'ai des engagemens. Je profiterai trop peu de votre société pendant votre séjour à Londres ; mais vous serez à merveille dans la maison que vous avez déjà choisie.

— Je ne compte pas y rester, mon oncle ; je ne prétends pas faire cet affront à mes parens : Griffit ap-

portera mes bagages chez vous avant une demi-heure.

— Votre visite, mon neveu, m'arrive dans un moment où il m'est impossible de vous recevoir; j'ai des ouvriers dans tous les appartemens de ma maison.

Cette réponse fit promptement penser à Richard que le comte n'était nullement charmé de le voir; mais, pour être plus sûr de son fait, il lui dit: Un simple grenier me conviendra, mon oncle; j'ai l'habitude de l'air dans les montagnes du pays de Galles. Quant à vos engagemens, je ne veux pas les interrompre; il vous suffira d'ordonner à vos gens de prendre soin de moi.

— Il serait indécent, M. Richard, de confier à mes gens le soin de vous recevoir. Votre visite vient mal-à-propos; j'ai dans ce moment besoin de causer avec M. le duc de B. Je vous supplie de nous laisser ensem-

ble. J'aurai grand plaisir à vous recevoir dans un autre moment.

— Si vous avez des affaires, mon oncle, avec ce vieux Monsieur, je vais aller me promener pendant une heure ou deux; j'irai voir Westminster, et je reviendrai.

— Je ne pourrai vous recevoir; je suis engagé pour cinq semaines.

Richard, ne doutant plus alors de la mauvaise volonté de son oncle, résolut de s'en venger de la manière la plus complète. Le valet de chambre de lord Raymond l'avait instruit que le duc de B. était le père de la prétendue de sa seigneurie : il jugea l'occasion favorable pour mortifier son barbare parent, et lui dit :

— Puisque vous êtes engagé pour si long-temps, mon oncle, je ferai porter mes effets ailleurs; mais il est bien extraordinaire que, depuis que je suis chez vous, vous ne m'ayez

pas encore demandé comment se porte votre fils.

— Une de ses lettres m'en instruit, et je n'ai pas à présent le temps de vous questionner.

Comment se porte-t-il à présent? demanda le duc à Richard.

— Par ma foi! vous n'avez jamais vu un homme aussi changé de votre vie.

Oui, dit le comte en soupirant, il est très-changé. On assure cependant qu'il ne faut pas douter de son rétablissement. M. Evelyn, je vais sonner pour vous conduire.

— Pourquoi donc ce triste soupir, mon oncle? est-il désagréable pour vous d'apprendre que votre fils ne s'est jamais mieux porté?

Je croyais, mylord, dit le duc en regardant sérieusement son noble ami, que la mauvaise santé de votre fils avait seule pu le retenir si longtemps dans le pays de Galles; j'ap-

prends avec plaisir, mais aussi avec surprise, par ce jeune monsieur, que sa santé est parfaitement rétablie.

A cette repartie, le comte s'approcha du duc de B., et le tirant à part, il lui dit tout bas qu'il ne devait point écouter ce jeune fou, dont la raison n'avait jamais été saine, et qui trouvait son plus grand plaisir à tourmenter.

Richard, devinant facilement l'objet de cette conversation, se pressa de dire: Je puis vous assurer, mylord duc, que depuis que j'existe, je n'ai jamais vu mon cousin Bob en aussi bonne santé. Il a les plus belles couleurs.....

Une complexion sanguine, dit le comte, et voilà précisément ce qui laisse des alarmes.

— Vous seriez rassuré, mon oncle, si vous le voyiez prendre sa part d'un quartier de mouton du pays de Galles. J'ai très-bon appétit, mais je ne suis

qu'un faible mangeur auprès de mon cousin. Il est presque aussi gros à présent qu'il est grand. Il est gai comme un pinson. Vous savez, mylord duc, combien il avait l'air décharné; c'était le vrai portrait de son noble père.

Le duc, malgré sa surprise et son indignation, ne put s'empêcher de sourire, et le comte, au désespoir, dit en tirant fortement la sonnette, M. Evelyn, le domestique vous attend à la porte.

Eh bien, qu'il attende, dit Richard, c'est son devoir. Je suis charmé de trouver l'occasion de causer avec un duc. Sachez donc, mylord duc, que mon cousin est devenu si bien portant et si fort, que bientôt il pourrait exterminer le meilleur athlète de l'Angleterre : il ne songe qu'à s'amuser, pendant qu'il écrit des lettres piteuses à son père ; il me paraît que vous ne connaissez pas sa nou-

velle intrigue, je vais vous la conter.

Je desire la connaître, dit le duc.

—Hé bien, apprenez, mylord duc, que ce vieillard que voilà veut lui faire épouser une femme qui a beaucoup d'argent; mais cousin Bob est d'un autre avis.

La colère du comte ne trouvant plus de bornes, il courut à Richard pour lui saisir le bras et l'entraîner à la porte; mais ce jeune fou s'esquivant avec beaucoup de légéreté, vint s'accrocher à la chaise du duc en continuant son récit.— On dit que la future est fille d'un duc fort riche, mais le cousin nous en a fait la peinture; elle est aussi bossue que moi, ses cheveux sont rouges comme le feu, ses yeux ressemblent à ceux d'un furet, son esprit est encore plus ridicule que sa figure; comment voulez-vous que mon cousin épouse une pareille créature, tandis qu'il est amoureux d'une fille charmante qui

possède tous les moyens de plaire?

Lorsque Richard eut achevé de parler, le duc, qui ne pouvait pas se méprendre au portrait qu'il venait d'esquisser, rougit d'indignation, frappa violemment du pied, quitta précipitamment la chambre, et traversa l'appartement, tandis que le comte le suivait avec consternation, en lui disant : J'espère, Mylord, que votre grace ne croit pas un mot de ce que vient de dire cet écervelé.

— Ce sont les sots, les enfans et les fous qui n'imaginent rien, et ne répètent que ce qu'ils voient et entendent. Je ferai part à lady Eléonore du parfait rétablissement de lord Raymond; j'aurai soin de lui faire connaître en même temps le charmant portrait que votre fils fait d'elle pour amuser ses cousins. Tout en parlant de la sorte, il se jeta dans sa chaise, en laissant le comte dans un trouble et une consternation impossibles à

dépeindre. Pendant ce temps, Richard, pour échapper à la tempête, s'élança rapidement à la suite du duc, et sortit de la maison de son oncle plus enchanté du mal qu'il venait de lui faire, que courroucé de la mauvaise réception qu'il en avait reçue. Il regagna son auberge, et divertit beaucoup son valet, en lui faisant à sa manière le récit de cette aventure.

CHAPITRE XIII.

Lettre anonyme. Explication.

L'AVIS jeté malignement par Richard, sur la cause du long séjour de lord Raimond dans les montagnes du pays de Galles, avait élevé de violens soupçons dans l'esprit du comte. Il avait un engagement pour ce même jour; et dont il ne pouvait se dispenser; mais il se pressa

de revenir chez lui pour réfléchir au récit qui lui avait inspiré de si vives inquiétudes. Lorsqu'il rentra dans sa maison, on lui remit une lettre qu'un paysan avait apportée : l'écriture en était si mauvaise, qu'il eut de la peine à lire ce qui suit :

MYLORD,

« Un ami sincère, qui vous doit « de la reconnaissance, s'empresse « de vous rendre service en vous « instruisant que vous ferez sagement « d'engager l'héritier de votre noble « famille à quitter promptement le « séjour du pays de Galles. Je ne puis « confier au papier les détails qui « vous intéressent ; mais le jeune Ri- « chard Evelyn, votre parent, se « rend à Londres : il ira sûrement vi- « siter votre seigneurie. Il vous sera « facile de le faire parler, et d'ap- « prendre par lui des aventures qui

« sont aujourd'hui l'objet de toutes « les conversations, et qui probable- « ment ne sont nullement favorables « aux vues que vous pouvez avoir « pour votre fils.... »

Cette épître, dont le lecteur apprendra que Richard était l'auteur, était si bien d'accord avec ce que le comte avait entendu le matin du même jour, que son inquiétude devint extrême. Prévoyant qu'il aurait besoin de secours étrangers dans cette affaire, il envoya sur-le-champ chercher un gentilhomme de sa connaissance, dans lequel il avait une grande confiance, et qu'il avait l'habitude de consulter. Ce gentilhomme se nommait Tudor : il descendait de l'illustre maison de ce même nom. Il ne conservait des anciens et magnifiques héritages de ses pères, qu'une terre dans le nord du pays de Galles, et d'un revenu très mé-

diocre. C'était au milieu de ce domaine qu'était situé l'antique château dont nous avons déjà donné la description, et dans lequel était enfermée la malheureuse Rose. Il ne restait plus aux Tudor que ces débris de leur ancienne grandeur.

M. Tudor ne visitait ordinairement sa terre que pour en toucher les faibles revenus, et, ne les trouvant point suffisans pour ses dépenses, il cherchait à se rendre utile à quelques grands seigneurs qui le dédommageaient de ses soins, en lui faisant des présens plus ou moins considérables, et proportionnés à l'étendue de ses services. Son exactitude à tenir ses engagemens, et son habileté, l'avaient rendu si cher au comte de Surry, qu'il n'entreprenait aucune affaire importante sans le consulter.

Dès que le comte eut fait connaître à M. Tudor la nature de ses crain-

tes, ce dernier les regarda comme chimériques, et lui fit observer qu'une lettre anonyme ne devait jamais obtenir de la confiance. Il n'attribua le long séjour de lord Raymond dans le pays de Galles, qu'à une intrigue galante et frivole qui avait pu lui faire commettre quelques indiscrétions, mais dont il serait absurde de redouter les suites.

A tout événement, dit le comte, il serait bon de causer avec le jeune Evelyn; j'ai des raisons de croire qu'il connaît mieux que nous ne le pensons les détails de cette affaire: nous pourrons l'interroger, et le plaisir qu'il trouve à parler lui fera dire tout ce qu'il connaît sur cette intrigue de mon fils.

M. Tudor approuva cette mesure, et un billet très-poli de sa seigneurie engagea Richard à déjeûner pour le lendemain matin. Il accepta l'invitation, dans l'espoir qu'elle lui don-

nerait une nouvelle occasion de se divertir.

Le comte, après avoir donné l'ordre de n'admettre aucune autre visite, reçut Richard avec beaucoup de politesse. Je regrette fort, lui dit-il, de vous avoir si mal accueilli hier lorsque vous avez eu l'honnêteté de me venir voir; mais j'étais engagé avec le duc de B. dans une affaire très-importante, et votre arrivée m'a tellement contrarié, que je n'ai pu vous recevoir d'une manière convenable. Je suis très-impatient de réparer ce manque d'égard. Voilà ce qui m'a fait solliciter pour aujourd'hui le plaisir de votre compagnie.

Richard, sans être la dupe de cette politesse, devina facilement son motif. Point d'excuses, mon oncle, on n'en doit pas à son neveu. J'ai moi-même eu souvent des querelles avec votre fils; mais un mot suffisait

toujours pour nous raccommoder.

— Je suis surpris du long séjour que mon fils fait à la campagne ; il me semble qu'il aurait dû profiter de votre bonne société pour revenir à la ville, à moins qu'il ne soit retenu par votre respectable mère.

— Je puis vous assurer que ce n'est point elle qui le retient.

— Je l'attends depuis plusieurs semaines.

— Vous l'attendrez probablement encore long-temps.

— Quelle raison peut donc le retenir ?

— Je laisse à mon cousin le soin de vous écrire ce qu'il veut bien que vous sachiez ; cela ne me regarde pas, et je ne veux pas lui faire du chagrin.

— Je ne puis qu'applaudir à la discrétion qui vous empêche de désobliger mon fils ; mais songez que c'est un père qui vous interroge ; si

lord Raymond est retenu par quelqu'attachement frivole, ne me croyez pas assez sévère pour lui en faire un crime.

— Je ne sais ce que vous voulez dire par un attachement frivole; mais si le cousin épouse la jolie fille, il faudra bien que vous le sachiez tôt ou tard, et je dois laisser au cousin le soin de vous l'apprendre.

— L'épouser! s'écria le comte. Mon fils ne peut avoir oublié les principes que je lui ai donnés, jusqu'au point de former une alliance incompatible avec sa naissance. Il aura peut-être été captivé par la beauté de quelque noble et riche héritière du pays de Galles.

— J'ignore l'origine de celle qu'il aime; elle peut être très-illustre, car elle paraît tomber des nues. Quant à ses héritages, je ne lui connais pour biens que des fruits, des légumes et des fleurs, que son père le jardinier va

vendre au marché; mais la fille est très-jolie.

— Ce que vous dites est impossible, monsieur Richard; mon fils ne se résoudra jamais à déshonorer sa famille!

— Voilà précisément l'avis que je lui donnais. Je ne cessais de lui répéter : Que dira votre noble père, quand il connaîtra votre choix? Vous pouvez choisir parmi les comtesses, et même les duchesses, et vous leur préférez une simple villageoise. Prenez garde d'offenser l'orgueil de votre père, et rappelez-vous combien il tient à l'argent.

— Je vais écrire à mon fils pour connaître ses projets.

— Si vous m'en croyez, mon oncle, vous ne perdrez pas un instant pour monter dans une chaise de poste, et vous irez vous concerter avec ma mère pour empêcher ce mariage, s'il en est encore temps.

— Je suis au désespoir, s'écria le comte; dites-moi, je vous prie, le nom de cette malheureuse qui détruit l'honneur d'une famille illustre, et menace de me rendre le plus malheureux des pères.

Richard satisfit à cette dernière question de la manière la plus complète, et termina son récit en assurant le comte que la fille du jardinier était vraiment un prodige d'esprit et de beauté.

— Je vous prie de m'excuser, mon neveu, (dit le comte, après avoir tiré de Richard ces tristes renseignemens) je suis forcé de m'habiller pour aller au lever du roi, peut-être serez-vous bien aise de passer quelques heures dans ma bibliothèque, je vais vous la faire ouvrir.

— Non, mon oncle, ne prenez pas cette peine; je veux profiter du peu de temps que je dois passer à Londres pour voir tout ce qu'il peut y avoir

de curieux. Adieu donc, mon oncle; ne me faites pas de querelle avec le cousin Bob; et, puisque vous allez parler au roi, faites-moi donner une bonne place bien riche, qui n'oblige à aucun travail; ne m'oubliez pas.

— Oh non, mon neveu, je ne vous oublierai pas, vous pouvez y compter. Richard lui fit un salut d'amitié de la manière la plus familière, et sortit enchanté de toutes les mortifications qu'il venait de faire essuyer à son oncle.

CHAPITRE XIV.

Humanité du comte.

Après le départ de Richard, le comte envoya chercher M. Tudor pour le consulter; malheureusement il était absent. Le comte, tremblant que la perte d'un seul instant ne ren-

dit son malheur sans remède, résolut d'avoir recours à un homme qui lui avait déjà rendu de grands services dans des circonstances critiques. Cet homme, nommé Harris, avait abjuré tous principes d'honneur; il lui suffisait d'obéir à ceux qui le payaient libéralement; et, plus une affaire était injuste et criminelle, plus elle lui plaisait, parce qu'elle lui rapportait davantage. Dès que le comte eut instruit Harris de la cause de ses chagrins, cet homme ne balança pas à lui dire que le seul moyen d'empêcher cet odieux mariage était d'enlever l'objet de la passion de lord Raymond, et qu'il s'en chargerait volontiers. Le comte parut hésiter.

Vous n'avez cependant que ce moyen d'empêcher le malheur que vous redoutez. Lord Raymond ignore que vous êtes instruit de sa folie; sachez garder le secret, et ses soupçons ne tomberont jamais sur vous,

— Mais le moyen est illégale, et la loi pourra nous punir.

— Laissez une pareille crainte à ceux qui ne peuvent éluder les poursuites de la loi. Mylord, abandonnez-moi cette affaire; je me charge de vous tranquilliser entièrement. L'essentiel est d'empêcher votre fils d'épouser la fille d'un jardinier.

Le comte trouva ce dernier avis sans réplique; il ne consulta plus son confident que sur la manière dont ils se débarrasseraient de leur victime. Le mieux, dit Harris, serait de la cacher dans quelque partie écartée des montagnes du pays de Galles; jusqu'au moment où lord Raymond sera revenu de sa folie; nous pourrons alors faire embarquer cette fille pour les Indes. Peut-être même sera-t-il possible de la faire enfermer comme folle.

Pendant que Harris indiquait ses ressources, M. Tudor arriva chez le

comte, qui se pressa de lui confier le parti qu'il voulait adopter.

M. Tudor, qui connaissait le caractère de lord Raymond, ne put croire à la réalité de ce mariage trop inégal. Il essaya de persuader au comte qu'il devait attendre des preuves moins équivoques avant de prendre un parti si violent.

— Le coup sera porté, Monsieur, dit le comte, pendant que j'attendrai ces preuves; et que deviendra l'honneur de ma famille? La lettre que j'ai reçue s'accorde avec les rapports du jeune Evelyn; cette manière d'imbécille n'a pas l'esprit de tromper, et il m'a dit que mon fils est irrévocablement décidé à faire ce mariage.

— Je ne puis le croire, répéta M. Tudor, votre fils, Mylord, sait trop bien calculer ses intérêts.

— Votre doute, Monsieur, ne peut suffire pour me rassurer. Pourquoi mon fils résiste-t-il à mes ordres

depuis que je le rappelle ? Il faut l'arracher à sa ruine par les moyens les plus prompts et les plus sûrs. Je ne vois qu'une difficulté, que votre amitié pour moi peut lever. C'est de me prêter un lieu sûr pour renfermer pendant quelque temps cette fille. Ecoutez-moi, je vous prie (continua-t-il vivement, en voyant que M. Tudor voulait l'interrompre.) Je ne vous demande point de prendre une part active dans cette affaire ; je vous prie seulement d'accorder une retraite à cette personne dans votre vieux château, situé dans les montagnes du pays de Galles.

M. Tudor n'écouta cette demande qu'avec la plus extrême répugnance, et le comte, pour achever de le déterminer, lui représenta que lord Raymond, ignorant que ses projets étaient connus par son père, il n'en serait instruit qu'à l'instant où son esprit, revenu de son erreur, lui fe-

rait sentir combien il devait de reconnaissance à ceux qui l'auraient empêché de consommer une pareille folie.

— Mais que deviendra cette malheureuse créature? dit M. Tudor. — Et qu'importe ce qu'elle deviendra ? dit le comte ; il faut, avant tout, sauver l'honneur de ma famille. Tout délai serait funeste, et vous aurez tous les droits à ma reconnaissance si vous permettez que cette fille reste cachée dans votre château pendant quelques mois.

— Mais que deviendra-t-elle après? répéta M. Tudor.

— Nous y songerons pendant sa détention. D'ailleurs il sera toujours possible de dire que sa raison était dérangée.

— Et il est probable, ajouta M. Tudor, que le traitement qu'elle recevra de M. Harris lui donnera des droits pour être reçue à Bedlham.

— Tant mieux, s'écria le noble comte; si ce plan nous manque, nous pourrons l'envoyer aux Colonies.

M. Tudor, quoique peu scrupuleux dans les actions ordinaires de la vie, sentait toute la supériorité de la vertu sur le vice; il se laissait entraîner par le desir d'augmenter sa fortune lorsqu'il croyait le pouvoir sans crime; mais il lui paraissait affreux d'entrer dans un pareil complot, et la promesse formelle que lui avait faite le comte de lui procurer une place de quinze cents guinées de revenu, n'aurait pas eu le pouvoir de lui arracher son consentement, s'il n'avait pas été déterminé par la persuasion qu'il n'avait que ce seul moyen de sauver la malheureuse victime de sa seigneurie, et de l'empêcher d'être abandonnée entre les mains de vils scélérats, qui ne laisseraient plus échapper la proie qui leur était offerte. Il

pensa qu'en lui accordant un asile dans sa maison, elle y jouirait du moins d'une sûreté personnelle, et que dans la position qui la menaçait, il ne pouvait lui rendre un plus grand service. Il consentit donc à la recevoir, mais dans le seul dessein de la protéger; et, pour être plus sûr qu'elle serait à l'abri de toute insulte, il exigea la parole du comte qu'elle serait entièrement confiée à ses soins du moment qu'elle serait sous son toit. Le comte, charmé de sa complaisance, accorda tout ce qu'il voulut.

Harris reçut du comte les instructions dont il avait besoin sur la résidence de la malheureuse Rose. M. Tudor se retira plein de chagrin, et révolté d'être en quelque sorte le complice de cette infâme action; mais bien résolu d'employer tous les moyens pour garantir cette innocente et jeune fille du malheur d'être livrée à la

disposition d'un scélérat familiarisé depuis long-temps avec les crimes les plus atroces. Il partit pour aller recevoir la malheureuse Rose, dont nous avons précédemment raconté l'arrivée dans son château.

CHAPITRE XV.

Voyage à Londres.

Le lecteur a sans doute remarqué la passion qu'avaient fait naître dans le cœur de M. Tudor, l'amabilité de Rose et les bonnes qualités de son esprit. Après avoir appris par elle-même que sa naissance et la fortune à laquelle elle avait des droits ne pouvaient que légitimer son attachement pour elle, il ne chercha plus à combattre ses sentimens ; mais, prévoyant que le comte de Surry et sa famille ne manqueraient pas d'attribuer son mariage aux motifs les

plus déshonorans, il partit pour Londres, dans l'intention d'éclairer son patron sur le véritable état de miss Summers, en se réservant seulement de ne point parler des espérances de fortune qu'elle pouvait avoir. La connaissance qu'il avait de l'avarice du comte, lui persuada qu'il continuerait à rejeter ce mariage pour lord Raymond, et qu'il amènerait facilement sa seigneurie à lui conseiller à lui-même de l'épouser, puisqu'il l'aimait. M. Tudor, sans se flatter qu'il avait inspiré de l'intérêt à cette aimable personne, espéra que, dans une situation aussi déplorable que la sienne, elle ne rejetterait point un homme qui pourrait la rendre à la tendresse de ses amis et à l'estime universelle.

Pendant l'intervalle, lord Raymond, lorsqu'il avait appris l'enlèvement de miss Summers, n'avait pas manqué de croire que la famille

des Fitz-Osborne avait seule conduit cette aventure. Après la première surprise, son esprit souple et son cœur incapable d'éprouver une véritable tendresse, se plièrent à la nécessité. Il se soumit au malheur qu'il n'avait pas su prévenir, et vint à Londres se présenter à son père avec une résignation philosophique. Le comte le reçut avec un froid glacial, sans lui dire un mot qui pût lui faire soupçonner qu'il était instruit de son intrigue amoureuse; et, pour compléter sa mortification, il fut reçu de la manière la plus dédaigneuse par le duc et par lady Eléonor Lesley, que son père avait instruite des insolentes descriptions que lord Raymond faisait de sa figure.

Lord Raymond n'attribua la froideur de cette réception qu'à sa longue absence, et ne douta point des succès que lui ferait obtenir sa présence ; il se promit de redoubler son

zèle et son assiduité; car, en voyant s'évanouir l'espoir sur lequel il avait fondé ses plaisirs, il avait senti redoubler son amour pour les richesses et pour les honneurs.

M. Tudor, en arrivant à Londres, alla chez son noble patron, qu'il trouva très-inquiet et très-chagrin du mauvais succès de ses négociations pour le mariage de son fils avec lady Eléonor. Les nouvelles que lui apportait M. Tudor n'étaient point capables de le consoler. Il lui apprit en peu de mots le véritable nom de sa captive et son alliance avec la famille de Fitz-Osborne, que le comte n'ignorait point; mais il garda le silence sur les droits bien fondés qu'elle avait à réclamer la fortune de ses pères.

— Je suis au désespoir, dit-il à M. Tudor, d'avoir entrepris cette mauvaise affaire, ne pouvez-vous pas me donner quelques conseils ?

— Je n'en vois qu'un seul qui puisse être sûr. Envoyez chercher votre fils, avouez-lui ce que vous avez fait, et rendez-lui l'objet de sa tendresse; peut-être que la jeune personne sacrifiera son ressentiment, et se laissera séduire par la perspective d'une alliance brillante qui rétablira sa réputation.

— Ce conseil ne peut être sérieux, s'écria le comte; un homme raisonnable ne donna jamais un pareil avis. Donner pour épouse à mon fils une personne sans naissance, sans fortune et d'une réputation équivoque! J'aimerais mieux mourir que d'accepter une pareille alliance: je connois un meilleur expédient, j'espère que vous ne vous y refuserez pas. Votre château est près de la mer. Il est possible de l'embarquer pour quelque pays étranger; le plus loin sera le mieux. Je puis louer un vaisseau pour cet objet; on l'embarquera

pendant la nuit, il sera facile d'empêcher ses cris; je vais envoyer chercher Harris et le consulter. Me croyez-vous, Milord, dit M. Tudor avec indignation, assez peu d'honneur pour que je veuille être de moitié dans ce projet atroce? Je vous ai prêté ma maison pour quelques semaines dans la croyance qu'une fille obscure et méprisable voulait adroitement enchaîner dans ses liens et déshonorer, par son alliance, l'héritier de votre nom; mais aujourd'hui que je la connais pour avoir toujours été respectable par sa conduite et par sa naissance, je suis honteux de vous entendre me proposer de m'unir aux crimes que sont prêts à commettre les infâmes bandits dont vous vous proposez d'emprunter le secours.

— Vous êtes trop vif, M. Tudor; je n'entends point autoriser un crime, je ne veux qu'envoyer cette jeune dame dans un couvent étranger; je

serai charmé de payer pour elle une bonne pension, et comme elle est sans fortune, elle me devra de la reconnaissance pour lui avoir procuré un honnête établissement.

Elle saura sûrement, dit très-ironiquement M. Tudor, apprécier les intentions bienfaisantes de votre seigneurie; mais je vous déclare que ce projet est impraticable; j'enfoncerais plutôt un poignard dans le cœur de cette infortunée que de la livrer à votre indigne agent Harris. Je connais ce monstre d'iniquité; je saurai la soustraire à sa brutale férocité; et vous, Milord, un peu de réflexion vous eût empêché de m'insulter en me faisant une pareille proposition.

— Je ne voulais pas vous offenser, mon cher Tudor. Voyez vous-même ma position embarrassante; elle vous prouvera que je dois prolonger sa retraite, du moins jusqu'au mariage de mon fils avec lady Eléonor Lesley.

Je n'en désespère point encore; voyez si vous n'avez pas quelque moyen à me conseiller.

— Je repousserai tout moyen illicite, Mylord. Je perdrai votre protection, mais je suis trop franc pour vous cacher que les larmes de cette charmante créature ont un pouvoir irrésistible sur moi, je lui rendrai sa liberté.

— Voilà donc les preuves de votre reconnaissance! dit le lord au désespoir; cette malheureuse fille ne semble avoir été mise au monde que pour troubler mes projets et mon repos, je vois qu'elle vous inspire à vous-même de l'ivresse.

— Oui, Mylord, je l'avoue; je ne puis résister aux charmes de cette intéressante personne.

— Pourquoi donc, puisque sa famille est respectable et sa conduite irréprochable, ne l'épousez-vous pas?

Cette proposition était précisé-

ment celle que M. Tudor desirait inspirer à son patron.

— Mylord, je n'aurais point d'objection à faire contre cette mesure, si je pouvais la suivre décemment.

— Seriez-vous assez faible, répliqua le comte, pour sacrifier votre bonheur et votre intérêt à de vains et sots propos ?

— J'avoue, Mylord, que cette union pourrait contribuer à mon bonheur; mais vous oubliez combien ma fortune est médiocre; je n'ai point de quoi soutenir un ménage.

— Cher Tudor, rassurez-vous et laissez-moi le soin d'assurer votre fortune.

— Une simple promesse, Mylord, ne suffit pas pour me hasarder à prendre un aussi fort accroissement de dépense; j'aurais plus de hardiesse, si le crédit de votre seigneurie m'avait fait obtenir la place qu'elle me promet depuis si long-temps.

— N'en dites pas davantage; elle est encore vacante, vous en aurez l'assurance dans deux jours. Le comte remplit effectivement sa parole deux jours après cette conversation. M. Tudor reçut la patente qu'il desirait, et il partit sur-le-champ pour aller rendre compte à Rose de sa bonne fortune, et lui faire partager sa félicité.

CHAPITRE XVI.

Espérance trompée.

M. Tudor dans sa narration supprima quelques détails; il se contenta de dire à Rose que son patron lui avait fait obtenir une place de quinze cents guinées de revenu, sans lui faire part des conditions.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, en découvrant que tous les maux qui

l'avaient accablée devaient leur origine à quelques plaisanteries de Richard. Combien sont insignifiantes les causes des vicissitudes humaines! L'auteur de mes souffrances ignorait combien sa malicieuse gaieté devait déchirer mon cœur.

— Il est temps d'oublier tous vos maux, lui dit M. Tudor. Je ne puis en vouloir à ce jeune fou, puisque sans lui je ne vous aurais jamais connue. Vous m'avez captivé dès le premier instant que je vous ai vue; mais, d'après la médiocrité de ma fortune, je m'efforçais d'arracher cette passion de mon cœur. Grace au crédit de mon patron, il n'y a plus d'obstacle à notre félicité. Votre position nous dispense des formalités trop tardives; contractons sur-le-champ notre mariage; j'ai encore quelques mois de liberté, nous les emploierons à nous rendre en Irlande; j'irai vous présenter à vos

amis. Aimable Rose, assurez-moi que vous approuvez cette mesure.

Elle soupira profondément, et bientôt un torrent de larmes inonda son sein.

— Pourquoi donc ces soupirs et ces larmes, lorsque vous recouvrez le bonheur et la liberté ?

— Daignez m'écouter avec patience, lui dit-elle en apperçevant son extrême étonnement. Il m'est impossible d'accepter votre proposition; mais croyez que je suis sensible à votre mérite, et que mon cœur est pénétré de reconnaissance pour vos généreux procédés.

— Eh quoi! vous me rejetez, dit M. Tudor; sentez-vous bien l'importance de ce refus? Avez-vous réfléchi à votre situation ?

— Plus de réflexion serait inutile: je suis sans espérance. Il n'y a plus de bonheur pour moi; mon esprit, abymé par la souffrance, ne s'attend

plus qu'à voir accroître ses maux.

— Ciel ! qu'entends-je ? Je suis donc bien haïssable ! et vous me méprisez assez pour préférer une prison éternelle à l'honorable union que je vous offre ?

— Non, je ne vous méprise pas ; je vous aime, je vous estime, mais je ne puis vous épouser.

— C'en est assez, s'écria-t-il en s'éloignant avec une sorte de fureur. Vous me refusez un droit légitime de vous protéger ; hé bien, mon autorité sur vous cessera. Je vais écrire au comte que mon dessein est de vous remettre entre les mains de la personne qu'il désignera. Rejeté par vous et méprisé, je vais vous rendre à votre premier conducteur Harris.

— Je ne crois point à cette menace ; je vous estime trop pour la craindre ; M. Tudor est incapable d'une bassesse.

— Quoi ! c'est dans ma faiblesse

même que vous cherchez un appui? Je vous croyais sensible et reconnaissante ; je ne connaissais ni votre arrogance ni votre inflexibilité. Vous choisissez vous-même votre sort; quelles qu'en soient les horreurs, n'attribuez qu'à vous seule les nouvelles infortunes qui vous attendent.

Les esprits épuisés de Rose ne purent supporter la vue des nouvelles souffrances dont la menaçait le ressentiment de Tudor. Elle tomba sans connaissance, et son évanouissement dura plusieurs heures. Il ressemblait tellement aux approches de la mort, que le cœur de M. Tudor fut rempli de consternation et de remords. Toute sa tendresse avait été ranimée par ce danger. Il soutenait Rose dans ses bras, et lorsque par intervalle elle entr'ouvrait les yeux, il l'assurait de sa tendresse et de sa protection.

Lorsqu'enfin elle fut un peu remise, elle se plaignit de son extrême

faiblesse, et témoigna le desir de prendre du repos. Tudor la conduisit dans sa chambre, en la suppliant de permettre que la vieille femme la veillât. Elle y consentit. Avant de s'éloigner, il s'approcha d'elle et lui dit : malgré votre cruauté pour moi, votre paix est ce que j'ai de plus cher au monde. Votre approbation est le bonheur que j'estime le plus; dissipez votre chagrin, vous pouvez être ingrate sans que je cesse de vous protéger.

Non, je ne suis pas ingrate. Hélas! que ne pouvez-vous être content de ma reconnaissance, de mon estime et de mon amitié ?

— Hé bien, quelque froides que soient ces expressions, je ferai mes efforts pour m'en contenter; le temps peut-être....

Rose leva les yeux vers le ciel.

— Est-ce donc encore être trop présomptueux!... Rose, vous souf-

frez.... Je m'éloigne;... ne pensez qu'à prendre du repos.... Souvenez-vous que je veux conserver des droits à votre estime.

Après ces mots, il se retira en laissant la vieille femme.

CHAPITRE XVII.

Nouvel effort inutile.

Abandonnée à ses propres réflexions, Rose s'efforça de lire au fond de son cœur. Le caractère impétueux de Tudor, toujours agité par mille passions, exprimant dans un instant la plus vive tendresse, et le moment d'après la violence de la colère, s'accordait trop mal avec sa douceur naturelle; son cœur déchiré par le souvenir d'un sentiment trompé la rendait incapable d'éprouver un nouvel attachement. Un motif encore plus

fort lui faisait rejeter cette alliance; pleinement persuadée de l'affaiblissement de sa santé, elle regardait sa fin comme prochaine, et cette idée la consolait au lieu de l'effrayer. O mort! tu es la seule amie du malheureux qui n'a plus d'espoir.

Il était tard, le lendemain matin, lorsque Rose sortit de sa chambre. Tudor, en se présentant devant elle, avait un air froid et sérieux, il lui demanda d'une manière contrainte comment elle avait passé la nuit. Il ne fit pas d'autre question; l'heure du déjeûner s'écoula, et Tudor la laissa seule.

Au dîner, elle s'efforça, mais vainement, de manger. Tudor évitait de la regarder; il n'avait point encore remarqué tout son changement. Ayant porté les yeux sur elle, il la contempla avec inquiétude, puis se levant brusquement de la table, il disparut, et ne la revit point jusqu'au soir.

Il rentra tard; elle lui parut excessivement affaiblie et tremblante à son approche. Comment dois-je interpréter cette émotion ?lui dit-il, avec douceur; est-ce un effet de la maladie ? n'est-ce pas plutôt votre aversion pour moi?

— Pouvez-vous être incertain sur la nature de mes sentimens pour vous? Tudor, je ne vous hais point.

— Comment puis-je croire à cette assurance, lorsque vos actions la démentent? Dans une situation aussi désespérée que la vôtre, il n'y a que l'aversion la plus décidée qui puisse vous porter à rejeter une union qui vous tirerait de tous les embarras. Est-il possible que vous puissiez me préférer le sujet indigne qui a causé tous vos maux?

— Tudor, ne vous y trompez pas ; s'il me fallait choisir entre vous deux, je ne balancerais pas un instant. Vous êtes pauvre et

sans amis, mais je croirais vous dégrader en vous comparant à lord Raymond. De grace, ne poursuivons pas cette pénible conversation.

— Quelles sont donc vos vues? Vous connaissez ma situation; vous savez que je ne puis vous rendre libre sans causer ma ruine.

— Hé bien, je resterai dans ma prison; vous ne m'entendrez plus me plaindre de ma captivité; je sens que j'approche du moment où les efforts des hommes ne pourront plus contraindre ma liberté.

— Rose! Rose! quelle affreuse idée vous occupe! Comme vous êtes changée!... Tout mon sang se glace; je vais envoyer chercher un médecin; promettez-moi que vous ne parlerez pas en sa présence de manière à lui faire croire que vous êtes captive?

— Je ne m'engagerai jamais par une pareille promesse; ce serait re-

noncer à mon droit d'être libre; mais quel que soit le prix que j'attache à ma liberté, jamais je n'emploierai une lâche trahison pour l'obtenir.

—Eh bien! ce mot me suffit; je m'abandonne à votre reconnaissance; non, vous ne mourrez point faute de secours.

— Vous espérez trop, Monsieur, du pouvoir des médecins; leurs remèdes ne peuvent atteindre jusqu'au cœur. Laissez-moi subir mon sort; retournez à Londres; fuyez un spectacle qui vous peine, et puissiez-vous m'oublier! ne me refusez pas cependant ma dernière supplication. Je ne puis supporter l'idée que ma réputation sera la proie de la calomnie; faites que les lettres que je laisserai soient fidellement remises.

— Vous voulez donc me réduire au désespoir? Hé bien, oui, je vous fuirai, puisque vous préférez la mort à ma tendresse, et je n'emporterai

loin de vous que le souvenir de votre ingratitude et de votre obstination.

Rose, effrayée de cette nouvelle violence, se retira dans sa chambre : Tudor ne fit aucun effort pour la retenir.

CHAPITRE XVIII.

L'honneur triomphe.

Lorsque Tudor la revit, sa contenance était triste et silencieuse. Il ne resta qu'un instant au déjeûner, il sortit du château et ne rentra que fort tard.

Pendant son absence, Rose essaya de calmer l'agitation de son esprit. Mais, en voyant qu'il n'y avait plus de paix pour son cœur, et que sa réputation était flétrie à jamais, elle rejetait avec horreur l'idée d'une union qui ne pouvait rien réparer. La mort, s'écria-t-elle, pourra seule me rendre du repos.

Les voiles de la nuit commençaient à s'étendre ; Tudor n'était pas encore de retour. Les rayons de la lune éclairaient les vieux murs du château ; Rose, assise à sa fenêtre, écoutait le bruit du torrent, et ses regards erraient sur les montagnes environnantes. La sombre tranquillité qui régnait autour d'elle, en lui procurant une sorte de calme, la fit tomber dans une rêverie mélancolique. D'une voix faible elle essaya quelques sons plaintifs qui furent répétés par les échos d'alentour : il lui sembla qu'ils répondaient à sa douleur. Elle donna plus d'éclat à sa voix, et commença les premiers vers d'une invocation à l'espérance : sa voix devenait déjà plus sonore, lorsque Tudor ouvrit sa porte. Sa présence interrompit ses chants. Affligé de son silence, il la supplia de les recommencer. La musique, lui dit-il, adoucit quelquefois les chagrins du

cœur. Je trouvais du bonheur à vous entendre : ne me refusez pas, je croirai votre ame plus tranquille, et cette idée me fera goûter aussi quelque calme. Elle ne voulut point résister. Assis vis-à-vis d'elle, il l'écoutait en soupirant faiblement, dans la crainte de l'interrompre, et les bras croisés sur sa poitrine.

Lorsqu'elle eut fini de chanter; Tudor, tremblant d'émotion, saisit une de ses mains, et tombant à ses genoux : Rose, lui dit-il avec une voix interrompue par des sanglots, vous m'avez vaincu. Moi, causer votre mort ! devenir votre bourreau ! Je ne fais plus de condition ; vous êtes libre, partez à l'instant où vous le voudrez, et vous seule choisissez l'asile où vous devez aller.

O Tudor ! s'écria Rose éperdue de surprise, et craignant de se tromper, votre générosité m'éclaire et m'apprend ce que je dois à la reconnais-

sance. Vous m'avez instruite que ma liberté détruira votre fortune et vous attirera l'indignation de votre protecteur; non, je ne paierai point votre bienfait par votre malheur, et votre tendresse par votre ruine.

—Épargnez-vous ces ménagemens; vous ne les devez point à l'artisan de votre malheur. Que maudit soit l'instant où j'ai fait taire l'honneur et ma conscience! Malâche servitude a mérité la punition que j'endure. Oui, vous avez bien fait de me rejeter; je n'étais pas digne de vous.

— Mon bienfaiteur! mon véritable ami! ah! ne vous accusez plus du mal dont vous avez su me garantir. C'est vous qui m'avez arrachée au pouvoir du plus méprisable des hommes; c'est vous que le ciel envoya pour me sauver de ma ruine.

Rose, dans les élans de sa reconnaissance pour Tudor, se sentait capable de condescendre aux vœux de

son cœur; mais, presque anéantie de faiblesse, croyant toujours sa fin prochaine, ne se sentant pas même assez de force pour supporter un voyage en Irlande, il lui sembla que ce serait outrager la délicatesse que de lui donner un espoir que la mort l'empêcherait bientôt de pouvoir réaliser.

Puisqu'il faut nous séparer, dit Tudor, ne perdons pas un instant; demain je vous conduirai à Holihead.

— Demain ! non, Tudor, je ne le puis; il me faut plus de temps pour vous exprimer ma reconnaissance.

— Par pitié pour moi, laissez-moi m'accoutumer à votre absence. Reprenez votre froideur ordinaire; je ne puis soutenir cette douceur, cette apparence de tendresse qui vous est étrangère. Répétez-moi que vous me méprisez, que vous me haïssez.

— Ah ! ma bouche jamais ne dira

ce mensonge. Ne pouvez-vous donc attacher quelque prix à la plus tendre estime, à la plus douce affection? Le sentiment terrible de l'amour est-il le seul que puisse éprouver votre cœur?

— Laissez-moi le peu de raison qui me reste encore; elle m'apprend que vous ne pouvez m'aimer, et je sens que votre reconnaissance ne pourrait suffire à mon bonheur. Apprenez que ma passion est déraisonnable et jalouse; posséder votre main sans avoir obtenu votre cœur serait pour moi le plus affreux des tourmens. Partez donc, aimable Rose, retournez à vos amis, recouvrez votre santé, ah! du moins soyez heureuse. Je combats contre moi depuis deux jours; combien mon cœur a senti de peines! mais à présent votre triomphe est complet; oui, demain nous partirons; tout délai serait fatal à votre santé. Je vais tout

préparer pour votre voyage; ne pensez plus qu'à prendre du repos.

Homme sublime et généreux ! s'écria Rose en s'emparant de sa main, je ne puis vous quitter. Ecoutez encore ma reconnaissance, voyez les élans de mon cœur.

— Non, non, Rose, je ne puis vous entendre, dit-il en se dégageant, n'ajoutez pas à la douleur de mes regrets : allez vous livrer au repos.

CHAPITRE XIX.

Séparation pénible.

Tous les sentimens de Rose étaient si pénibles et si violens, que l'espèce de tranquillité dont elle avait joui pendant l'absence de Tudor, lui paraissait presque regrettable. N'osant croire à l'espérance, voulant encore moins douter de la généro-

sité de Tudor, ne sachant comment lui peindre sa reconnaissance, inquiète pour lui des suites que pouvaient avoir ses bons procédés pour elle, trop occupée du présent pour être en état de songer au moment qui la rendrait à sa bienfaitrice, elle éprouvait tous les déchiremens à la fois, et les forces de son esprit ne suffisaient plus pour calmer cette tempête.

Dès le matin on entra dans sa chambre pour l'avertir que tout était prêt pour le départ. Tudor l'attendait en silence ; mais sa contenance annonçait le désordre de son ame. Vos yeux sont encore inondés de larmes, lui dit-il dès qu'elle parut, est-ce donc ainsi que vous recevez cette liberté que vous avez si vivement desirée ?

— Peut-elle avoir encore le même prix pour moi, lorsqu'elle détruit votre tranquillité ? Certaine et con-

tente de votre protection, je me suis réconciliée avec ma captivité. Destinée, comme je le suis, au malheur, et prête à descendre dans la tombe, qu'importe où s'écoulera le reste de mon existence? Laissez-moi rester ici, non plus comme votre prisonnière; mais comme votre amie.

— Un pareil sacrifice, Rose, est au-dessus de vos forces, en l'acceptant je ne serais que votre assassin. Il faut partir, préparez-vous. Peut-être que quelque jour nous pourrons nous revoir. Holi-head n'est éloigné d'ici que de cinquante milles: nous pourrons nous y rendre aujourd'hui, même en marchant lentement pour ne pas trop vous fatiguer.

Rose obéit, et ce ne fut point sans répandre de nouvelles larmes : elle en donna aux ruines hospitalières au milieu desquelles, pendant le moment le plus terrible de sa vie, elle

avait rencontré des sentimens généreux et consolans; elle en répandit sur la femme qui lui avait témoigné tant d'intérêt et de zèle. Elle détacha de son doigt une bague précieuse qu'elle portait au moment de son enlèvement, et ses instances forcèrent cette bonne femme de l'accepter.

Tudor l'accompagnait à cheval, et ne lui parla que lorsque l'on s'arrêta pour manger et faire rafraîchir les chevaux. Le soir, en arrivant à Holi-head, ils apprirent qu'un paquebot était prêt à faire voile pour l'Irlande. Tudor lui demanda si elle désirait partir le soir même.

Je n'ai plus de volonté à moi, lui dit-elle; c'est à vous que je l'ai confiée.

Le vent est bon, dit Tudor en affectant un air de tranquillité, il serait imprudent de perdre cette occasion; cependant, si vous avez besoin de repos, ordonnez.

— Du repos ! Tudor, du repos ! Lisez-vous donc aussi mal au fond de mon cœur? Vous que le ciel me donna pour ami, pouvez-vous me croire insensible aux nouveaux nœuds qui me retiennent? M'est-il possible de vous quitter en ne vous laissant que le désespoir pour partage? Tudor, voilà ma main, je vous la donne; je la dois à votre générosité.

— Votre main ? grand Dieu ! Oubliez-vous donc que vous n'y pouvez pas joindre le don de votre cœur ?

— La reconnaissance, le temps, mon devoir.....

— Non, non, je ne l'accepte pas; le temps, le devoir, rien ne m'assure que vous seriez heureuse : des regrets terribles suivraient bientôt ces vœux indiscrets; vous chercheriez vainement à me les taire, mon cœur désespéré les appercevrait sans cesse, ils feraient mon supplice. Lais-

sez-moi mon infortune, mes dangers, mes ennemis : votre bonheur est le seul besoin que j'éprouve.

— Vos ennemis ! vos dangers ! recevez, Tudor, ma parole solennelle que rien au monde ne me forcera d'avouer par quelle malheureuse aventure j'ai été dans le cas de vous connaître.

— Vaine promesse. Lorsque vos amis apprendront que le comte de Surry vous a fait enlever, lorsqu'ils éclairciront les détails de cette violence....

— Ce n'est point là ma promesse. Mes amis ignoreront mon enlèvement, et les moyens qui m'ont soustraite à leurs recherches. Ils m'interrogeront vainement; je me tairai jusqu'au moment où vous m'annoncerez que vous n'aurez plus besoin de mon silence.

— Gardez-vous de me faire cette promesse; vous ne prévoyez pas as-

sez les conséquences d'un pareil secret. Votre silence s'élèvera contre vous : le récit de la vérité pourra seul vous justifier. N'oubliez point que l'on attribuera votre absence aux causes les plus criminelles. De quel droit refuserez-vous de satisfaire aux questions de vos amis ?

— De pareilles considérations pouvaient avoir du poids sur moi lorsque je n'étais pas enchaînée par les nœuds sacrés de la reconnaissance ; mais aujourd'hui j'ai d'autres devoirs à remplir. Le mystère qui couvre mon sort est un dépôt confié à mon cœur : il le gardera fidellement. J'userai du seul droit qui me reste, j'attesterai que je suis innocente.

— Créature sublime ! votre résolution fait naître mon admiration: Mais vous ne connaissez pas la difficulté d'un pareil projet.

Il n'est point impossible, s'écria-

t-elle en serrant tendrement sa main. Le souvenir de mon bienfaiteur me donnera de la force. Retournez vers le comte; dites-lui qu'une dangereuse maladie m'empêchera longtemps de songer à ma liberté, qu'il croie que je suis toujours captive. Reposez-vous sur ma reconnaissance; vous m'avez appris comment on peut se vaincre et se montrer généreux.

— Vos paroles ont tant de puissance qu'il m'est impossible d'y résister. Je ne vous demande pas votre foi, je ne vous impose pas le silence, je m'abandonne à votre cœur. Adieu, trop aimable Rose, si je me croyais digne de vous, je n'aurais pas la force de soutenir cette séparation. Ne la différons pas davantage. Je vais vous recommander aux soins du capitaine. Adieu.

Il s'éloigna d'elle, et une heure après, un vent favorable conduisait Rose en Irlande.

CHAPITRE XX.

Détails indispensables.

Nous devons à nos lecteurs le récit des événemens qui suivirent le retour du jeune Fitz-Osborne en Irlande. Lorsqu'il eut fait connaître à sa mère les tristes éclaircissemens qu'il avait recueillis, madame Fitz-Osborne, entraînée par sa tendre et fidelle amitié, et bien plus encore par cette belle et sublime pente qui porte les cœurs vraiment nobles et vertueux à croire le mal impossible, se sentit prête à blâmer la chaleur et la facilité avec lesquelles son fils avait pu croire Rose coupable. Elle sentit une sorte de joie en songeant que les préventions de M. Hume, et les ridicules frayeurs du vieux Nettleby avaient précipité le retour de son fils. Elle

pensait qu'il n'aurait pu sans danger prolonger son séjour dans le pays de Galles. Après avoir payé ce tribut à la tendresse maternelle, il lui fut impossible de croire que sa fille d'adoption avait si promptement abjuré les principes d'honneur et de décence qu'elle lui avait fait aimer dès sa plus tendre enfance. La faiblesse de la santé de madame Fitz-Osborne ne put la retenir; elle résolut de s'embarquer sur le premier paquebot et d'aller soustraire Rose à la présence de l'homme qui méditait une séduction qu'elle ne pouvait encore regarder comme accomplie. Elle annonça son projet à son fils, et sut le forcer à renoncer au desir de l'accompagner, en lui démontrant que sa présence nuirait nécessairement au succès de sa démarche. Il céda par respect pour les inquiétudes de sa mère.

Lady Bell Beauchamp s'offrit pour accompagner madame Fitz-Osborne,

et se chargea de tous les préparatifs du voyage. Elles furent prêtes en peu d'heures; mais les vents conspirèrent à la destruction de la tranquillité de Rose. Il fallut attendre quatre jours à Dublin avant le retour d'un vent favorable, et c'était pendant cet intervalle que l'enlèvement de Rose avait été exécuté.

Dès que les dames purent débarquer à Holi-head, elles partirent sans prendre de repos; il fallut s'arrêter et passer la nuit dans un bourg. Le lendemain, dès le grand matin, lorsqu'elles s'apprêtaient à partir, madame Fitz-Osborne vit avec une surprise extrême le vieil Austin entrer dans sa chambre et se précipiter à ses pieds.

Cet excellent homme, après l'enlèvement de Rose, avait jeté l'alarme dans tout le voisinage, et envoyé à sa poursuite tout ce qu'il rencontrait; n'ayant pu découvrir quel che-

min elle avait pris, et, désespéré de l'inutilité de ses efforts, il avait résolu d'aller en Irlande implorer le secours de madame Fitz-Osborne et de son fils, dans l'espoir qu'ils pourraient sauver sa bonne maîtresse. Ce même matin il était prêt à continuer sa route, ignorant quels hôtes avaient couché dans l'auberge, lorsque la rencontre de Robert, domestique de madame Fitz-Osborne, lui apprit qu'il était près d'elle; ce fidèle serviteur le conduisit sur-le-champ à sa maîtresse. Charmée d'abord de revoir Austin, qu'elle crut être le précurseur de Rose, elle perdit bientôt cet espoir en le voyant tomber à ses pieds et les inonder de ses pleurs.

Il fallut du temps avant que ce bon vieillard eût la possibilité de parler et de raconter les détails de cette déplorable aventure. Madame Fitz-Osborne, après l'avoir écouté avec une inexprimable émotion, perdit l'es-

pérance de retrouver Rose, et tous ses soupçons s'arrêtèrent sur lord Raymond. Son chagrin, au lieu d'affaiblir sa résolution, lui donna de nouvelles forces. Elle résolut d'avancer pour recueillir tous les renseignemens qu'elle pourrait se procurer. Elle pressait les postillons, et le bon Austin la suivait dans une chaise avec la femme de chambre qui avait élevé Rose.

Le jour suivant, ils arrivèrent à la chaumière qu'Austin avait laissée aux soins de la servante galloise. Lorsque madame Fitz-Osborne entra dans cet asile, qu'avait habité pendant une année, la fille adoptée par son cœur, chaque objet glaçait son sang. Ses yeux errans de toutes parts, appercevaient par-tout les traces de Rose. Son ouvrage, ses livres, ses dessins, sa musique, étaient épars dans le salon; sa harpe était contre la table. Lady Bell, en mar-

chant dans la chambre, en fit par mégarde vibrer quelques cordes avec sa robe; le son d'une cloche mortuaire n'aurait pas plus douloureusement frappé l'oreille de madame Fitz-Osborne.

— Elle est morte, s'écria-t-elle ? je la suivrai au tombeau ; c'est à moi de présenter au ciel l'enfant qu'il avait confié à mes soins. O Summers ! ô Emilie ! amis toujours chers et pleurés ! voilà donc comme j'ai rempli vos volontés ! Votre Rose est innocente ; je suis seule coupable. C'est moi qui l'ai forcée par mon obstination à cette fatale fuite. Lady Bell, que ne l'ai-je confiée à vos soins !.... Elle ne put continuer ses plaintes, un torrent de larmes la suffoqua.

Lady Bell ne put que pleurer avec elle ; elle sentit bien que toute parole était trop faible pour soulager une pareille douleur.

CHAPITRE XXI.

Voyage à Londres.

MADAME Fitz-Osborne ayant appris dans les différens rapports d'Austin que Rose avait vu mistriss Evelyn, que cette dame l'aimait beaucoup, et qu'elle était la tante de lord Raymond, elle desira prendre ses conseils dans une circonstance aussi douloureuse. Elle envoya Austin demander à cette dame la permission de l'aller trouver. La réponse annonça qu'elle allait venir elle-même voir madame Fitz-Osborne, dont elle avait entendu parler si avantageusement par Rose; une heure après le message, elle arriva à la chaumière, déjà remplie d'estime et d'intérêt pour celle qui desirait lui parler.

Madame Fitz-Osborne, sans s'ar-

rêter aux complimens d'usage, implora le secours de mistriss Evelyn, pour retirer Rose des mains de lord Raymond.

Mistriss Evelyn avait d'abord soupçonné le lord de cet enlèvement; et, dans la chaleur de son indignation, elle lui avait fait mille reproches amers. Mais la colère, l'inquiétude qu'il avait témoignée lui-même, et l'assurance mille fois répétée de son innocence lui avaient enfin persuadé que Rose avait été enlevée par la famille des Fitz-Osborne : cette persuasion avait détruit ses doutes et diminué son chagrin.

Madame Fitz-Osborne crut voir dans ces détails une nouvelle perfidie de lord Raymond pour mieux cacher son infâme manœuvre et tromper sa tante. Son départ du pays de Galles, qu'il avait effectué le lendemain de cet événement lui parut être une preuve certaine de son crime, et

mistriss Evelyn convint que les protestations d'un homme aussi faux que lord Raymond ne pouvaient inspirer aucune confiance.

Madame Fitz-Osborne, toujours prompte à prendre ses résolutions, voulut partir le lendemain pour Londres, avec l'intention de voir lord Raymond et de lui redemander Rose. Mistriss Evelyn obtint cependant que les dames ne partiraient que le jour d'après, et qu'elles passeraient la nuit à Druid-Groven. Austin reçut l'ordre de renouveler ses recherches, d'offrir tout l'argent que voudrait celui qui découvrirait la retraite de Rose, et d'attendre au hameau le résultat de ses démarches.

En arrivant à Londres, madame Fitz-Osborne apprit que lord Raymond habitait cette ville depuis une semaine. Craignant son refus de la voir, elle pria lady Bell de lui écrire pour lui demander de passer à son

logement; le lord, surpris de cette invitation, ne voulut point la refuser; il vint à l'heure indiquée, et n'eut pas le moindre plaisir en voyant auprès de lady Bell son ancienne connaissance, madame Fitz-Osborne.

A la vue de lord Raymond, madame Fitz-Osborne sentit la nécessité de réprimer son indignation. Elle lui détailla franchement le motif de son entrevue, en le priant avec beaucoup de modération de lui rendre Rose. Il n'eut pas besoin de contrefaire l'étonnement que lui causa cette demande; mais il protesta vainement qu'il était innocent de cet enlèvement. Madame Fitz-Osborne ne put croire à son désaveu, qu'elle ne crut être qu'hypocrite.

L'explication fut longue et fâcheuse des deux côtés. Quelquefois madame Fitz-Osborne faisait des efforts pour intimider la conscience du lord, d'autres fois, en implorant

son humanité, elle le suppliait en pleurant de lui rendre son amie.

Lord Raymond, profondément étonné de ce que la famille des Fitz-Osborne n'était pas l'auteur de l'enlèvement de miss Summers, dit tout ce que son imagination put lui suggérer pour faire croire à son innocence ; et, voyant que ses efforts étaient inutiles, il pria si vivement le ciel de l'accabler de ses malédictions s'il ne disait pas la vérité, que madame Fitz-Osborne cessa de le croire coupable d'une dissimulation aussi atroce; elle crut même devoir s'excuser auprès de lui de l'avoir injurié par ses injustes soupçons.

Quel pouvait donc être l'auteur de ce crime? Lord Raymond, persuadé que le jeune Fitz-Osborne aimait passionnément miss Summers, fit entrevoir que ce jeune homme avait pu la faire enlever à l'insu de sa mère; mais cette opinion fut rejetée par madame

Fitz-Osborne et par lady Bell avec tant de mépris, que le lord n'osa point insister quoiqu'il restât persuadé que son soupçon était bien fondé.

CHAPITRE XXII.

Retour en Irlande.

Livrée à la plus cruelle incertitude, et ne sachant plus où porter ses recherches, madame Fitz-Osborne voulut encore rester quelques jours à Londres; bientôt convaincue de l'inutilité de son séjour dans cette ville, et craignant que son fils ne s'impatientât de sa longue absence, elle céda aux instances de lady Bell, et revint en Irlande. Pendant ce temps, Hector Fitz-Osborne l'attendait avec une horrible anxiété d'esprit. Il la vit revenir sans Rose.

— Vous n'avez pas mieux réussi

que moi, lui dit-il d'un ton sinistre, vous voyez que je ne vous ai point trompée; elle a refusé de vous accompagner. Elle a formé d'autres liens plus chers pour elle que ceux de l'honneur et de l'amitié.

Après ces mots, il regarda tristement sa mère. Elle garda le silence. Redoutant de sa part quelque résolution désespérée, et d'après le conseil de lady Bell, elle avait résolu de taire le peu de détails qu'elle avait appris, et de lui laisser croire que l'absence de Rose était volontaire.

Elle avait quitté sa chaumière avant notre arrivée, lui dit lady Bell; nous n'avons pu découvrir le lieu de sa retraite; toutes nos recherches ont été vaines.

— Hé pourquoi, Madame, avez-vous fait des recherches? Nous n'avons aucun droit d'arracher miss Summers à la personne qu'elle a choisie pour être son protecteur. Evitons

de la tourmenter : nous avons rempli les devoirs de l'amitié, oublions celle qui s'est rendue indigne de notre souvenir.

Dissimulant alors le chagrin qui rongeait son cœur, il affecta de sourire, et rassembla toutes ses forces pour bannir de sa pensée le souvenir qu'il avait si constamment adoré.

Madame Fitz-Osborne, profondément affligée de le voir adopter une erreur injurieuse à Rose, sentit cependant la nécessité de se taire, et d'abandonner son fils à ses efforts. De ce moment, personne n'osait plus prononcer le nom de la malheureuse Rose ; mais si la fierté du cœur peut donner assez de force pour défendre aux plaintes de se faire entendre, elle ne peut pas de même empêcher les regrets de renaître ; bientôt la pointe aiguë du poignard se fait ressentir, et cause des cris de douleur. Dans sa première fureur,

Hector arracha de son sein le portrait qui, depuis tant d'années, était le compagnon de ses voyages et le témoin de sa tendresse; il le rejeta loin de lui avec effroi, et ne pouvant plus ni réfléchir, ni se soustraire à ses maux, n'espérant point remporter sur son cœur la plus déchirante des victoires, il voulut essayer si l'ivresse des plaisirs ne pourrait point le distraire; mais, n'éprouvant que de l'horreur à leur vue, et n'ayant jamais un instant de calme, il aurait bientôt péri victime de sa douleur, si de nouveaux événemens n'étaient venus lui rendre des forces et donner une nouvelle énergie à des sentimens qui ne pouvaient plus s'effacer de son cœur.

La plus sombre mélancolie vint s'emparer de madame Fitz-Osborne: elle ne pouvait plus soutenir le séjour de Bellevue. Les médecins lui conseillèrent d'aller passer quelque

temps à la ville, dans l'espérance que le mouvement ou le changement de lieu pourrait la distraire de ses peines. Pendant son absence, M. Fitz-Osborne recevait ses amis à Bellevue, et multipliait, autant qu'il le pouvait, les plaisirs, en pressant son fils d'y prendre part. Mais Hector, incapable de soutenir ces apparences de gaieté, qui contrastaient si violemment avec ses peines intérieures, trouvait chaque jour de nouveaux prétextes pour venir à la ville ; la profonde tristesse de sa mère convenait bien mieux à la nature de ses sentimens, il lui cachait ses larmes, mais il en répandait sans cesse lorsqu'il n'était pas sous ses yeux. L'indignation et la fierté lui prêtaient en vain leurs secours. Ce n'est point Rose criminelle et volage que je pleure, se disait-il à lui-même, c'est celle que mon imagination avait parée de toutes les vertus et de tous

les dons qui pouvaient assurer mon bonheur.

Pendant que madame Fitz-Osborne s'abandonnait à la plus sombre inquiétude, un événement favorable pour Rose vint accroître les regrets de sa perte. Madame Fitz-Osborne, fidelle à tous les sentimens généreux, n'avait point suspendu les démarches qu'elle avait commencées avant la fuite de miss Summers, pour lui faire restituer les biens de ses pères. Dans l'instant où le succès allait couronner ses poursuites, elle reçut la nouvelle que le frère du grand père de miss Summers, après avoir joui pendant soixante années de la totalité de la fortune de cette famille, se sentant près de sa fin, et craignant la justice divine, avait fait un testament par lequel il rendait miss Summers, sa petite nièce, légataire universelle de ses biens. Il n'en avait excepté que quelques faibles legs dont

il avait disposé pour ses anciens serviteurs. La même lettre annonçait la mort de ce grand-oncle, et ce riche héritage ne fit que redoubler le chagrin que causait à madame Fitz-Osborne l'absence de celle qui devait le recueillir.

CHAPITRE XXIII.

Retour de Rose.

Pendant que les amis de miss Summers passaient les jours et les nuits à déplorer sa perte, qu'ils regardaient comme devant être éternelle pour eux, cette intéressante et trop malheureuse personne, épuisée de fatigue et d'inquiétude, doutait si ses forces suffiraient pour soutenir le reste de son voyage. Dans sa ferveur, elle implorait le ciel, et lui demandait de ne point expirer avant d'a-

voir revu ses amis. En arrivant à Holy-head, il fallut la porter, presqu'à moitié morte, dans la voiture qui devait la transporter à Dublin. Elle donna l'ordre au postillon de la conduire, en arrivant dans cette ville, à la maison de madame Fitz-Osborne. Elle croyait cette dame à Bellevue; mais elle pensa que les domestiques la recevraient avec plaisir, et feraient savoir son arrivée à leur maîtresse. Lorsque la voiture s'arrêta, ses souffrances étaient si grandes, qu'elles avaient affaibli les tourmens de son esprit. Il était presque nuit : on frappe : un domestique se présente. Robert, dit Rose qui le reconnut sur-le-champ. A cette voix, Robert, hors de lui, rentre dans la maison, en criant avec transport : C'est elle, c'est elle, c'est miss Summers!... Hector jette un cri, s'élance, et, sans pouvoir proférer un mot, il enlève Rose de la voiture, et

court la déposer dans les bras de sa mère.

Nous n'essaierons pas de peindre un pareil moment. O ciel! je te remercie, s'écria madame Fitz-Osborne, tu me l'as donc rendue! Parle-moi, mon amie, que j'entende le son de ta voix! Ma Rose, où avez-vous été? Qui vous a retenue? Pourquoi avez-vous été si long-temps absente de nous?

Rose ne répondit que par des soupirs interrompus, que l'on pouvait à peine entendre.

Les domestiques apportèrent des lumières, et ce fut seulement alors qu'Hector Fitz-Osborne put apercevoir le changement de la triste Rose.

Grand Dieu! s'écria-t-il, voilà donc celle que j'ai vue si brillante de santé! Ah! scélérat, comment ai-je pu ne pas te punir?

Rose épouvantée leva ses yeux

presque éteints : elle voulut parler ; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres. Elle tomba dans un des évanouissemens que son extrême faiblesse rendait fréquens. On courut chercher un médecin : il ordonna quelques cordiaux, et sur-tout insista pour qu'on respectât son repos. Les accès se renouvelèrent pendant plusieurs heures. Une fois elle ouvrit les yeux, et voyant madame Fitz-Osborne auprès d'elle : Je suis innocente ! lui dit-elle.

Oui, ma Rose, vous l'êtes, s'écria madame Fitz-Osborne en l'étreignant dans ses bras : ce mot suffit ; votre amie n'a plus un seul doute. Un signe du médecin imposa silence. Il présenta lui-même un calmant à la malade, et bientôt la faiblesse et la potion lui procurèrent du sommeil. Le médecin ordonna à tout le monde de se retirer ; on ne laissa qu'une garde à laquelle madame Fitz-

Osborne répéta souvent l'ordre de la venir appeler si la malade éprouvait quelque nouvelle secousse.

En sortant de cette chambre, madame Fitz-Osborne arrêta ses yeux sur Hector. Mon fils, lui dit-elle, comme votre regard est froid! Vous n'entrez pas dans ma joie? vous ne me félicitez pas? Hector s'éloigna sans répondre, et sa mère, appercevant sur son visage que toutes les sensations à la fois agitaient et déchiraient son cœur, jugea qu'elle ne devait point le retenir.

Le jour suivant, Rose eut de la fièvre; mais le médecin assura que beaucoup de calme serait le meilleur remède que l'on pourrait employer: madame Fitz-Osborne retint les élans de son ame, et se soumit à garder le silence.

Les motifs qui jusqu'alors l'avaient portée à laisser son fils dans l'erreur sur les causes de l'absence de Rose,

n'avaient plus la même force. Prompte à justifier sa jeune amie, elle se pressa de faire connaître à son fils l'injustice des soupçons qu'il avait conçus contre Rose, lorsqu'elle avait refusé de le suivre en Irlande. Elle lui détailla l'explication que sa malheureuse amie avait eue avec lord Raymond, explication qui lui avait enfin laissé connaître l'infamie des projets de son séducteur : elle lui dit la manière dont elle l'avait chassé de sa présence, et dont elle avait persisté à ne vouloir plus l'entendre : enfin, elle lui dit combien mistriss Évelyn s'intéressait à Rose, et croyait lui devoir de l'estime. Hector écoutait avec avidité ces détails. A mesure que sa mère le soulageait du poids accablant qui pesait sur son cœur, il se reprochait amèrement d'avoir pu soupçonner celle qui avait toujours captivé sa tendresse : il blâmait son emportement qui l'avait arraché

d'auprès d'elle, et l'avait empêché de se convaincre de son erreur : il détestait son obstination qui avait rendu Rose, sa mère et lui-même, victimes des plus cruelles douleurs.

Il voyait miss Summers libre, pleine de mépris pour lord Raymond, jouissant d'une fortune égale à la sienne, et ne devant plus trouver d'opposition de la part de son père. La médisance et la calomnie pouvaient, il est vrai, s'élever contre elle; mais M. Hume avait fidellement gardé le secret sur les aventures de la chaumière, et M. Fitz-Osborne les ignorait. Au milieu de ces espérances, il lui restait encore d'affreux souvenirs : Rose avait aimé lord Raymond; pendant deux mois elle était restée sa captive, car c'était lui encore qu'il regardait comme l'auteur de son enlèvement. Ces souvenirs détruisaient tout son calme. Lord Raymond lui parut être l'auteur de ses

maux : il se promit d'abord de le punir ; mais, cédant bientôt à la crainte de causer le désespoir de sa mère, il forma l'inébranlable résolution de s'exiler, de vaincre tous les mouvemens de son cœur, et de fuir à jamais si miss Summers n'éclaircissait point tous ses doutes de la manière la plus complète et la plus satisfaisante.

Pendant ce temps, Rose sentait la nécessité de se soumettre au silence que lui prescrivait le médecin. Elle pensait combien elle aurait besoin de ses forces pour se taire, lorsque plus de santé permettrait à ses amis de lui faire des questions. Elle était loin d'oublier la promesse sacrée qu'elle avait faite à Tudor, et, quoiqu'elle prévît toutes les peines que lui causerait son silence, elle se confirmait dans la résolution d'accomplir ses pénibles devoirs.

CHAPITRE XXIV.

Défiance et jalousie.

Pendant deux jours, madame Fitz-Osborne veilla sa malade en silence, et en réprimant les questions qu'elle brûlait de faire. Souvent elle cherchait à peindre son tourment à son fils ; mais il semblait éviter toute espèce d'explication. Au milieu de sa violente émotion, et de l'inquiétude dont il ne pouvait se défendre, sa mère appercevait qu'il s'efforçait de combattre ses sentimens comme il aurait pu combattre une faiblesse.

Lady Bell était accourue féliciter ses amis aussitôt qu'elle avait appris le retour de Rose, et elle promit de ne point s'éloigner d'eux jusqu'à son parfait rétablissement.

La fièvre n'était heureusement

causée que par la fatigue et l'inquiétude ; elle céda entièrement le troisième jour. Rose, persuadée que la curiosité de ses amis devait être très-vive, se désolait de ne pouvoir la satisfaire. Tremblante à la seule idée de cette explication, elle jugea cependant qu'elle devait la reculer le moins possible ; oppressée par ce poids, et résolue de s'en débarrasser, elle rassembla ce qui lui restait de forces, s'habilla et passa dans la chambre de madame Fitz-Osborne, qui touchait à la sienne. Elle y trouva lady Bell et le jeune Fitz-Osborne, qui s'étonnèrent à sa vue, et la grondèrent d'avoir quitté sa chambre.

— Les tourmens de mon ame, dit-elle en s'asseyant sur un sopha, ne m'ont point permis d'y rester. J'espère être mieux ici. J'ai desiré vous parler ; un plus long silence aurait le droit de vous surprendre ; mais ce que je vous dirai ne fera que re-

doubler votre étonnement ; mon embarras est extrême, et je ne pourrai vous en développer entièrement la cause.

On s'assit autour d'elle, et les regards du jeune Fitz-Osborne peignaient la plus vive inquiétude.

— Je ne viens point pour satisfaire votre juste curiosité, leur dit-elle ; mais pour implorer votre indulgence ; je connais vos droits à ma reconnaissance et à ma confiance, ces droits les plus chers à pour mon cœur, et cependant je suis dans la triste nécessité de garder le secret sur les détails de ma funeste aventure. Enlevée de ma chaumière par la force, retenue prisonnière pendant deux mois, et n'ayant échappé à ces dangers que d'une manière inespérée, un devoir sacré m'impose la loi de me taire. Je viens solliciter de la tendresse de mes amis la permission de garder un silence qu'ils me pres-

criraient eux-mêmes s'ils pouvaient connaître les motifs qui le causent.

Madame Fitz-Osborne et lady Bell se regardèrent avec étonnement. Hector Fitz-Osborne tressaillit, et tour à tour on le voyait rougir d'indignation et pâlir de crainte.

— J'apperçois, continua-t-elle, la surprise que je fais naître, ah! croyez que, s'il m'était possible de dévoiler ce mystère, mon cœur préviendrait vos questions; mais je ne le puis sans être ingrate et parjure.

— Parjure! s'écria le jeune Fitz-Osborne; ce nom ne peut convenir qu'à l'être méprisable qui cherche à s'affranchir d'un engagement sacré; mais une promesse arrachée par un lâche motif ne peut avoir aucune valeur.

— La promesse par laquelle je me suis liée, répondit Rose, a été volontaire, elle est sacrée; c'est le seul tribut que je puisse payer à la générosité qui m'a sauvée.

— Quelle profanation! dit Hector. Pouvez-vous nommer généreux le prétendu libérateur qui ne vous a liée par la parole solennelle de vous taire, que pour éviter la punition de ses crimes? Mais je ne m'étonne point de voir la lâcheté se joindre à l'infamie.

— Hector, revenez de votre erreur; n'outragez point mon digne et généreux libérateur; il peut laisser lire sans crainte au fond de son noble cœur; j'entrevois vos soupçons; détrompez-vous, Hector, ce libérateur n'est point lord Raymond.

— Quel est donc celui qui vous a délivrée de ses mains?

— Ce n'est point lord Raymond qui m'a fait enlever de la chaumière; il n'a aucune part dans cette affaire, et je ne l'ai plus revu. Il ne m'a donc point trompée, dit madame Fitz-Osborne, lorsque j'ai eu une explication avec lui pendant que j'étais à Londres.

— Rose, par pitié pour moi, s'é-

cria le jeune Fitz-Osborne, nommez-nous votre libérateur.

— Je vous le répète, Hector, je ne puis le nommer sans me rendre ingrate et parjure; qu'il vous suffise d'apprendre que pendant mon plus grand danger un ange semblait veiller sur moi. Là où je ne devais attendre que mépris et cruauté, j'ai trouvé l'asile de l'hospitalité; l'avenir seul pourra me permettre d'en dire davantage. Mes amis ne me pardonneront-ils donc pas mon silence, lorsque j'atteste devant le ciel et devant eux que je suis innocente?

Ne croyez pas, ma Rose, s'écria madame Fitz-Osborne, qu'il puisse me rester un seul doute. L'avenir nous découvrira le mystère; il serait cruel de vous demander aujourd'hui de l'éclaircir.

Je sens, dit le jeune Fitz-Osborne, que cette épreuve est au-dessus de mes forces; je ne puis croire

à l'amitié qui se plaît dans le mystère.

Comme ce langage est sévère! dit Rose en fondant en larmes. Hector, je ne suis donc plus votre sœur? Vous soupçonnez ma sincérité! Songez que c'est détruire tous mes droits à votre amitié que de m'enlever votre estime. En achevant ces mots, elle étendit sa main vers lui. Mais, absorbé dans ses pensées, déchiré par ses soupçons, il resta immobile.

Rose, épuisée par ses tourmens, chercha un appui et le trouva dans les bras de madame Fitz-Osborne, qui fit un cri de douleur en voyant son visage se décolorer.

Avez-vous donc oublié, mon fils, (dit madame Fitz-Osborne en inondant Rose de ses larmes) que sa vertu la plus éminente a toujours été la franchise? Lady Bell, se joignant aux caresses de madame Fitz-Osborne, ne quitta Rose que pour aller s'emparer de la main d'Hector; venez,

lui dit-elle, venez vous unir à nos cœurs, et ne pensons plus qu'à remercier le ciel, qui a bien voulu la rendre à nos vœux.

Hélas! dit Hector, en se laissant entraîner, ce même ciel que vous implorez, connaît avec quelle tendresse je l'aimais.

Ne revenons plus à nos tristes plaintes, dit madame Fitz-Osborne, soyons vraiment amis, soyons vraiment généreux, et ne détruisons pas le bonheur que nous promet l'avenir; il s'embellira pour nous tous; joignez-vous à moi, mon fils, pour apprendre à Rose que son grand oncle est mort, et que son testament l'a fait héritière unique de tous ses biens.

— Oh ciel! je vous remercie! s'écria Rose avec ferveur; j'aurai donc la possibilité de récompenser mon bienfaiteur!

Cette effusion de joie retentit au fond du cœur de Fitz-Osborne; n'en

pouvant soutenir l'effet, il fit un cri de douleur et sortit brusquement de la chambre.

Oh mon ami, s'écria Rose en laissant tomber sa tête sur les mains de madame Fitz-Osborne, consolez-moi des peines que me cause votre fils, ou plutôt plaignez-moi de ne pouvoir le ramener à plus de justice envers moi sans manquer aux devoirs les plus sacrés de l'honneur et de la reconnaissance.

Après cette pénible explication, madame Fitz-Osborne engagea Rose à prendre quelque repos. Aussitôt qu'elle fut plus calme, elle écrivit à Tudor pour l'instruire de son heureuse arrivée, et de son changement de fortune. Peu de jours après, elle en reçut une réponse dans laquelle il la félicitait, et l'informait que le comte ignorait toujours sa délivrance.

Elle écrivit aussi à mistriss Evelyn

pour lui apprendre son retour dans la famille de ses amis, mais en la suppliant d'en garder le secret. Austin fut rappelé en Irlande, et rien ne pourrait peindre la joie de cet excellent homme en retrouvant sa bonne maîtresse dans la maison de madame Fitz-Osborne.

On instruisit aussi M. Fitz-Osborne du retour de Rose et de l'heureux changement survenu à sa fortune. Il apprit l'un et l'autre avec assez d'indifférence ; mais n'ayant plus aucune objection à faire contre le mariage de son fils avec miss Summers, il la traita avec beaucoup de politesse lorsqu'il la revit.

Madame Fitz-Osborne alla passer quelque temps dans une jolie maison située près de la mer, et dans laquelle M. Fitz-Osborne venait rarement. Rose ne se séparait plus d'elle; et le jeune Fitz-Osborne, en dépit de ses résolutions, ne pouvait quitter

les lieux qu'elle habitait. Chaque jour elle regagnait quelque chose à sa confiance; mais, combattant toujours contre lui-même, quelquefois il essayait de s'éloigner: ne pouvant soutenir long-temps les maux de l'absence, il revenait auprès d'elle. La douceur enchanteresse avec laquelle il était reçu, lui faisait regretter de l'avoir affligée. La voyait-il souffrir, la tendresse de son cœur détruisait ses noirs souvenirs ; il ne songeait plus qu'à la consoler; et, dès qu'elle reprenait plus de calme, il montrait plus de réserve. Ces combats, ces caprices, ces mouvemens passionnés, ne pouvaient échapper à l'attention de la sensible Rose; elle ne pouvait refuser son admiration à ce caractère ardent qui réunissait à l'amabilité de lord Raymond, la noblesse d'ame de Tudor. Elle voyait avec une douleur inexprimable qu'elle avait détruit son bonheur en refusant de le

suivre lorsqu'il était venu la chercher dans sa chaumière. La bassesse de lord Raymond lui paraissait chaque jour plus odieuse. Elle reconnut enfin qu'elle était adorée par l'homme qui lui paraissait le mieux mériter l'admiration et l'estime; et, lorsqu'elle interrogeait son cœur, elle était forcée de s'avouer qu'après madame Fitz-Osborne, personne au monde ne lui était plus cher que le fils de sa bienfaitrice. Elle apercevait combien il s'offensait de son silence; mais il était plus possible à Rose de souffrir cruellement, que de trahir la promesse solennelle qu'elle avait donnée; désespérant donc de regagner entièrement sa confiance aussi long-temps qu'elle garderait le silence, elle ne semblait plus exister que pour souffrir et regretter.

CHAPITRE XXV.

Visite de l'avocat.

Madame Fitz-Osborne revint à la ville après avoir passé trois mois à sa campagne. Le changement de fortune de miss Summers produisit son effet ordinaire. Elle fut importunée par la foule de ceux qui voulaient la complimenter sur son retour en Irlande, et sur la riche succession dont elle avait hérité. Elle pria madame Fitz-Osborne de lui épargner la fatigue de ces visites, et ses véritables amis furent seuls admis auprès d'elle. Dans ce nombre fut comprise miss Morden, qui se plaignait toujours du manque de confiance de Rose, mais qui lui était sincèrement et tendrement attachée. Un jour que l'on avait pris la précaution de défendre la

porte, M. Nettleby entra tout à coup dans le salon.

— Pardon, Madame, dit-il à madame Fitz-Osborne, si je suis entré malgré votre portier; mais j'ai besoin de vous raconter les tourmens que vient de me causer l'insignifiante pupille de votre époux.

Ah! enfant, vous voilà, dit-il en appercevant Rose Summers; oh! comme vous êtes changée! cela fait horreur; vous voilà punie de n'avoir pas suivi les conseils de l'expérience.

Madame Fitz-Osborne se pressa de l'interrompre pour lui demander des nouvelles de lady Flora.

— Je viens précisément vous raconter la folie qu'a faite mon neveu en épousant cette petite sotte.

— Il me semble, Monsieur, que votre neveu ne peut se plaindre d'avoir fait un mauvais mariage.

— Ne savez-vous donc point, Ma-

dame, que lady Flora, par le testament de son père, n'avait à sa disposition qu'un revenu de cinq cents guinées, et qu'elle ne devait jouir qu'à sa majorité du surplus de sa grande fortune?

— Je le savais, Monsieur.

— Voici, Madame, ce que vous ne savez pas. Mon sot neveu, après avoir épousé cette riche héritière, n'a pas voulu suivre mes conseils et vivre de la manière la plus économique. Les cinq cents guinées de la dame ne pouvant suffire à la dépense, Henry Hume a fait des emprunts hypothéqués sur sa fortune personnelle, et cette maudite femme vient de mourir par pure méchanceté pour le ruiner. J'ai vainement fait appeler les médecins; je leur ai promis les plus magnifiques récompenses, s'ils pouvaient prolonger seulement de onze mois son existence; elle n'a voulu faire aucun de leurs remèdes, et elle

est morte en déclarant qu'elle était charmée de voir que sa fortune échapperait à celui qui lui avait juré qu'il ne l'épousait que par amour, et qui l'avait, disait-elle, indignement trompée, en lui faisant cette promesse.

— Pauvre lady Flora ! s'écria miss Summers.

— Qu'elle vous serve de leçon, lui dit durement le vieillard ; vous avez à présent une grande fortune, mais votre état de souffrance doit vous inspirer des craintes ; profitez de la raison et des forces qui peuvent vous rester pour faire une sage disposition de vos biens en faveur de ceux qui vous survivront ; la prudence et la reconnaissance vous en imposent la loi. Peut-être n'aurez-vous pas assez de force pour vivre encore une année.

— Donnez-moi votre bras, miss Summers, (s'écria le jeune Fitz-Osborne, outré de colère contre la dure

impertinence du vieillard) vous êtes souffrante ; éloignez-vous de cette chambre. En disant ces mots, il s'empara de son bras et la conduisit dans son appartement.

— Le barbare! s'écria-t-il en fermant la porte. Vous vivrez, miss Summers, et vous vivrez assez longtemps pour faire le bonheur de celui que votre cœur a choisi. Cet inconnu vous reverra.... et moi.... Mais je n'ai pas le droit de me plaindre; votre bouche jamais ne m'assura de votre tendresse ; je dois au moins vous rendre cette justice.

— Mon cher Hector, ne reviendrez-vous jamais de votre erreur ? Je n'ai point d'ami que je vous préfère, et dont je veuille assurer le bonheur autrement que par mes vœux. Qui donc, hélas! voudrais-je préférer au fils de ma bienfaitrice, de ma plus tendre amie ?

— Pourquoi persistez-vous dans

votre cruel silence? Un seul mot éclaircirait mes doutes; ne me réduisez pas au désespoir; si vous me refusez, j'accomplirai la résolution que je n'ai déjà que trop retardée.

— Que voulez-vous dire, grand Dieu!

— Vous seule désormais pouvez guider mes résolutions. Mais vous n'avez qu'un seul moyen; dites-moi la vérité.

— Hector, vous me demandez un crime.

— Hé bien, c'en est fait, je vous aime, je ne puis vous dire avec quel excès; mais ma raison combattra mon aveugle passion. Mon cœur ne peut adorer que la femme qu'il estime et qu'il reconnaît être au-dessus de tous les soupçons. Rose, continua-t-il en jetant ses bras autour d'elle, et la pressant contre son cœur, ne me forcez pas de m'éloigner de mes parens par votre cruel silence;

arrachez le funeste voile, laissez-moi lire dans votre cœur; tout m'assure que je n'y puis trouver qu'honneur et pureté. Ah! pourquoi n'êtes-vous pas aussi franche et confiante que vous êtes aimable?

La malheureuse Rose ne put lui répondre que par des larmes.

— Montrez-moi quelque confiance, détruisez mes doutes, et je me lierai à vous par la promesse la plus solennelle.

— De quel droit vous demanderais-je une promesse, si je n'ai pas la force de remplir la mienne? Fitz-Osborne, votre estime m'est bien chère; mais celle que je dois conserver pour moi-même me l'est encore plus.

— Vous venez de prononcer mon exil: je vais vous fuir. Adieu, Rose, vous ne me reverrez jamais.

— Non, vous ne fuirez pas la maison de votre mère; n'espérez pas que

la triste Rose consente jamais à vous voir déchirer le cœur de sa bienfaitrice ; c'est à moi seule de m'éloigner : je le dois encore plus que lorsque j'ai fui la maison de votre père.

Hector Fitz-Osborne était tellement emporté par son désespoir, qu'il n'avait pas même entendu ces dernières paroles de Rose; et, pendant qu'elle achevait de les proférer, il était précipitamment sorti de son appartement, en la laissant accablée de douleur.

CHAPITRE XXVI.

Hector Fitz-Osborne veut partir.

Rose versait des larmes amères et que rien ne pouvait adoucir ; elle se désolait du silence qu'elle était forcée de garder, et l'affreux déchirement qu'elle éprouvait lui paraissait

un mal sans remède, puisqu'elle ne pouvait le faire cesser qu'en renonçant à l'honneur et en manquant à la reconnaissance. Deux jours s'écoulèrent durant lesquels Hector ne chercha qu'à l'éviter. Pendant le soir du second jour, se trouvant avec sa mère et Rose, il dit, avec une indifférence affectée, qu'il voulait faire un voyage à Londres. Madame Fitz-Osborne et Rose le regardèrent avec la plus vive inquiétude. Madame Fitz-Osborne fit des efforts pour dissimuler sa peine, et Rose ne put se méprendre au sentiment généreux qui empêchait son amie de témoigner la douleur qu'elle éprouvait. Le même mouvement les porta l'une et l'autre à garder le silence. Elles se retirèrent dans leur appartement presque également malheureuses.

Rose, abandonnée à ses réflexions, ne pensa d'abord qu'aux nouvelles peines qu'elle allait causer à son amie.

Elle voyait que son fils ne s'exilait que pour la fuir. Bientôt elle reconnut avec étonnement que le sentiment de l'amitié n'était pas le seul qu'elle éprouvait. Son souvenir lui retraça la tendresse, la constance et les vertus aimables du jeune Fitz-Osborne. Un profond soupir s'échappa de son cœur, et ses yeux, presque malgré elle, se remplirent de larmes lorsqu'elle se dit à elle-même : Je ne le reverrai plus; je ne suis à ses yeux qu'un objet d'horreur; il me méprise, il me fuit.... O généreux Tudor! pourquoi m'avez-vous tirée de ma captivité? La mort aurait fini tous mes maux. Ces désolantes pensées serrèrent son cœur et tarirent ses larmes. Trop faible encore pour soutenir long-temps de pareils combats, elle sentit un feu brûlant circuler dans ses veines, sa fièvre reprit avec fureur, et le lendemain madame Fitz-Osborne, ef-

frayée de son état, fit rappeler le médecin, qui redoubla ses terreurs en disant que les symptômes étaient effrayans.

Pendant la nuit, sa bienfaitrice voulut la veiller, et dans un instant où elle croyait Rose livrée au sommeil, elle soupira profondément.

O mon amie ! s'écria Rose qui l'avait entendue, serai-je toujours pour vous une source de tourmens? Dois-je vous priver de votre fils?

— Mon fils reviendra, n'en doutez pas; mais je ne puis supporter plus long-temps la douleur de vous voir accablée sous le poids d'un mal dont nous ignorons la cause. Jusqu'à présent j'ai respecté votre silence, je ne l'ai point combattu; mais, lorsque je le vois menacer votre vie, je ne puis plus résister à mes peines. Ma Rose, parlez à votre amie, elle implore votre confiance.

— Ma bienfaitrice ! suis-je donc réduite à l'affreuse alternative de violer mes engagemens ou de perdre votre amitié ? Un moyen de vous satisfaire se présente à ma pensée ; je me sens un peu plus forte. De grace, allez prendre quelque repos, et daignez encore m'accorder quelques instans pour réfléchir : demain je vous ferai connaître ma détermination.

Madame Fitz-Osborne, plus tranquillisée par cette promesse, sortit de la chambre, en laissant une de ses femmes.

Après le départ de son amie, la malheureuse Rose sentit sa fièvre redoubler, et, craignant d'être trop faible le lendemain, elle ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution du projet qu'elle avait médité. Persuadée qu'elle ne relèverait pas de sa maladie, et, cédant à la nécessité de se justifier dans l'opi-

nion de ses amis, elle avait résolu d'écrire à Tudor pour lui demander la permission de révéler son secret à madame Fitz-Osborne et à son fils, si elle en avait encore la force au moment où elle recevrait sa réponse; et, dans le cas où elle aurait succombé sous ses maux, elle lui demandait de justifier sa mémoire en assurant ses amis qu'elle avait toujours mérité leur tendresse et leur estime. Après avoir déterminé ce projet, elle pria la femme qui la veillait de la soutenir, et, d'une main tremblante, elle écrivit à Tudor :

« Lorsque vous recevrez cette let-
« tre, j'aurai probablement cessé
« d'exister; mais je n'aurai pas cessé
« d'être fidelle à ma promesse. O
« Tudor ! quand cette promesse est
« sortie de ma bouche, que j'étais
« loin de prévoir combien il me se-
« rait difficile de la tenir ! Ma con-

« duite est accusée, mon innocence
« est soupçonnée par les personnes
« qui me sont les plus chères, et je
« n'ose point me disculper en leur
« disant la vérité. Pourquoi ne m'a-
« vez-vous point laissée dans ma pri-
« son ? J'aurais fini plus paisible-
« ment mes jours. J'implore encore
« une fois votre généreuse bonté; je
« vous demande un nouveau sacri-
« fice : lorsque j'aurai cessé de vivre,
« écrivez à madame Fitz - Osborne
« et à son fils; qu'ils apprennent de
« vous la cause de ma retraite. Ils
« sauront respecter votre secret com-
« me je l'ai respecté moi-même. C'est
« en le gardant qu'ils m'acquitteront
« envers vous de la reconnaissance
« que je vous dois. Instruisez-les que
« vous avez été le gardien de mon
« honneur. Si, contre mon espoir,
« votre réponse peut encore me par-
« venir, accordez-moi la permission
« de leur parler, afin que je puisse

« descendre en paix dans la tombe.
« Vous m'accorderez un nouveau
« bienfait en cédant à ma demande,
« puisque ce sera à vous, mon ami,
« que je devrai le tribut honorable
« qu'ils paieront à ma mémoire.

« Adieu, mon estimable ami. Mes
« derniers vœux demandent au ciel
« de vous accorder toutes les récom-
« penses que mérite la vertu.

Votre Rose. »

Rose, après avoir écrit cette lettre, fit promettre à la femme qui la gardait que le lendemain matin elle l'enverrait de bonne heure à la poste.

Le matin, lorsque madame Fitz-Osborne vint la voir, elle la trouva plus calme, mais affaiblie d'une manière très-alarmante.

Vous me trouvez plus heureuse, mon amie, lui dit Rose d'une voix presque éteinte : ma justification sera

tardive, mais elle sera pleine et entière; votre incrédule et sévère fils sera forcé de croire à la vertu de celle qu'il a si cruellement soupçonnée.

Madame Fitz-Osborne, alarmée de la faiblesse de Rose, n'osa rester auprès d'elle, et, lorsqu'elle sortait de la chambre en versant un torrent de larmes, elle rencontra son fils auquel elle répéta ce que Rose venait de lui dire.

Incrédule et sévère! répéta-t-il, le ciel m'est témoin que je n'ai point soupçonné sa vertu. Son silence a déchiré mon cœur : elle aime un autre que moi, voilà ce qui cause mon supplice; mais elle n'a pas besoin de se justifier à mes yeux; je n'ai des des doutes que sur sa tendresse pour moi.

— Pourquoi donc la fuyez-vous sans cesse?

— Parce que les maux que j'é-

prouve sont au-dessus de mes forces. Quel est donc cet étranger qui l'intéresse? Quel est cet homme dont elle ne parle qu'avec une tendresse remplie de vénération? Qu'a-t-il donc fait pour qu'elle se taise à son commandement? Quels sont ses droits pour l'avoir rendue l'arbitre de son sort?

— J'ignore autant que vous, mon fils, comment s'éclairciront vos doutes; mais je suis sûre que Rose vous aime.

Elle m'aime! s'écria Fitz-Osborne d'une voix tremblante. Ma mère, par pitié pour moi, ne me faites pas concevoir un faux espoir.

— Espérez tout, mon fils, si le ciel nous la conserve.

— Que dites-vous? Quelle est votre crainte? Sa vie serait-elle en danger?

— Dans le danger le plus grand; et ne vous dissimulez pas que vos

doutes offensans ont achevé de l'accabler. Tremblez, Hector, de ne reconnaître votre erreur que lorsque vous ne pourrez plus lui donner que d'inutiles regrets!

— Ciel! serait-il trop tard! Laissez-moi voler auprès d'elle. Rose, Rose, je n'ai plus de doutes : j'implore mon pardon.

CHAPITRE XXVII.

Triomphe de la tendresse.

Madame Fitz-Osborne contint autant qu'elle le put les transports de son fils. Elle lui fit sentir la nécessité de préparer la souffrante et trop faible Rose à cette entrevue si difficile à soutenir. Après l'avoir prévenue que Hector demandait à la voir pour réparer ses torts, et pour l'assurer de sa plus tendre confiance, elle appela son fils.

— Rose, s'écria-t-il en approchant de son lit, je n'ai jamais douté de votre vertu, ce n'est pas une pareille erreur que je viens abjurer; jamais je n'en fus coupable.

— Pourquoi donc, dit Rose en s'efforçant de ranimer sa voix, avez-vous traité si cruellement la femme à laquelle vous accordiez encore votre estime?

— Accusez ma jalousie, mon orgueil, mon désespoir; je n'ai pu résister aux affreux déchiremens de mon cœur; j'ai cru Rose plus qu'indifférente pour moi; mais elle! coupable d'un crime! Oh, non, jamais je ne l'ai cru.

Hector, lui dit Rose d'une voix faible, mais douce, les apparences s'élèvent contre moi; je ne vous demande pas de les rejeter sur ma seule foi; mais ne me refusez pas de suspendre votre jugement. Vous entendrez (j'en ai l'assurance à présent) le

récit sincère de l'événement le plus effrayant de ma vie; vous apprendrez que, dans l'instant où je me croyais dans la plus redoutable des prisons, un ami noble et généreux l'a changée pour moi en un asile honorable; vous saurez que celui qui devait être mon geolier est devenu mon zélé protecteur et mon appui : il se fera connaître, Hector, et vous-même vous lui paierez le tribut d'estime et de reconnaissance qu'il mérite.

— Je n'ai plus besoin de rien entendre; mon cœur me dit qu'une passion impie ne peut exister devant vous. Rendez-moi votre amitié, votre tendresse; oubliez mes funestes doutes. Je ne vois plus en vous que celle que j'estimais et qui m'était chère à l'égal de la vertu.

— O digne fils de votre mère ! l'un et l'autre vous m'accablez d'obligations : comment les paierai-je?

Vous le pouvez, ma Rose, s'écria madame Fitz-Osborne, en m'acceptant pour votre mère.

— O ma mère ! s'écria Hector en tombant aux genoux de madame Fitz-Osborne, implorez mon pardon; vous seule vous méritez de l'obtenir. Rose, Rose, vous ne pourrez refuser celle qui vous a reçue des bras de votre mère.

— Hé bien, Hector, soyez mon tendre et bien-aimé frère jusqu'au moment où ma justification aura dissipé tous les nuages.

— Votre frère ! ah ! Rose, un titre si doux et si cher ne peut plus suffire à mon bonheur.

— Ma bienfaitrice ! mon amie ! et vous, mon cher Hector, je sens que mes forces s'épuisent : laissez mon ame jouir de la paix que vous venez de me rendre ; j'ai besoin de penser en silence que mes amis m'ont rendu leur estime.

— O ciel ! veille sur elle, accorde-moi sa santé pour prix de mon repentir. Hector, après cette invocation, entraîna sa mère dont le cœur, se rouvrant à la joie, s'unissait à son fils pour implorer de la bonté céleste la santé de son amie.

Le retour de la paix et l'espérance du bonheur sont toujours les remèdes les plus sûrs et les plus prompts pour guérir les maladies du corps, lorsqu'elles sont causées par les déchiremens de l'ame. Quelques jours de repos suffirent pour faire disparaître tous les symptômes effrayans : Rose n'éprouvait plus que de la faiblesse, et chaque jour lui rendait de la force.

Une semaine déjà s'était écoulée depuis qu'elle avait écrit à Tudor : le retard de sa réponse commençait à rendre des inquiétudes à Rose, lorsque, dans la soirée du huitième jour, on vint avertir qu'un étran-

ger, après avoir vivement interrogé un domestique sur la santé de miss Summers, et ayant appris qu'il ne pouvait lui parler parce qu'elle était malade, demandait à voir madame Fitz-Osborne ou son fils.

Le jeune Fitz-Osborne se leva précipitamment, et suivit le domestique dans l'antichambre où l'étranger l'attendait. Il fut très-surpris en apercevant un homme dont la figure était pâle, l'habit en désordre, et le bras gauche en écharpe.

Je présume, Monsieur, dit l'étranger, que vous êtes M. Fitz-Osborne le fils?

Hector le salua.

— Je viens, Monsieur, m'informer comment se porte miss Summers : on m'a dit qu'elle est malade. Est-elle très-malade?

— Elle l'a été, Monsieur; à présent elle est mieux.

Est-elle mieux, Monsieur? répéta

vivement l'étranger : est-elle hors de danger ?

— Nous l'espérons, Monsieur.

— Que Dieu soit loué ! Puis-je la voir, Monsieur ?

Hector hésita.

— Mon affaire est importante. Si elle vit, elle me verra....

— Elle ne voit point d'étranger, Monsieur.

— D'étranger ! Mon nom est Tudor ; ayez la complaisance de le lui faire savoir. Madame votre mère ou vous, Monsieur, peut-être en avez-vous entendu parler?

Jamais, Monsieur, répondit froidement Hector.

Noble créature ! s'écria Tudor, vous avez donc persévéré jusqu'à la fin ! Ne puis-je pas la voir, Monsieur ?

Etonné de la chaleur de cette effusion et de la forte émotion de l'étranger, Hector resta sans répondre,

pendant que Tudor le fixait attentivement. Dans ce moment de silence, madame Fitz-Osborne, dont la curiosité n'avait pas été moins forte que celle de son fils, entra dans la chambre.

Je n'ai pas besoin, Madame, dit Tudor en s'avançant vivement vers elle, de m'informer si vous êtes la généreuse protectrice de miss Summers; vos traits sont ceux de la peinture qu'elle porte sur son cœur, et qu'elle m'a si souvent montrée. Votre bonté, j'espère, voudra bien m'accorder avec elle une entrevue que Monsieur paraît porté à me refuser.

— Miss Summers, Monsieur, est dans un si faible état de santé....

— Mon nom est Tudor, Madame. Si elle vit, elle doit me voir; ma demande est instante. Dites-lui, je vous prie, qui je suis. Je vous demande pardon, Madame, de vous

donner cette peine ; mais vous m'en saurez gré.

Madame Fitz-Osborne se tourna du côté de la porte.

Je vais moi-même annoncer Monsieur, dit le jeune Fitz-Osborne empressé de voir l'effet que l'arrivée de cet étranger produirait sur Rose.

Un étranger vous demande, lui dit-il en entrant dans le salon.

— Quel étranger ? M'apporte-t-il une lettre ?

Son nom est Tudor, dit Hector en la fixant attentivement.

Tudor ! s'écria-t-elle en joignant ses mains et s'élançant de son siége. O bonheur inattendu ! Où est-il ? Je cours à lui....

— Réprimez votre impatience, Madame, il attend votre permission pour vous voir.

— Ah ! laissez-le venir, mon cher Fitz-Osborne, volez au-devant de lui.

Hector n'eut point la force d'aller

au-delà de la première chambre; il envoya un domestique. Madame Fitz-Osborne entra suivie par Tudor; elle trouva Rose qui accourait vers lui et qui se précipita dans ses bras.

— Rassurez-moi, mon aimable et fidelle Rose, dit Tudor : dites-moi que je ne viens point trop tard pour vous sauver.

Des torrens de larmes tombaient des yeux de Rose, pendant que Tudor la soutenait tendrement dans ses bras.

Quelle scène pour Hector qui l'observait de la chambre voisine! La colère, le désespoir et la jalousie déchiraient alternativement son cœur.

Tudor conduisit Rose sur un fauteuil, et se plaça près d'elle.

Je viens, lui dit-il, vous relever de la promesse que vous avez si fidellement gardée.

Madame Fitz-Osborne se leva pour sortir de la chambre.

— De grace, Madame, daignez rester; miss Summers n'a plus de secret à garder. Je viens effacer tous les soupçons que son trop long silence a fait naître.

Où est Hector Fitz-Osborne? demanda Rose en le cherchant avec des regards empressés. Elle l'apperçut dans la chambre précédente: elle s'avança vers lui; mais il fit le mouvement de s'éloigner.

Restez, Hector, lui dit-elle avec une noble fermeté. Le voilà venu le moment où vous allez regretter d'avoir écouté les soupçons qui ont fait mon malheur et le vôtre: venez entendre ma justification.

— Je ne puis rien écouter de ce que dira cet étranger.

-Cruelle prévention! Est-ce donc là cette confiance que vous m'aviez promise? Venez, venez entendre mon généreux ami; venez apprendre à nous rendre justice.

Hector n'osa résister à cet ordre : il la suivit en silence; mais toute sa contenance peignait les efforts qu'il faisait sur lui-même.

Aimable Rose ! dit Tudor, pardonnez-moi d'avoir trop long-temps retardé votre bonheur et celui de vos amis. Je ne puis réparer les maux causés par le retard de cette explication qu'en la faisant sans réserve : je dirai mes fautes et mes erreurs : ne croyez pas que je range dans ce nombre la passion que vous m'avez inspirée ; car c'est elle seule qui a fait renaître des sentimens généreux dans mon cœur; c'est d'elle seule que j'ai reçu des moyens pour combattre mes aveugles desirs ; c'est elle, enfin, qui m'a fait admirer vos vertus enchanteresses, et m'a fait remporter la victoire, en me forçant de reconnaître combien je vous suis inférieur.

Hector Fitz-Osborne, en l'en-

tendant parler de la sorte, leva les yeux sur lui, et redoubla d'attention.

Je vois votre étonnement, Monsieur, continua Tudor en s'adressant au jeune Fitz-Osborne : vos sentimens vous disent qu'une passion inspirée par miss Summers ne peut s'effacer; mais, lorsque vous m'aurez entendu, vous concevrez que l'espérance n'a jamais pu naître dans mon cœur, et que la conduite de cet ange a dû faire triompher la raison et l'honneur. Je vais rappeler les divers événemens : ils exigeront nécessairement de longs détails.

Mon ami, s'écria Rose, vous êtes pâle : vous paraissez souffrir ; votre bras est en écharpe. J'ai besoin que vous me rassuriez.

Cet accident n'est rien, répondit-il avec une sorte d'embarras.

— Comment vous est-il arrivé?

— Voilà bien les mouvemens or-

dinaires de votre cœur ! Vous oubliez pour moi qu'il faut satisfaire la curiosité de vos amis. Vous saurez la cause de cette légère blessure; laissez-moi suivre avec quelque ordre le récit des événemens.

Pendant que M. Tudor rapportait les détails que connaissent déjà nos lecteurs, rien ne pourrait peindre les sensations qu'éprouvaient madame Fitz-Osborne et son fils : leur admiration se partageait également entre le courage de Rose et la générosité de Tudor. Madame Fitz-Osborne ne cherchait point à contraindre ses larmes, et son fils essayait vainement de cacher celles qu'il répandait ; mais, vers la fin du récit, ne pouvant plus résister à ses sentimens, il se leva de son siége, s'avança vivement vers Tudor, et lui dit en serrant sa main :

Homme généreux ! vous à qui je dois la vie, la liberté, le rétablissement de celle qui nous est si chère,

comment pourrais-je vous exprimer ma reconnaissance et mon admiration?

Puisque je suis assez heureux pour avoir pu contribuer à votre bonheur, lui répondit Tudor en lui serrant aussi la main, vous pouvez m'en récompenser; accordez-moi votre amitié.

— Mon amitié! Ah! pour oser vous demander un pareil sentiment, il faudrait être votre égal; mais accordez du moins la vôtre à ma vénération pour vous.

Je sens, dit Tudor en souriant, que rien n'est plus humiliant qu'un éloge peu mérité. Je ne puis oublier que j'ai trop retardé l'accomplissement de mes devoirs. J'ai accepté l'offre de son secret; j'ai souffert que sa réputation fût exposée au soupçon. C'est la générosité de Rose que vous devez admirer, et non pas la mienne. Le hasard lui a fait ren-

dre la justice que je retenais, et elle n'a plus besoin de la permission que je lui donne de publier ses aventures.

N'essayez pas, Tudor, dit Rose, de diminuer vos droits à ma reconnaissance. Les faits que vous me faites entrevoir, et que j'ignore, n'existaient pas à l'instant où je n'ai rien pu devoir qu'à votre générosité; mais ces faits, j'ai besoin de les connaître. Par quels moyens....

Il faut nécessairement, lui répondit Tudor, que vous suspendiez votre curiosité. Ne soyez pas impitoyable pour la première fois de votre vie. Laissez-moi prendre quelque repos : je suis venu de Londres en trois jours, et le vaisseau mettait à la voile lorsque je suis arrivé à Holyhead.

Madame Fitz-Osborne se pressa de lui faire apporter des rafraîchissemens, et lorsqu'il parla d'aller à

son hôtel, il ne put résister aux instances avec lesquelles madame Fitz-Osborne et son fils le forcèrent d'accepter un logement dans leur maison, pour le temps qu'il passerait à Dublin.

La fatigue que l'intérêt et la longueur de cette entrevue avaient fait éprouver à Rose, la força elle-même d'aller prendre du repos. M. Tudor, qui avait observé combien elle en avait besoin, avait feint l'impossibilité de lui répondre; mais, dès qu'elle fut retirée, quoiqu'il fût effectivement très-fatigué, il ne voulut point différer de faire entendre à madame Fitz-Osborne et à son fils les détails qui les intéressaient si vivement, et nous allons les communiquer à nos lecteurs.

CHAPITRE XXVIII.

Détails nécessaires à connaître.

Nous avons déjà rapporté que Rose, en donnant connaissance à mistriss Evelyn de son retour auprès de ses amis, et de l'immense augmentation de sa fortune, lui avait fortement recommandé le secret sur ces détails, afin d'éviter tout ce qui aurait pu compromettre les intérêts de M. Tudor auprès du comte de Surry. Mistriss Evelyn avait fidellement gardé le secret, de manière que le destin de Rose était une énigme inexplicable pour toutes les personnes de sa connaissance dans le pays de Galles. Parmi ce nombre, son premier ami, le pasteur Lewis, était celui qui s'intéressait le plus vivement et le plus sincèrement à son

sort. A la première nouvelle de l'enlèvement, il avait employé tous les moyens qui étaient en sa puissance pour découvrir les traces des ravisseurs : tous ses essais avaient été inutiles ; il ne les avait pas discontinués pendant plusieurs mois, et près d'une année s'était écoulée sans lui avoir apporté aucune consolation.

Après ce terme, il eut besoin de faire un voyage à Londres pour aller recevoir un legs qu'un de ses amis lui avait laissé par son testament. Avant son départ il alla prendre les ordres de mistriss Evelyn, et lui promit d'aller chez M. Stanton, propriétaire et maître d'une académie située à quarante milles de Londres, dans laquelle était le jeune Richard. M. Lewis dit à mistriss Evelyn qu'il lui rapporterait les détails les plus exacts sur les progrès et sur la santé de son fils.

Après avoir terminé ses affaires à

Londres, le pasteur remplit fidellement son engagement. M. Stanton le reçut avec beaucoup de politesse et le jeune Richard avec un plaisir extrême. Il n'apperçut pas de très-grands changemens dans les manières du jeune homme; mais M. Stanton assura qu'il conservait les plus justes espérances d'améliorer l'éducation de son pupille, parce qu'il avait gagné sa confiance, et qu'il lui avait toujours trouvé un excellent cœur.

Pendant la soirée qui précéda le jour du départ de M. Lewis, le jeune Richard questionna beaucoup son ami sur tout ce qui tenait à sa famille, et termina sa conversation en lui demandant ce qu'était devenue la petite Rosy. Le pasteur causa la plus grande surprise à Richard, en lui racontant l'enlèvement de cette jeune personne; mais ce qui l'étonna le plus, fut d'apprendre que les amis

de Rose et lord Raymond n'avaient eu aucune part dans cet événement. Ses diverses combinaisons et ses premières réflexions le portèrent à croire que la beauté de cette jeune personne lui avait fait rencontrer quelque nouvel adorateur. Il n'étendit pas plus loin ses conjectures, et le pasteur repartit le lendemain matin sans avoir renouvelé ce sujet d'entretien.

Pendant le cours de la journée, Richard s'occupa beaucoup de l'enlèvement de Rose, et, se rappelant alors les soupçons qu'il avait fait naître dans l'esprit du comte, et l'avis qu'il lui avait donné de prendre les précautions les plus promptes pour prévenir le déshonneur de sa famille, il ne douta point que ce méchant homme ne fût l'auteur de l'enlèvement de Rose. Cette pensée le frappa d'horreur, et fit naître en lui les remords les plus déchirans.

Son premier mouvement fut de courir après le pasteur Lewis pour lui faire part de ses craintes, et concerter avec lui les moyens que l'on pourrait prendre pour apporter quelque remède à la situation de cette malheureuse victime de son indiscrétion.

Richard, incapable de se modérer dans une pareille circonstance, courut à l'écurie, et, s'emparant d'un cheval qu'il trouva sellé, donna l'ordre à son valet Griffit d'en prendre un second, et de le rejoindre sur le chemin de Londres, où il allait courir à la suite du pasteur Lewis. Il montait un pesant cheval qui ne répondait nullement à son impatience. Cependant il le pressa tellement pendant les premiers vingt milles, qu'il reconnut la nécessité de s'arrêter quelques momens dans une auberge pour lui laisser reprendre haleine. Il entra dans la cour

avec une si grande rapidité, que le cheval, ayant donné du poitrail contre le timon d'une voiture qui sortait, fut renversé sur le pavé, et le malheureux Richard tomba dessous, si dangereusement blessé qu'il resta sur la place sans conserver aucune apparence de mouvement.

La médiocrité de son équipage n'inspirant point une grande considération, le sentiment seul de la pitié fit aller à son secours. Il fut transporté dans une grange, et déposé sur un tas de paille où il serait peut-être resté jusqu'à son dernier soupir, si son fidèle écuyer Griffit ne fût point arrivé.

En trouvant son maître dans ce déplorable état, il appela tout le monde au secours : il déclara la qualité du personnage blessé, et bientôt le malade fut transporté de son lit de paille dans le meilleur appartement de l'auberge. Griffit se pressa

de faire venir un chirurgien et d'envoyer un courier à M. Stanton, pour lui annoncer l'accident survenu à son pupille.

Lorsque le chirurgien examina les plaies, Richard donna quelques signes de vie. Bientôt les douleurs se firent si vivement sentir, qu'il se plaignit beaucoup, et le chirurgien s'apperçut, à la violence de la fièvre, que le malade était très-dangereusement blessé. Pendant la nuit il eut du délire, et sans cesse il nommait Rose et lord Raymond : vers le matin il éprouva plus de calme; il dormit quelques heures, et, lorsqu'il se réveilla, sa connaissance revint assez pour lui rappeler ce qui s'était passé le jour précédent, et les motifs qui lui avaient fait entreprendre ce malheureux voyage. Il en profita pour donner à Griffit l'ordre d'aller à Londres avertir le pasteur Lewis et lord Raymond

qu'il avait des choses de la plus grande importance à leur dire.

Griffit exécuta fidellement ses ordres. Il trouva facilement M. Lewis, qui repartit sur-le-champ pour aller consoler et secourir de tous ses moyens le malheureux fils de mistriss Evelyn. L'écuyer rencontra plus de difficultés lorsqu'il voulut parler à lord Raymond ; il ne fut admis que par la protection du valet de chambre favori, qui avait suivi le lord dans le pays de Galles. Cet homme, après beaucoup de résistance, obtint enfin de son maître qu'il irait visiter et entendre le fils de sa respectable tante.

Lord Raymond commanda ses chevaux, et il arriva dans l'auberge au même instant que le pasteur Lewis. Ils demandèrent au chirurgien des nouvelles du malade : il les informa que la cuisse gauche avait été fracassée, que les symp-

tômes étaient funestes, et qu'il était très-douteux que l'on pût sauver le malade, même en faisant l'amputation de la cuisse fracassée.

Cette fâcheuse nouvelle surprit un peu lord Raymond, et remplit de la plus profonde tristesse l'excellent cœur de M. Lewis. Aussitôt que Richard fut instruit de leur arrivée, il les fit prier d'entrer.

Vous me trouvez dans un triste état, leur dit-il en essayant de soulever sa tête; j'ai bien mérité cette punition de mes fautes. Cependant, Dieu sait que je n'ai jamais eu l'intention de faire autant de mal. Je desirais vivement pouvoir encore vous parler. Je suis trop près de mourir, Mylord, pour déguiser la vérité : ce n'est point pour solliciter vos soins ou votre pitié que je vous ai fait prier de me venir voir, car je sais qu'un courtisan comme vous ne fait jamais que ce

qui peut lui être agréable ou utile.

Lord Raymond voulut répondre par une protestation de son amitié.

— Dispensez-vous de tout compliment, Mylord, et ne perdons pas le temps en vains discours. Je crains d'avoir causé le malheur de la pauvre Rosy : je soupçonne votre père de l'avoir fait enlever par des scélérats pour prévenir ce qu'il appelait le déshonneur de sa famille. D'après mes rapports, il a pu croire que vous vouliez l'épouser, et peut-être l'a-t-il fait assassiner. Si ce crime a été commis, son sang innocent s'élèvera contre moi, et je suis si tourmenté par ma mauvaise conscience, que j'implore le ciel pour qu'il termine, le plus tôt possible, mes douleurs et ma vie.

M. Lewis fut frappé de crainte et d'horreur en entendant cette déclaration de Richard. Elle devint un trait de lumière pour lord Raymond :

sa passion pour Rose n'était point éteinte; il ne crut point que son père l'eût fait assassiner, et l'espérance de découvrir sa retraite réveilla son amour.

Pauvre Rose ! s'écria le pasteur Lewis en pleurant. Pauvre Rose ! répéta Richard. Répondez-moi, mon ami, dit Richard en s'adressant au pasteur, croyez-vous que Dieu voudra me pardonner l'abomination dont je me suis rendu coupable?

Dieu me défend de penser le contraire, répondit le pasteur. Le Très-haut, juste et terrible dans ses vengeances, est en même temps le Dieu de miséricorde, et sa voix divine appelle sans cesse le pécheur au repentir.

— Mon ami, les douleurs que je ressens sont si grandes, que je désespère de pouvoir vivre vingt-quatre heures. Je demande à la bonté céleste de m'accorder encore quelques

jours; mais je ne les desire que pour avoir le temps de travailler à mon salut.

Le respectable Lewis, en trouvant d'aussi bonnes dispositions à Richard, ne songea plus qu'à remplir dignement les devoirs de son ministère; et, pendant qu'il s'abandonnait à son zèle et parlait au malade d'une manière aussi persuasive qu'elle était consolante, lord Raymond n'attendait qu'un prétexte honnête pour s'écarter de cette scène imposante, qui, malgré sa dépravation, lui causait une sorte d'effroi.

Griffit étant venu annoncer l'arrivée de M. Stanton, le lord profita de cette occasion pour dire à Richard qu'il ne voulait pas différer un instant pour lui rendre du calme, et qu'il allait sur-le-champ travailler à la délivrance de Rose.

Ne perdez pas un instant, mon cousin, lui dit Richard; puissiez-

vous réussir à réparer le mal que j'ai fait! et je demande au ciel que, pour vous récompenser, il vous accorde un sincère et constant repentir de vos fautes.

Les soins que M. Stanton et le pasteur Lewis rendirent au malade devinrent bientôt inutiles; il mourut le lendemain des suites de ses blessures, après avoir eu le temps de dicter une lettre bien tendre et bien repentante, que le pasteur Lewis fut chargé de remettre à sa mère. Richard eut aussi le temps de déclarer ses volontés dernières, et, après les dispositions qu'il faisait en faveur de ses sœurs, il laissa un legs considérable au pasteur Lewis, et deux autres semblables, l'un pour M. Stanton, et l'autre pour Rose si elle vivait encore.

Lord Raymond, en arrivant à Londres, se rendit chez son père auquel il ne craignit pas de faire in-

solemment des reproches sur l'enlèvement de Rose. Le comte ne lui répondit qu'en se plaignant vivement du mépris qu'il avait eu pour ses ordres, mépris, lui dit-il, qui l'avait réduit à prendre les moyens les plus violens pour empêcher le déshonneur de sa famille. Il fut facile à lord Raymond de se justifier auprès de son père, et de lui prouver que ses vues sur Rose n'avaient jamais été de nature à devoir l'alarmer. Le comte, après l'avoir attentivement écouté, sentit, pour la première fois, quelques regrets d'avoir causé des tourmens si longs et si cruels à la malheureuse victime de son orgueil; il avoua même à son fils qu'il avait eu tort de le priver d'une aussi aimable compagne, puisqu'elle n'aurait mis aucun obstacle à son mariage avec lady Eléonore Lesley. Je crains bien, lui dit-il, que cette espérance de plaisirs ne soit

perdue pour vous ; car j'ai lieu de croire qu'elle est à présent la femme de Tudor.

Voilà donc, s'écria lord Raymond, l'indigne rival auquel mon bonheur a été sacrifié !

— Modérez-vous, mon cher Raymond, lui dit le comte ; peut-être n'est-il pas marié, et vous pouvez encore vous déclarer son rival.

— Je me croirais dégradé par une pareille rivalité. Mais comment est-elle tombée en son pouvoir?

Le comte satisfit la curiosité de son fils en lui communiquant les détails que nous avons déjà rapportés.

La femme de Tudor ! répéta lord Raymond, non, jamais son ame élevée n'aura pu s'abaisser à ce point; celle qui m'a aimé n'a pu arrêter ses vues sur un homme tel que Tudor. Sans doute il la retient de force ;

mais je saurai l'arracher à son insolente prétention.

Le comte, craignant les suites du ressentiment de son fils, employa tous les moyens de son éloquence pour l'appaiser, et lui demanda de lui laisser la conduite de cette affaire.

Pour éviter l'embarras d'une explication, le comte écrivit à Tudor de la manière la plus pressante, pour l'engager à remettre Rose en liberté. Sa lettre contenait beaucoup de remerciemens, et la promesse d'une grande récompense s'il cédait à ses instances, et le menaçait de lui retirer sa protection et ses bienfaits s'il s'obstinait à le refuser. Son étonnement fut extrême lorsque son messager lui rapporta la réponse suivante:

MYLORD,

« Je suis forcé d'avouer que l'in-

« digne faiblesse dont je me suis « rendu coupable en vous prêtant « ma maison et mon appui, pour « favoriser une horrible injustice, « vous donne le droit de m'écrire la « lettre insultante que je viens de « recevoir. Il n'est jamais trop tard « pour se repentir. Miss Summers « n'est plus en mon pouvoir; elle « est libre : j'espère qu'elle est heu- « reuse, et, quels que puissent être « les malheurs dont vous me me- « nacez, je ne me repentirai jamais « d'être rentré dans les voies de l'hon- « neur.

Henri Tudor. »

« *P. S.* Vous pouvez apprendre à « votre fils que j'ai su mettre plus « de zèle à assurer l'honneur et le « repos de miss Summers, qu'il n'en « a employé pour la séduire et la « déshonorer. »

Tudor est insatiable, dit le comte à son fils en lui montrant cette lettre : je vois bien qu'il faudra faire de nouveaux sacrifices ; mais je ne les refuserai point pour empêcher que le bruit de cette affaire parvienne aux oreilles du duc de B. Comptez, mon fils, sur ma prudence. Dans peu de jours je vous donnerai une satisfaction entière.

Lord Raymond, le cœur rongé de jalousie, et mortellement blessé par le post-scriptum de Tudor, ne voulut point alarmer son père en laissant éclater son ressentiment. Il feignit d'avoir en lui toute confiance, et, sous le prétexte d'une affaire, il sortit de sa maison.

Il courut chez Tudor, et le trouva. Sa conversation fut telle qu'on pouvait l'attendre d'un caractère aussi bouillant : il affecta de le traiter avec le dédain d'un supérieur, lui reprocha les obligations qu'il avait à son

père, et, du ton le plus impérieux, il lui commanda de lui rendre Rose.

Tudor, indigné de ce traitement, et rempli du mépris qu'il avait depuis long-temps pour lord Raymond, ne chercha point à ménager sa réponse.

— Vous me reprochez les biens que je tiens de votre famille! et quels sont-ils? Votre père pouvait-il employer à la conduite de ses affaires un homme qui y ait mis plus d'exactitude, de soins et de probité? Ne l'ai-je donc servi que pour l'honneur extrême qui m'en revenait? J'avais le droit de mettre un prix à mes services : il n'a fait que s'acquitter en me payant, et le reproche que vous me faites est une insolence. Je ne veux pas rendre Rose : je ne vous donnerai point d'information sur elle; sachez seulement qu'elle est satisfaite de moi, et, fussiez-vous assez repentant pour mettre votre

fortune à ses pieds, elle rejetterait votre alliance avec le mépris que méritent vos derniers procédés envers elle.

A ce discours, lord Raymond, hors de lui, prit le ton de la menace. Tudor lui répondit encore plus durement, et l'issue de cette entrevue fut un rendez-vous dans Hydepark pour le lendemain matin.

Après le départ du lord, Tudor arrangea ses affaires pour se préparer au terrible événement qui pouvait avoir lieu le lendemain, et ce fut pendant cet intervalle qu'il reçut la dernière lettre de Rose.

Oui, créature angélique, dit-il en répétant les derniers mots de sa lettre, puisse le ciel te combler de tous les biens qu'il accorde à la vertu !... Bientôt, peut-être, nous nous rencontrerons.... Mais, que dis-je, nous rencontrer ! Vaine et coupable présomption ! O la meilleure des fem-

mes ! combien doit être éloignée ta demeure de celle du coupable qui vient couvert de crimes s'abymer en présence de la divinité qui récompense les bons et punit les méchans !

Son domestique vint l'interrompre dans ses réflexions pour lui remettre ses pistolets qu'il avait envoyé chercher. Il tressaillit à la vue de cette arme fatale; mais les préjugés l'emportèrent : poussé, non par la soif de la vengeance, mais par la crainte de la honte, il fit taire sa conscience, et passa le reste de la nuit avec quelques amis. Leurs propos, leurs plaisanteries, l'éclat des lumières, l'accablaient encore plus qu'ils ne le soulageaient. A la pointe du jour il se rendit au lieu du rendez-vous avec un de ses amis qu'il avait pris pour second, et ils n'attendirent pas long-temps l'arrivée de lord Raymond.

Le combat fut promptement terminé : Tudor reçut une blessure dans le bras gauche ; mais son coup, plus fatal, atteignit la tête de son adversaire. Lord Raymond tomba renversé sans mouvement sur la terre. Tudor, quoique couvert de son sang, fut le premier à courir au secours du lord. Sa seigneurie, toujours prévoyante, s'était fait accompagner par un chirurgien. Cet homme, en examinant la blessure, trouva que la balle avait traversé et brisé l'os de la mâchoire, et qu'elle s'était fait passage sous l'oreille.

Le sang fut étanché, lord Raymond placé dans sa voiture et reconduit à sa maison, où il fut suivi par Tudor, qui parut insensible aux remontrances de son second. En arrivant ils trouvèrent le pasteur Lewis. Ils entrèrent tous dans la chambre du malade. Lorsque la blessure fut pansée, lord Raymond ouvrit les

yeux et vit Tudor; mais, ne pouvant parler, il détourna ses regards avec une rage qui fit reconnaître ce qu'il pensait.

Je vois votre aversion, lui dit Tudor; vous ne pouvez me haïr plus que je le fais moi-même. Je maudis l'orgueil qui m'a empêché de vous satisfaire hier sur l'explication que vous m'avez demandée. Rose est sauvée. Je l'aimais, elle a rejeté mon amour; j'ai préféré son bonheur au mien; et à la faveur de votre père je l'ai retirée de sa captivité, je l'ai rendue à ses amis.

Lord Raymond et le pasteur Lewis comprirent seuls le sens de ces paroles. Lord Raymond parut plus tranquille, et le pasteur écoutait avidement, comme un homme qui desire apprendre davantage.

Cependant on avait envoyé chez le comte pour l'avertir de l'état de son fils. Le second de Tudor, celui

de lord Raymond, le chirurgien et M. Lewis, pressèrent M. Tudor de ne point rester exposé à la colère du comte. Il se rendit enfin à leurs instances, et M. Lewis s'empressa de le suivre.

Pardonnez-moi, lui dit-il dans l'escalier, la liberté que je prends. Mon nom est Lewis : je connais Rose, je l'estime, je plains ses malheurs.

Elle m'a parlé de vous avec considération, lui répondit Tudor : venez avec moi; je vous dirai ce que je sais.

Le pasteur accompagna M. Tudor, et ils se communiquèrent réciproquement les événemens qui étaient à leur connaissance.

Tudor, en arrivant à sa maison, forma d'abord le projet d'aller à Douvres pour se rendre en France; mais la lettre de Rose qui s'offrit à ses yeux, et qu'il relut une seconde fois, lui fit prendre la résolution de

partir sur-le-champ pour l'Irlande, dans l'espoir qu'il arriverait encore assez tôt pour rendre la vie et le bonheur à cette personne trop malheureuse. Dans son ardeur il ne s'était pas reposé un seul instant, et, dès qu'il avait été débarqué, il était accouru à la maison de madame Fitz-Osborne, comme nous l'avons rapporté dans l'un des chapitres précédens.

CHAPITRE XXIX.

Dénouement.

Madame Fitz-Osborne et son fils, après avoir écouté le récit de M. Tudor avec le plus vif intérêt, applaudirent beaucoup à la prudence qui l'avait porté à cacher à Rose le récit de son duel avec lord Raymond, et celui de la funeste fin du jeune

Richard. Ils le pressèrent d'aller prendre du repos, et ils retournèrent auprès de Rose, qui reçut, avec la plus vive sensibilité, les félicitations de sa bienfaitrice et de son fils. Dans les épanchemens de sa reconnaissance elle, répétait souvent le nom de Tudor, et le jeune Fitz-Osborne, qui n'éprouvait plus de jalousie, montrait plus d'enthousiasme qu'elle-même en parlant des sentimens et des procédés généreux de ce noble Gallois. Ils se réunirent tous pour chercher quels moyens on pourrait prendre pour lui assurer une fortune aisée, sans enchaîner sa reconnaissance et sans blesser sa délicatesse.

Je voudrais le fixer parmi nous, dit le jeune Fitz-Osborne, et, pour la première fois de ma vie, je regrette de n'avoir pas à la cour assez de crédit pour lui obtenir un emploi digne de son mérite.

Consolez-vous, mon fils, lui dit madame Fitz-Osborne qui n'attachait du prix aux richesses que pour les dépenser à faire des heureux, nous achèterons une place pour cet homme généreux; nous lui laisserons ignorer le moyen que nous aurons pris : nous sommes tous capables de garder un pareil secret, et il croira l'avoir obtenue par notre influence. Hector et Rose ne répondirent à madame Fitz-Osborne qu'en s'emparant de ses deux mains qu'ils couvrirent de baisers.

Il fut résolu que M. Tudor serait présenté à M. Fitz-Osborne le père comme un ami dont Hector avait fait la connaissance dans ses voyages. On se promit même de se servir de son crédit pour obtenir la place dont le prix serait payé sans lui en donner connaissance.

Madame Fitz-Osborne sentit le besoin d'apprendre ces événemens à

ses meilleurs amis : elle envoya prier lady Bell Beauchamp de venir auprès d'elle. Cette dame accourut partager le bonheur général. Tudor lui fut présenté, et la ressemblance de leurs ames leur inspira bientôt des sentimens réciproques d'estime et d'admiration.

Le bon et fidèle Austin ne fut point oublié dans cette joie générale : il fut rappelé à Bellevue, et reçu par Hector Fitz-Osborne et par Rose avec la même tendresse qu'ils auraient eue pour un père. Ils le firent asseoir au milieu d'eux, et le jeune Fitz-Osborne, avec des yeux rayonnans de bonheur, lui apprit sa prochaine union avec la charmante fille de son ancien maître, le capitaine Summers.

Que Dieu soit loué ! s'écria le bon Austin en se précipitant à genoux et en élevant ses bras vers le ciel, j'étais loin de prévoir un aussi beau

jour quand nous habitions cette misérable chaumière, dont il fallait toujours fermer soigneusement la porte pour nous mettre à l'abri des bêtes sauvages.

Eh bien, mon cher Austin, dit Rose avec une grace enchanteresse, et en caressant ses cheveux blancs avec ses jolies mains, vous ne me gronderez plus, j'espère, d'avoir refusé sir Grégoire; convenez que j'ai fait un meilleur choix.

Oh! ne parlez plus de cela, lui répondit Austin; je ne pouvais pas deviner ce que le ciel vous destinait. Et vous, Monsieur, dit-il en s'adressant au jeune Fitz-Osborne, je crois que vous auriez été très-content de moi si vous aviez pu lire au fond de mon cœur lorsque vous êtes venu nous visiter à la chaumière : jamais je n'ai prié plus dévotement, et tous mes vœux demandaient au ciel d'inspirer à miss Summers le

desir de vous suivre en Irlande.

Miss Summers et moi, mon cher Austin, lui dit le jeune Fitz-Osborne, nous voulons que désormais vous soyez heureux et tranquille: nous vous avons assuré cent guinées de revenu, et vous serez libre de choisir la résidence qui vous plaira le plus.

Dans ce cas, répondit Austin; mon choix est tout fait: je resterai près de vous deux, et, s'il plaît à Dieu, je tiendrai vos enfans sur mes genoux comme j'y ai déjà tenu mon noble maître le capitaine Summers, et son honorable fille. Ah! s'il vivait encore!

Lorsque M. Fitz-Osborne le père fut informé des engagemens de son fils avec miss Summers, il consentit froidement à cette alliance; il n'avait aucune objection à faire contre la naissance et la fortune de cette jeune personne. Il n'avait jamais contesté qu'elle possédait tous les char-

mes et toutes les qualités qui pouvaient assurer le bonheur de son fils; mais il avait eu de si grands torts envers elle, qu'il ne la regardait plus sans une sorte d'embarras. Il savait bien qu'il n'aurait jamais à craindre les reproches d'une ame aussi douce, aussi noble; mais il savait qu'il n'échapperait point à sa propre conscience, et, pour fuir cette position qui l'humiliait et le fatiguait, il annonça que sa santé, fort affaiblie, le déterminait à aller habiter dans le midi de la France. Il se ressentait en effet de la vie peu réglée qu'il avait adoptée jusqu'alors, et l'espoir qu'un climat plus doux et une vie plus réglée serviraient à rétablir sa santé, déterminèrent madame Fitz-Osborne et son fils à ne pas contrarier ce projet.

Il avait été facile de persuader à M. Tudor qu'il devait attendre chez madame Fitz-Osborne les lettres qui

devaient lui faire connaître les suites de son duel avec lord Raymond. Ces lettres vinrent bientôt l'instruire que la vie de sa seigneurie ne courait plus aucun danger, que cette affaire ne serait point poursuivie par les lois, mais que lord Raymond resterait entièrement défiguré et privé de la faculté de parler librement.

La santé de miss Summers reprit, en très-peu de temps, assez de force pour qu'on la crût en état d'apprendre les détails que lui avait cachés M. Tudor. Elle donna des larmes à la mort douloureuse du jeune Richard ; elle regretta plus que jamais d'avoir connu lord Raymond : elle ne lui refusa point de le plaindre ; mais il lui fut impossible de lui rendre de l'estime ; elle fut même forcée d'avouer qu'il avait mérité la punition qui venait de lui enlever les moyens de séduction dont il avait si souvent abusé.

Sa situation était effectivement déplorable; sa dernière aventure avait détruit ses espérances de s'allier à la fille du duc de B., et tout se réunissait pour lui rappeler sans cesse qu'il avait lui-même causé son malheur, en se conduisant de la manière la plus basse et la plus coupable avec miss Summers, dont la naissance, l'immense fortune et les qualités aimables auraient pu le rendre le plus heureux des hommes.

CHAPITRE XXX.

Mort imprévue. Conclusion.

Pendant que M. Fitz-Osborne le père faisait les préparatifs de son voyage, et avait même déjà fixé le jour de son départ, il fut attaqué par une maladie épidémique qui faisait des ravages affreux dans la ville de Du-

blin. Tous les secours lui furent inutiles; il mourut le troisième jour. Les bons cœurs pardonnent facilement les torts dont ils ont été les victimes. La famille de M. Fitz-Osborne pleura sincèrement sa mort imprévue. La piété filiale du jeune Fitz-Osborne, et la généreuse sensibilité de sa mère, leur firent oublier qu'il avait été souvent la plus forte cause de leurs peines. Lady Bell et M. Tudor redoublèrent auprès d'eux les soins que peut offrir l'amitié dans une pareille circonstance. Le bon vieux M. Nettleby voulut aussi leur donner ses consolations; mais un violent accès de goutte le força de s'occuper de ses propres douleurs : son neveu Henry Hume étant accouru auprès de lui, eut la consolation de voir que cet accès très-vif, après avoir purifié la masse du sang, n'avait servi qu'à rendre de nouvelles forces au vieillard, et

lui avait assuré, comme il le disait lui-même, un nouveau bail de vie.

L'union du jeune Fitz-Osborne et de l'aimable Rose ayant été remise au printemps, ils eurent le temps de se connaître davantage, et chaque instant leur fit mieux apprécier leur bonheur. Pendant l'intervalle, parmi les différens plans qui furent proposés et adoptés, miss Summers n'oublia pas les amis qu'elle avait su s'attacher dans les temps de son malheur : il fut résolu qu'après le mariage elle irait témoigner sa reconnaissance à mistriss Evelyn, à ses filles, et même à sa bonne hôtesse mistriss Jenkins. Elle pensait avec délices à l'idée de revoir sa chaumière, d'en parcourir les jardins avec sa bienfaitrice et son fils, de leur présenter son respectable ami le pasteur Lewis, et de montrer à ses amis réunis les fruits et les

fleurs plantés et cultivés par le bon Austin.

Hector Fitz-Osborne, toujours empressé de prévoir ce qu'il savait pouvoir plaire à miss Summers, prit les arrangemens nécessaires pour joindre au bénéfice du pasteur Lewis un revenu assez considérable pour le faire vivre dans l'aisance.

Madame Fitz-Osborne avait déjà, par le sacrifice d'une somme considérable, fait donner à M. Tudor un emploi de douze cents guinées de revenu. Elle était loin de croire qu'elle avait assez fait pour lui, et son bon cœur cherchait encore des moyens d'augmenter sa fortune, lorsqu'elle reconnut, avec ravissement, que sa charmante amie lady Bell Beauchamp s'intéressait plus vivement qu'elle-même au bonheur de cet homme généreux. M. Tudor adorait l'usage que cette dame faisait de ses richesses : en vain elle

cherchait à couvrir ses bienfaits d'un voile impénétrable ; attentif à tous ses pas, il la forçait presque toujours de l'admettre dans la confidence des dons qu'elle faisait, et, loin de chercher à les modérer, il se dépouillait de ce qu'il pouvait avoir, en disant à ceux qu'il soulageait : C'est pour lady Bell et non pour moi que vous devez adresser au ciel les vœux de votre reconnaissance. Touchée par des procédés si constans et si nobles, s'appercevant que M. Tudor, toujours timide et respectueux, ne lui parlait jamais des sentimens qu'il éprouvait pour elle, mais qu'elle ne pouvait jamais faire une bonne action sans qu'elle eût été devinée par lui, et sans qu'il n'eût trouvé le secret de s'y associer ; entraînée par tant de ressemblance d'ame, et vaincue par tant de délicatesse, elle vint confier à son amie madame Fitz-Osborne, qu'elle voulait s'assurer le

bonheur en offrant sa main à cet homme si tendre et si généreux.

On juge avec quels transports fut accueillie cette résolution, et comme elle fut appuyée par l'aimable Rose. Bientôt elle força Tudor à s'expliquer plus clairement, en disant à lady Bell, en sa présence : J'ai été sa prisonnière, vengez-moi, ma charmante amie, en vous emparant à jamais de sa liberté. Tudor, à ces mots, tomba aux genoux de lady Bell, et, sans oser lui dire un mot, il lui présenta ses mains comme le captif les présente au plus généreux vainqueur. Madame Fitz-Osborne s'empressa d'être son interprète, et, lorsque le printemps suivant ramena les beaux jours et les fleurs, miss Summers, échappée aux dangers que lui avait fait courir son imprévoyance, obtint, en s'unissant avec Hector Fitz-Osborne, le bonheur que méritaient ses qualités estimables

et charmantes. Lady Bell et M. Tudor attendirent ce même-temps pour célébrer leur union.

FIN.

TABLE

DU QUATRIEME VOLUME.

CHAPITRE PREMIER. *Découverte intéressante.* Page 1

CHAP. II. *Départ. Informations.* 11

CHAP. III. *Effroi de l'Avocat. Départ des Voyageurs.* 21

CHAP. IV. *Visite d'une amie.* 33

CHAP. V. *Le fourbe démasqué.* 46

CHAP. VI. *Aventure étonnante.* 60

CHAP. VII. *Nouvelle surprise.* 67

CHAP. VIII. *Conversation.* 81

CHAP. IX. *Continuation.* 94

CHAP. X. *Lettre. Explication.* 105

CHAP. XI. *Encore une conversation.* 115

CHAP. XII. *Exploits de Richard.* 123

CHAP. XIII. *Lettre anonyme. Explication.* 135

CHAP. XIV. *Humanité du comte.* 145

CHAP. XV. *Voyage à Londres.* 153

CHAP. XVI. *Espérance trompée.* 162
CHAP. XVII. *Nouvel effort inutile.* 168
CHAP. XVIII. *L'honneur triomphe.* 173
CHAP. XIX. *Séparation pénible.* 179
CHAP. XX. *Détails indispensables.* 187
CHAP. XXI. *Voyage à Londres.* 193
CHAP. XXII. *Retour en Irlande.* 198
CHAP. XXIII. *Retour de Rose.* 204
CHAP. XXIV. *Défiance et jalousie.* 212
CHAP. XXV. *Visite de l'avocat.* 224
CHAP. XXVI. *Hector Fitz-Osborne veut partir.* 231
CHAP. XXVII. *Triomphe de la tendresse.* 241
CHAP. XXVIII. *Détails nécessaires à connaître.* 258
CHAP. XXIX. *Dénouement.* 282
CHAP. XXX. *Mort imprévue. Conclusion.* 290

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
823 R72FT C001 v.3-4
Rose Summers ou Les dangers de l'imp
3 0112 088988867